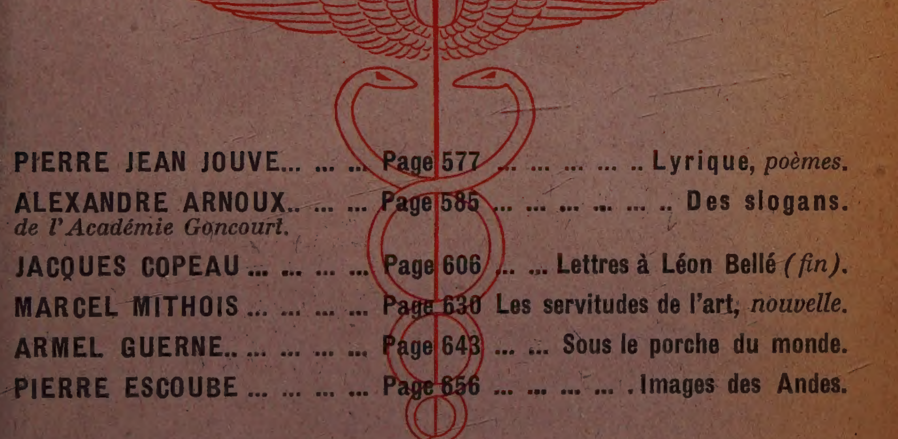
NUMÉRO 1096 1er Décembre 1954

MERCVRE DE FRANCE



LE

MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

REVUE MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.800 fr.	2.300 fr.
6 mois	950 fr.	1.200 fr.

LE NUMÉRO : 180 fr.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles (un an : 330 francs belges, 6 mois : 170 francs belges, le numéro : 30 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28 Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffman, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

Aux Pays-Bas (représentation exclusive), Éditions Françaises d'Amsterdam, Herengracht 477, Amsterdam.

En Suisse (représentation exclusive), Agence de vente des Éditions Françaises d'Amsterdam, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne (un an : 29 francs suisses, 6 mois : 15 francs suisses, le n° : 2,25 francs suisses).

LYRIQUE

par PIERRE JEAN JOUVE

PHÉNIX

I

Comme les vraies saisons sont lentes et comme les montagnes sont arides
Comme les hommes sont présents sans sentir le flot de leur cœur
Comme les vagues de la mer meurent les unes dans les autres pour produire une lueur à la crête des plus avides,
Le poète écoute le Temps qui inscrit très près de son cœur les traits d'une plume de fer.

Ce n'est point votre ouragan, mortels enrichis de moteurs,
Ce n'est pas votre angoisse vide à la recherche du soleil différent d'une autre terre

Ni vos discours sans verbe ni vos moribondes chaleurs,
Qu'il sent dans le mouvement des nuits raccourcissant son erre :

C'est ce qui le porte vivant à traverser au dernier jour une eau calme souterraine
Et ce qui fleurira les arbres et dès après son départ poussera plus follement la harpe énorme des vents
Ce qui soulèvera d'amour la vaste poitrine du sol quand l'étoile bleue de sa mort apparaîtra sur la plaine,
Tout ce qui toujours pensera, miroir concave du firmament.

II

Si je suis dans ton cœur écoute mes pensers
Que ta main soit belle ta main droite
Que ton sein soit blanc bleuté irisé de jaune, ton cœur gauche
Avec sa pointe en mouvement de rose vieille

Que ton ventre poli
Soit doux amer
Urne blonde pendue
Sur ses grands cintres

Que ton dos s'achève en montagnes triomphantes
Par delà les vallées sans crainte
Que la gravité de ta voix soit l'écho de l'odeur secrète
Que le silence de tes cheveux se répande sur tes épaules pour faire dans une boucle se dérouler l'éternel.

III

Phénix tu fais ton devoir près des essences et de Dieu
Quand tu brûles dans la solitude et ton plumage devient soupir
N'étant vu par nulle forêt plaine ou miroir de la nature
Et nulle fumée d'homme ou de femme ne sortant du cœur mélodieux
Pour pleurer le sacrifice et la mémoire de l'âge;

Quand les atroces trompettes s'acharnent à maintenir notre être
Tes perfections de vêture et d'être au fond des flammes s'assemblaient
Pour un feu de chaînes tombées pour un feu de naufrage et paix
Pour un feu géant tout noir par aucun regard traversé
Feu de résurrection amie où ton seul Œil va paraître.

IV

Forêt pieuse forêt brisée où l'on n'enlève pas les morts
Infiniment fermée serrée de vieilles tiges droites roses
Infiniment resserrée en pins vieux et gris fardés
Sur la couche de mousse énorme et profonde en cri de velours
Avec les squelettes grandis tombés en travers extasiés
Forêt pieuse et plante mystique avec un seul piaulement fauve
Et le murmure symphonique d'un vent prenant éternel
Et la musique du seul vent sur toutes cimes branlées à peine
Et la fraîcheur de la mort dans la poussée obscure et pleine.

V

Choses bénies et vraies comme le pain le vin
Choses de bois de fer de velours informées de mes larmes
Depuis si long détour de temps! objets magiques à l'esprit
Quelques pointes de diamant sortant de votre monde obscur pour diminuer l'alarme
Objets à souvenirs mèches profondes odeurs perdues d'âme et de sein

Anciennes vies de moi d'autrui, voici que l'homme vieillissant sait enfin qu'il vous inscrit
Puisque vous allez mourir. Mais la peine de quitter les rives bleues de vos matières
N'empêche que vous renaissiez déjà sous d'autres lumières.

Revenir après évincement, réparer sur irréparable,
Recommencer après jamais plus et refaire l'amour
Après séparation des corps
O lève-toi Lazare! il se dresse debout dans les bandes tombées sous la parole vraie parole exécutable!

Renaître après cœur mort, cœur rouge après cœur brun,
Redevenir éclat des yeux lueur du sein,
Telle est la loi de miracle et révélée à quelques-uns
Reprendre au point même l'ouvrage et le rire et tout le dessein.

JEUNE FILLE

I

Amour de jeune taille
Cheveux bleus ou bien blonds dents fraîches seins mouvants
Jambes de guêpes assassines portant l'entaille
Fraîcheur de cœur insensé dans le vent !
Que vous fait un visage austère de larmes sèches, que vous fait ce visage entrevu et errant?
Enfant de jeune amant qui déjà savez tout ce qu'il faudra savoir
Qui allez retrouver le dieu dans ses hauts langes,
Que vous donne le visage intense et d'expérience, où se sont arrondis autant de ciels chanteurs, que la douleur acquit aux formes d'un lit noir ?
Amour de volupté que vous fait la tristesse
Vous n'êtes point la femme morte ô jeune taille :
Le vent du soir, flatté d'ironie et promesse, ah! qu'il frappe pour vous le visage du chant
Et fuyez! jambes de guêpes portant l'entaille.

II

Alban Berg. Lyrische Suite. II.
(Andante amoroso.)

Votre grâce, ah la naissance de vos yeux
Le cri subtil silencieux de l'ensemble de votre corps quand il se pose sur l'espace qu'il charge de ses fleurs amères

La paresse de votre main entièrement pareille dans les jeux
A la servante du temple quand elle annonce les mystères;

Le désir de votre fraîcheur lorsque votre âme de raison arrive aux portes rosées
De votre bouche pour parler sinueusement parmi nos murs
De forêts encombrées et de dragons barbus avant l'orée du soir
Dont vous avez rêvé nue en les songes de votre nuit par mille essoufflements obscurs;

La caresse de votre jour étant simplement assise
Par la présence irréfutable et quand vos pointes de seins se lèvent
A chaque communion avec l'air souple de la vie où l'enfance vous est promise:
Le vague occupant votre amour et l'innocence vos chagrins.

III

Mémoire d'un Ange.

Suprême dissonance géante dans la consonance de l'or
Dans la constance d'un orchestre amour du jugement immense
Dans le déchirement d'enfance double requiem des morts

La forme du son par la mort, le sein inconnu de la mort et le jeune ange par la mort et l'artiste entier vers la mort;
Chantant l'insouciance des seins
Chantant la promesse du règne et la valse du sourire,
Chantant le fond noir du tonnerre, alors rébellion dans les chutes, et toutes murailles de l'amer,
Chantant l'atome explorant l'horreur et l'épouvante de finir avec l'impossible boussole au souffle marin du délire;

Alors dit le pauvre violon la phrase des tons entiers
Qui est forte phrase du psaume
L'agenouillement de sons entiers déclare Seigneur c'est assez
Alors s'empare du dessous du cœur le psaume égale volonté que troue l'atroce délire
Alors se meut le vrai ange écartant de ses mains de soie tous les hurlements épuisés
Alors travaille une mort sans laideur
Agrandie en perfection jusqu'au gémissement de lumière
A la pointe de la corde sur la base calme de sanglots où le tout premier-né expire.

Des slogans

par ALEXANDRE ARNOUX
de l'Académie Goncourt.

Le *slogan*, m'apprend le dictionnaire, c'est, en langage gaélique, le cri de guerre d'un clan écossais. Ce terme m'agrée par sa sonorité brève et énergique, sifflante et coulante au début, nasale à la fin; il traduit heureusement quelque chose que nulle autre alliance de syllabes n'exprimerait mieux. Et il a conquis un élargissement imprévisible et mérité, à mon goût du moins. Non seulement il s'applique à ces sentences qu'invente le génie du lyrisme commercial, et qui provoquent l'hypnose du consommateur, *Des mobiliers par milliers*, *Chez Durand tout est grand*, *Ni Coka ni Cola Nicolas*, *Un meuble signé Marc Latour est garanti pour toujours*, et cent autres que je pourrais aligner à la suite, qu'inspire également la Muse elliptique et lapidaire de la publicité moderne, jaillissement à peu près unique de sources de poésie à notre usage, non seulement dis-je, ce mot de *slogan* s'applique à ces sentences qui couvrent nos murs, qu'écrivent les ampoules électriques et les tubes de mercure et de néon, que crient les haut-parleurs, mais encore il définit les modes mêmes de notre sensibilité, de notre pensée et de leurs changements lents ou brusques. Je gonfle peut-être un peu, pour ma commodité et ma fantaisie, le contenu du terme en avançant cette opinion, mais très peu; je ne le ferai pas exploser; je ne dépasserai pas les bornes de la licence permise à l'écrivain de charger les mots qu'il emploie de quelques

grains de sa substance personnelle. Inflation discrète et traditionnellement tolérée, sans laquelle nous ne connaîtrions que la prose, et la plus plate; pas même le rapport, le procès-verbal exsangue.

Chaque homme qui aborde à l'existence, un slogan le cueille, l'enveloppe, le conduit avec une décision sommaire et implacable. Puis, et on ne sait jamais comment cette relève s'opère, par quelles indiscernables transitions et pour quelles causes, ce slogan s'affaiblit, s'obscurcit, tombe en langueur et évanouissement. Alors, soudainement croirait-on, sans préparation ni signes annonciateurs décelables, mais à coup sûr on se trompe, un autre surgit, brillant, dominateur, irrésistible, dont le règne s'annonce impérieusement et fugacement éternel. A l'heure où j'émergeais des eaux troubles de la puberté, il s'agissait, dans le monde qui se révélait à moi et où je me frottais allégrement, de *vivre sa vie*. Cela n'a l'air de rien, à distance, que d'une naïve tautologie; on se demande à juste titre comment diable on pourrait bien s'y prendre pour vivre une autre vie que la sienne, pour s'introduire dans la peau et l'âme d'un étranger et y remplir une carrière, une destinée promises à un individu qui ne fût pas soi. Mais les slogans moraux et didactiques, qui constituent la règle concentrée, le cri de guerre du moment, ne prétendent pas à la clarté et à la logique; trop intelligibles et rationnels, ils perdraient le meilleur de leur puissance de commandement et de suggestion, ils se réduiraient au rang de proverbes, d'adages fatigués de la sagesse des Nations comme, par exemple, *aide-toi, le ciel t'aidera*, ou *pierre qui roule n'amasse pas mousse*. Non, ils ont des ambitions plus hautes, à la fois législatives et révolutionnaires; c'est dire que la contradiction interne ne les rebute pas, bien au contraire; ils y puisent le sel de leur force d'expansion et d'asservissement de zélateurs intoxiqués et mécanisés par le rabâchage, entrés dans cet état que je nommerai, faute de mieux, de *catalepsie incantatoire endémique et généralisée.*

Ce pathos, dont je m'excuse, correspond assez bien à

la nature d'une infection qu'il y aurait mauvaise grâce à définir sans boursouflure du vocabulaire. Ainsi, au temps de notre jeunesse, nous nous efforcions de *vivre notre vie*. Tâche ardue et problématique, mais rien n'aurait pu nous en détourner; nous y apportions beaucoup de soins et d'entêtement; nous aurions foudroyé sous le mépris et l'insulte le petit bourgeois, le philistin qui nous eût demandé d'éclaircir à son médiocre entendement cette expression magique dont nous nous gargarisions à longueur de journée, qui habitait notre sommeil. De loin, avec la perspective que donnent les années, l'insolite et l'inexplicable eux-mêmes trouvent de vagues explications. Nous sortions d'une période très hiérarchisée socialement, où les classes se mélangeaient peu, où, depuis longtemps, aucun bouleversement ne les avait brassées; des poids respectables, des préjugés établis, une routine solide, hors de discussion, une stabilité politique et économique qui s'exprimait par la permanence des cadres, renouvelés au compte-gouttes, et la tranquillité endormie de la monnaie et des valeurs, matérielles et autres, tout cela nous écrasait, nous étouffait, nous inspirait la démangeaison de nous libérer d'une oppression constante et mal précisée.

Oh! timidement! Nos aspirations, nos efforts d'aération, de secouement des contraintes, que nous sentions assez obscurément, qui nous gênaient aux entournures plus que nous n'en souffrions d'une manière distincte, ne dépassaient pas la velléité littéraire, la pratique obéissante du non-conformisme à la mode de la saison. Les idées de catastrophe, de massacre, de précarité des biens meubles et immeubles, de destruction universelle et d'écroulement chaotique des principes, de la propriété, des autorités en place n'effleuraient pas les cervelles, ou à peine; elles se dissolvaient aussitôt en discours d'un pessimisme brillant ou d'un optimisme oratoire, en paradoxes inopérants. L'anarchie plaisait, attirait sentimentalement par son romanesque et son impossibilité d'application. Conservateurs et libéraux s'entendaient au fond parfaitement; ils n'imaginaient que des reprises à

droite ou des glissements à gauche, orthodoxes et constitutionnels. Le socialisme effrayait les uns et souriait aux autres; mais il ne fallait pas céder imprudemment à ce sourire. Pour les revendications ouvrières, les menaces que le capitalisme avaient entassées autour de ses temples et parquées à l'ombre de ses colonnades de cheminées fumantes, on ne variait que sur le degré d'un paternalisme prévoyant et d'une juste et habile temporisation. La position assurée des élites dirigeantes qui, bien sûr, ne se fermeraient pas aux capacités venues d'en bas, la sainteté intangible de l'héritage, — on ne pensait pas que les dévaluations, les anéantissements résoudraient la question par le vide —, un progrès lent de l'éducation et du confort, voilà des certitudes dont peu de gens, au fond d'eux-mêmes, doutaient. Le communisme, la dictature du prolétariat, et la dictature en général, inconcevables dans un siècle de perfectionnement technique et de lumières modérément ascendantes, constituaient des utopies de songe-creux, des thèmes de déclamation, et rien de plus. Les démocrates, à l'influence desquels même les pays d'empire et de royauté n'échappaient pas, assureraient une paix féconde, s'opposeraient à toute guerre. Cette guerre improbable, défi au bon sens, les nationalistes sans doute ne la craignaient pas, l'appelaient même, au moins en paroles, mais courte, de beaucoup d'éclat et de peu de pertes, avec chevauchées, attaques à la baïonnette, entrées en fanfare, signatures de traités par des gens dorés sur toutes les coutures, retrempage des énergies qu'amollissaient dangereusement l'humanitarisme et l'affaiblissement du sentiment religieux.

Nous autres, en attendant, bercés de ces vérités premières et de ces sophismes de tout repos, poussés sourdement à la réaction et à nous désolidariser d'une atmosphère oppressante et morne, d'une époque embourbée, nous autres, en attendant, nous allions *vivre notre vie*. La protestation instinctive nous travaillait, et un individualisme assez fort et sombre, venu du Nord, ibsénien, le pressentiment, défendu à la génération qui nous

précédait, de cataclysmes hypothétiques et très vaguement souhaités dont, certes, nous n'eussions pu prévoir ni l'intensité ni l'étendue. Peut-être aussi le déterminisme alors souverain, les théories dominantes de l'hérédité, du milieu, l'élimination du *hasard* à qui rien ne semblait présager, bien au contraire, l'insolent essor qu'il a pris depuis, l'idolâtrie qui aujourd'hui l'entoure et prosterne la Science à ses pieds, peut-être ce positif et ce négatif appelaient-ils une contre-partie, même floue, du plus inefficace verbalisme, comme notre formule magique, notre slogan tautologique : *Vivre sa vie!* Quelle dérision! Beaucoup d'entre nous ont répondu en mourant dans la fleur de l'âge, numéros matricules d'un énorme matériel humain, au cours d'une guerre interminable en dépit des prédictions des économistes, des illusions des démocrates et de la violence destructrice des armes. Et pour aboutir, après beaucoup d'autres tueries et amoncellements de ruines, à une ère de discipline massive, où le seul fait de supposer, extravagamment, que l'on puisse *vivre sa vie* et non pas celle que décrètent les Hautes Puissances qui gouvernent le monde, de le murmurer confidentiellement, vous conduirait tout droit à l'excommunication majeure et au néant conçu, selon les Juges, sous des formes diverses, mais toujours inéluctables et sans recours.

Ce premier slogan, qui a bercé mes jeunes années, valait-il qu'on lui cherchât une signification incertaine? D'autant plus qu'il n'a pas duré. Les commerciaux, il faut bien l'admettre à regret, ont plus de constance, de persistance que ceux qui concernent les orientations et les mouvements de l'esprit; les besoins matériels qu'ils définissent, qu'ils renforcent, qu'ils acheminent à la satisfaction, pour le plus grand profit de leurs inventeurs, possèdent une permanence que leur envient mais n'atteignent pas leurs faibles rivaux qui ne prennent racine que dans une mode de l'âme, domaine où règne, même quand il s'agit des choses graves, une assez affligeante frivolité. L'appel d'une marque de nouilles, d'automobiles, de réfrigérateurs ou d'apéritifs s'efface

moins vite, au milieu de la rumeur bourdonnante du siècle, que les commandements qui s'adressent, à la fois équivoques et laconiques, aux parties de nous-mêmes que nous jugeons les plus désintéressées et les plus nobles. Je ne me sens pas spécialement fier de constater l'évidence, mais je ne saurais la nier. Le corps de l'homme offre plus de stabilité et de résistance au changement que ses états intellectuels et sentimentaux toujours inquiets et versatiles. *Pilules Pink Pour Personnes Pâles. Un meuble signé Marc Latour est garanti pour toujours.* Une allitération, une assonance heureusement venues, et qui s'appliquent à une nécessité vitale, nourriture, remède, confort du logis, jouissent d'une chance sinon d'immortalité, du moins de longévité; elle manque aux formules que ne dicte qu'une exigence de l'esprit, ordre de choses vacillantes et casuelles, qui ne s'appuient que sur le mouvant.

Le *Vivre sa vie* sombre peu à peu à l'approche de la période, ouverte en 1914, des grandes guerres et des bouleversements, du remue-ménage des catéchismes. C'était déjà, s'il m'en souvient bien, avant même les menaces planantes de mobilisation, une expression vidée de son suc et de sa vertu incantatoire. Deux cris de guerre nouveaux, deux slogans jumeaux et conjugués allaient tendre à son remplacement pendant et après les ténèbres et la fournaise. *Evasion* et *Aventure*, voilà ce qui commençait à tourmenter les cervelles. Par un entier retournement, et que justifiaient assez les circonstances, on se souciait moins de *vivre sa vie* que d'y échapper. Un univers nous étreignait, un univers sauvage, implacablement organisé pour la mort, d'une discipline, d'une rigueur et d'une cruauté incroyables à ceux qui avaient connu le relâchement relatif, l'apparence de liberté, la bonhomie des mœurs, des institutions et l'éloignement des solutions sanguinaires des temps de leur enfance, de leur première jeunesse. Les vieux, eux, n'essayaient même pas de comprendre, ne soupçonnaient pas qu'ils ne pouvaient pas comprendre, que tous les fils conducteurs, les rampes et les garde-fous qui les avaient guidés

et préservés jusqu'alors, minés et pulvérulents à l'intérieur quoique d'aspect superficiellement intact, venaient de céder sous l'événement. Ils s'agitaient, pleins d'images usées et de la cendre des mythes fourbus, pareils à des fantômes qui se heurtent à des vitres, à des obstacles qu'ils ne voient pas, leurs yeux n'étant pas faits pour le monde où les a précipités le caprice du destin. En dehors des classifications usuelles arbitrairement maintenues, par nations et par peuples, en dehors des nappes horizontales que divisent les frontières et les lignes de tranchées ou de bataille, l'humanité se groupe en profondeur, s'étage verticalement; il se crée, au-dessous de la couche des civils, celle des combattants, unis secrètement dans la fraternité de la souffrance et du meurtre, que la pratique du même métier a modelés semblablement; partis en amateurs enthousiastes ou rechignés, l'habitude, la force des choses les a transformés en mercenaires payés chichement, enlisés dans la guerre; ils se tuent encore, d'un mécanisme de mieux en mieux assimilé, toutefois ils ne se haïssent plus et, s'ils se comportent en adversaires rompus aux règles du jeu, ne se sentent pas ennemis. Une nette stratification s'opère; l'arrière, de tous les pays, et l'avant, de toutes les armées, l'internationale des civils et celle des soldats ne pensent pas de la même manière, ne parlent pas le même langage, n'ont presque plus rien de commun entre eux. L'arrière charge toujours, théoriquement, à la baïonnette, qu'il surnomme, terme inconnu des soldats, *Rosalie,* quand le front, qui ignore ce sobriquet galant et belliqueux, se terre ou se déplacera, plus tard, dans les sillons ouverts par les chars d'assaut...

Aventure, Evasion! Mots fétiches. Ils commanderont l'après-guerre, même chez ceux, retournés à leurs foyers avec la plupart de leurs membres et la perte de quelques illusions, même chez ceux que leur condition sociale et leur nature éloignent à coup sûr de la littérature, de ses sophistications et de ses abracadabras conjuratifs. Chacun, à des degrés divers, selon sa simplicité ou sa complication, sa naïveté ou le raffinement de sa culture,

rêve de sortir de soi et de son milieu, de s'affranchir des attaches et des dogmes, de voyager au delà de sa province et de lui-même, de s'affranchir des liens qui le compriment. Contradiction et chimère sans doute, non moins insoutenables que le défunt *vivre sa vie.* On ne peut ni entrer en soi ni en sortir; on y est. Sauf, peut-être, les grands génies et les mystiques, illuminés de feux qui les brûlent, aspirés par un plan de l'univers autre que celui que nous habitons. Et encore! Ne possédaient-ils pas ce qui les possède? Ne prennent-ils pas l'éclatement de leur noyau pour un bombardement céleste? Ne se referment-ils pas le plus hermétiquement sur eux-mêmes, à l'heure de leurs inventions, visions et extases, quand ils s'imaginent transmutés et extravasés? Mais cette discussion, étrangère à notre sujet, nous égarerait très loin. Négligeons des exceptions si rares et problématiques. Je m'obstine à ma lapalissade : on n'entre pas en soi, on n'en sort pas; on y est.

Il se rencontre toujours beaucoup de difficultés à dater avec quelque exactitude l'apparition et la disparition de ces cris de guerre, de ces slogans, à cerner leur carrière qui débute par la brume et finit par l'omission; personne ne les entend naître ni mourir et la raison même de leur hégémonie, l'heure de leur zénith ne se fixent pas aisément; les témoignages varient; chacun de nous les accroche à la saison où il était lui-même le plus favorablement disposé à les écouter, à subir leur imprégnation. En gros, cependant, j'oserai avancer que ces deux-là ont connu leur épanouissement pendant les quelques années euphoriques qui suivent l'armistice de 1918, la paix chancelante que l'on jugeait ferme, où l'appétit de bonheur, de jouissance des biens terrestres retrouvés, les plus utopiques espoirs se déployaient sans entraves. Alors, si je cherche des repères, Charlie Chaplin remplissait les écrans de la terre. Phénomène unique, je crois, des annales de nos civilisations, un mime, prodigieux à la vérité, symbolisait une époque et nous incarnait tous, sans distinction de classe, de race ou d'origine, de richesse ou de pauvreté. Et c'était le type de

l'inadapté, de celui que rejettent tous les amours et toutes les institutions humaines, qui erre de refus en refus, qu'aucune discipline n'admet dans son sein, dans ses tutelles et ses rigueurs. Il composait à la fois notre caricature et notre image, notre idéal et notre repoussoir. Nous riions, l'œil un peu mouillé, de ses échecs et de sa misère, et nous les chérissions; nous nous libérions par son intercession et son truchement, nous faisions avec lui, sa badine, ses godillots, son chapeau melon, son clopinement de canard, ses yeux tendres et tristes, la nique aux conventions, au progrès, aux idées-prisons, aux forteresses des principes et des réussites, aux mots solennels instigateurs des massacres et que ce muet si éloquent ne daignait pas prononcer. Evasion, Aventure, Charlie Chaplin. Cela occupe la même case du temps historique et sentimental. Et si mes considérations vous paraissent assez illogiques, embrouillées, ne m'en accusez pas, n'en imputez la responsabilité qu'à leur objet, épars et instable, qui consent moins à l'empoigne qu'aux approches intuitives, qu'une précision dépassant les effleurements analogiques trahirait et fausserait radicalement.

A la même époque, je me souviens, une scie, idiote et entêtante comme toutes ses pareilles, courait les villes, les bourgs et les champs, bourdonnait inexorablement dans les ateliers, les bureaux, les bistrots et tous les lieux où se rassemblent des hommes avides de formules qui évitent de penser, dont l'inlassable répétition procure l'anesthésie et l'hypnose. La voici; il me semble que je l'entends, chuchotée ou criée à mes oreilles, surgir du brouhaha des conversations ou s'y noyer : *Fallait pas qu'il y aille!* Cela n'a pas le sens commun. Pas plus certes que celles qui l'ont précédée dans les monomanies de l'engouement populaire : *En voulez-vous des z'homards? Merci pour la langouste! As-tu vu Lambert?* Cela n'a pas le sens commun évidemment. Voire? *Fallait pas qu'il y aille!* est d'abord un lazzi jeté à ceux qui, lancés dans une entreprise qui les dépasse, en recueillent des fruits amers; ainsi de Guillaume, empe-

reur d'Allemagne, renversé par les événements qu'il a déchaînés. Mais bientôt, le lazzi oublie son origine particulière, s'universalise, s'applique à des objets mal définis, à des sentiments très obscurs que nous nourrissons. Le sens s'efface devant le pouvoir magique et impérieusement représentatif d'états inexprimables. Il y aurait une étude à écrire sur ces rengaines, leur rapport avec les mœurs, les préoccupations, la sensibilité, la poésie interne, les dessous du moment confus où elles s'emparent du langage public, des carrefours, incarnation sonore et elliptique du contemporain à l'état pur, réduit à l'obsession majeure. Contribution précieuse à la psychanalyse des foules, si mal établie encore, dont je laisse le soin à des spécialistes mieux qualifiés que moi. Certaines offrent moins d'embûches à l'éclaircissement, et, par cela même, moins d'intérêt et d'importance : *On les aura!* par exemple, ou *Debout les morts!* La volonté de vaincre, l'espoir tenace, la mise en œuvre de toutes les énergies à un moment tragique pour la vie ou l'écrasement de la nation les expliquent à livre ouvert. Le ton de gouaille populaire que leur énonciation comporte obligatoirement ne les atténue pas, les renforce au contraire, en multiplie l'action; on ne se moque véritablement et sans péril que de ce dont on ne doute pas, de ce que l'on a le droit de traiter familièrement parce qu'on lui donne son sang, sa foi et sa substance. Toutefois, sauf exception, je dois le constater, de ces rengaines, la plupart n'offrent aucune prise visible à la logique. Et pourtant comment les supposer issues de rien? La cocasserie verbale, même si elle semble ne répondre à rien, ne saurait en jaillir et, en tout cas, elle ne ferait pas long feu; pour qu'une sentence, si heureusement allitérée, cadencée, condensée soit-elle, et de la syntaxe la plus baroquement frappante et mnémonique qu'on la puisse imaginer, pour qu'une sentence accapare à un certain temps les cervelles et les glottes d'un peuple, il faut qu'il existe à ce phénomène étrange un prétexte, des circonstances éminemment favorables, une ou plusieurs causes enfouies aux abîmes de ce groupement

humain, liées à son sol, à son émotivité, à ses réactions d'attaque, de défense, aux sources de sa nature et de la langue qu'il parle, qu'il a construite avec les matériaux de sa durée. Problèmes ardus, insolubles peut-être, que je ne puis renoncer à me poser.

Evasion, aventure, Charlie Chaplin, Fallait pas qu'il y aille! Comme ces termes, ce nom propre, cette courte proposition désenchantés, qu'on ne peut lâcher qu'avec une intonation faubourienne, un peu grasseyante quoiqu'elle ne comporte pas la lettre r, font bon ménage, s'accordent harmonieusement pour l'esprit, évoquent par leur rassemblement, qui paraît gratuit et de fantaisie au premier abord, toute une époque. Alors on se dégageait des obligations, des fanatismes, des disciplines, des préjugés, des dogmes, des enrégimentements qui nous avaient si longtemps, si durement tenus captifs et brimés; on se moquait d'eux, on proclamait son mépris, son dégoût; on forçait les barreaux, grâce à la moquerie et au cynisme, de sa propre geôle; on survolait les barrières d'interdiction, les frontières, les cloisonnements qui se lézardaient, on tournait en dérision les pauvres imbéciles que dominaient encore les consignes défaillantes, les impératifs désuets. Après l'ère des casernes, des bastions, des vocations dirigées, des tabous, des uniformes, arrivait enfin celle du détachement, de l'indépendance, de la diversité des haillons, de l'ironie devant les choses sacrées et tyranniques, les sacrés machins pour lesquels on avait si misérablement trimé, souffert, tué et saigné. Après la nuit des victoires collectives, payées au prix fort et de l'écrasement des individus, pointait l'aube hésitante, mal débarbouillée encore, des libres et légères défaites individuelles; le succès du groupe et le bonheur de ses membres, nous ne le savions que trop, n'entretiennent que des relations incertaines. Il vaut encore mieux être un anonyme trimballé par le sort qu'un matricule qui défile sous les Arcs de Triomphe. On ne nous y reprendrait plus.

Inconséquence de l'homme! Irrémédiable en vérité. Nulle expérience ne l'informe; ses sentiments et son

intelligence le dupent également. Gonflage et dégonflage. Systole et diastole. Les chimères à l'agonie engendrent de jeunes chimères. Une nouvelle s'annonce, celle de l'Europe. *Faire l'Europe!* Voilà le slogan de remplacement qui nous hante. Les frontières fatiguées, affaiblies, les longs, étroits et sanglants antagonismes ayant abouti à une mixtion, les tueries réciproques finissant par créer une manière d'entente, les parallélismes des souffrances, les deuils des combats, l'inanité toute chaude, évidente, unanimement sentie, des massacres, la fraternité de métier des soldats ennemis, tout contribuait à composer une atmosphère de rapprochement, de glissement vers l'oubli des injures et une reconnaissance chez chacun, de ses propres torts. Nous nous pardonnions les fautes que nous avions commises et inclinions à quelque indulgence et absolution généreuses pour les crimes des autres. On ne peut guère exiger plus de la nature humaine. Rien ne s'opposait donc, sauf le règlement de divergences de détail, à l'agglomération en un bloc divers, homogène et puissant des peuples de cette péninsule asiatique, découpée, riche de matières, d'industrie, d'initiative, de cette péninsule blanche détachée de l'énorme continent jaune et qui avait joué un rôle historique si décisif, dont l'Amérique n'était en somme qu'une délégation transatlantique. Nous prenions conscience soudain, les yeux ouverts par les calamités, de la grandeur de notre passé et nous la projetions hardiment dans l'avenir proche. Le mariage, enfin stable et fécond, de la Latinité et du Germanisme, — et nous ne discutions pas la réalité, la valeur de ces entités admises, — nous saurions le conclure, nous, après tant de siècles d'orageuses fiançailles. Jamais, certes, l'Europe n'a été, au moins idéalement, plus dense, plus rayonnante, plus efficace, qu'autour des années qui vont de 1920 à 1930. Aucune objection ne prévalait contre elle. Elle régnait absolument, à la façon des abstractions que l'existence ne compromet pas.

Trop belle Europe! Nous l'édifiions en gloire et majesté à l'heure même où elle s'anémiait et se rétré-

cissait, où se décomposait par toute la terre la révérence qu'elle avait inspirée jusqu'alors. La blancheur de la peau et l'insigne de la Croix, singulièrement alliés à la capacité technique et militaire, cessaient de constituer des titres indiscutables de supériorité; les peuplades ne recevaient plus avec reconnaissance et terreur nos machines, nos évangiles, nos mitrailleuses, notre hygiène et notre alcool. Notre civilisation portait des moissons mauvaises, qui se retournaient contre nous; nous avions regardé le monde comme un terrain de prosélytisme et de profit, comme un marché et le lieu de l'idolâtrie de notre excellence; nous avions semé les bienfaits intéressés et nous récoltions la haine et l'ingratitude. Mais nous éprouvions quelque mal à nous en apercevoir. Nos guerres fratricides nous avaient déconsidérés devant les archipels et les continents; le mythe de l'Homme Blanc, naguère admis sans contestation, s'effritait.

Sans doute la vieille Europe avait-elle souvent subi de dures épreuves. Du temps de Charles Martel, avant que la victoire de Poitiers lui donnât de l'air et de l'aisance, pressée entre l'Islam en expansion et le paganisme germanique, elle avait failli succomber à la lamination et l'étouffement, n'ayant pour espace vital que ce mince domaine qui s'étend de la Vienne au Rhin, sur une largeur qui ne dépassait guère six cents kilomètres. Mais elle était jeune alors, improbable presque. Maintenant la désaffection générale et la prise de conscience, sans doute prématurée mais non pas moins dangereuse pour cela, des tribus et des immenses anarchies colonisées, diminuaient sa capacité de réaction et de résistance; maintenant, à l'orient terrien et à l'est océanique, se dressaient deux empires qu'elle avait imprudemment appelés et mêlés à ses querelles, qui croissaient vigoureusement, avec cet impérialisme candide qui se nourrit de la substance du monde, de la verdeur de sa sève et des prétextes les plus divers : humanitarisme, efficience, lutte des classes, démocratie, morale chrétienne, totalitarisme, matérialisme athée, pacifisme trop merveilleu-

sement armé. Les forces ascendantes ne s'inquiètent pas des contradictions; le scrupule appartient aux décadences. Pauvre Europe! Déjà mijotaient les guerres où sa suprématie artificiellement prolongée et imaginaire devait s'engloutir. Elle se croyait encore un centre d'épanouissement lorsqu'elle se desséchait et se ratatinait; le fascisme, l'hitlérisme, qui se flattaient d'être des mouvements de renaissance nationale, de regroupement, ne constituaient que des spasmes; leur affectation de violence, leur intolérance, la minutie de leur discipline, leurs attitudes étudiées et roides, leurs dogmes aboyés voilaient mal leur précarité et leur faiblesse; ils ne florissaient que grâce à la mollesse de leurs adversaires, qui montraient, eux, en gros mais timidement, plus d'honnêteté et de franchise. Médiocres engins de combat, malheureusement, et qui, à eux seuls, ne permettent qu'une défensive précaire, vouée à l'échec, ou qui a besoin de tant d'appuis extérieurs qu'ils vous ruinent en vous sauvant.

Faire l'Europe! Laissons-la se tirer d'affaire. Elle en a vu d'autres depuis Attila et Charles Martel, aux heures de stoppage sur la Marne et à Poitiers. Aujourd'hui, ses bornes reculées, elle se développe encore des Pyrénées, l'Espagne gardant toujours un quant à soi particulariste et africain, elle se développe encore des Pyrénées à Berlin, ville étrangement scindée, qui a rêvé de s'imposer comme sa capitale et où les habitants de la Potsdamer-Platz se trouvent plus rapprochés de l'Oural et de la Chine que de leurs voisins d'en face qui appartiennent, eux, en quelque sorte, à la banlieue de New-York. Oui, l'Europe possède toujours de l'étoffe et on peut chercher dans les réminiscences historiques des consolations et des motifs de ne pas désespérer. Ce qui m'inquiète c'est que notre continent, en période de resserrement et d'atrophie, ne lance plus au monde ses mots d'ordre, qu'il les reçoit du dehors, que ses fermentations, souvent si fécondes, il ne les fabrique plus soi-même, il en appelle les microbes de l'orient et de l'occident. Cette démission me paraît grave. Devons-nous déjà nous consi-

dérer comme des provinciaux, des gens aux passions colonisées? Mais assez de jérémiades; passons à la suite. Nous voici à l'*Engagement*.

Il connaît, cette année où j'écris ces lignes, le maximum étale de son empire. Je l'ai vu balbutier, au lendemain de la Libération. Il s'opposait au *Fallait pas qu'il y aille!*, à l'*Evasion*, à l'*Aventure*, à l'*Acte gratuit* qui représente en somme, moralement ou immoralement, enfin dans le domaine indivis des règles de conduite et de leurs négations scrupuleuses, ce que les esthètes nomment *l'Art pour l'Art*. Ce sont là, naturellement, des termes ambigus. Sans quoi ils ne s'empareraient pas des esprits avec tant d'omnipotence. Ils offrent assez de vague et de diversités possibles d'interprétation pour que chacun y trouve sa provende. Mais cela résonne bien; rien ne résonne mieux que le vide. Enfin, nous en avions assez, et les jeunes gens, animés comme il convient d'une salubre inimitié contre leurs prédécesseurs immédiats, plus que nous encore, enfin nous en avions assez de la gratuité et de l'évasion, de considérer l'écriture, la pensée, les formes variées de l'activité vitale comme des choses qui se suffisent en soi, qui n'ont pas de but extérieur, comme des jeux subtils, des manières d'onanisme intellectuel. Il n'existait pas jadis, pour les survivants des années 1914-1918, d'injure plus méprisante que celle de *rengagé*. Il était donc normal, en vertu de la permanente oscillation, de la loi du balancement, que l'*Engagement* représentât à son tour l'aspiration, l'obligation, le mot-clef, le cri de bataille des temps nouveaux. Le *Faire l'Europe* avait constitué la transition souterraine et l'amorce, mais d'un point de vue trop géographiquement limité, soumis aux vieux atlas et démodé d'avance. Du reste les générations montantes, leur littérature le prouve, avaient plus de goût pour les abstractions que pour les images spatiales, pour les impératifs que pour les figures.

L'*Engagement* donc gouverne le monde. Nul n'oserait se flatter d'indifférence, de juger du dehors un univers agité et travaillé, de ne pas partager les fanatismes,

d'hésiter à se jeter totalement dans l'un ou l'autre parti, d'avoir l'indélicatesse de nuancer, de commettre le crime de réflexion personnelle. Jamais le scepticisme et l'esthétisme n'ont eu moins d'audience. Il faut se croire, même à tort, entier et impartageable, et le laisser croire, étouffer en soi toute hésitation et toute indulgence; l'idolâtrie de la foi n'a pas de tièdes; ou ils se cachent prudemment. Nous accordons à nos ennemis une estime enrobée de haine; les neutres nous apparaissent sous des espèces infernales. Le souci d'équité, la tolérance, la critique qui s'efforce à l'objectivité, le scepticisme enfin, dérivé fatal et dégénérescence suprême de ces funestes inclinations, ne souffrent pas de pitié.

La Science même se fait résolument partisane, comporte, au jugement de nos contemporains, une bonne doctrine, en dehors de laquelle il n'existe point de salut, et des hérésies; proposition qui constituerait, pour un savant attardé, l'hérésie majeure, insoutenable, et qui ne nous choque même plus. L'attachement à l'hérédité ou la non-hérédité des caractères acquis, l'adhésion à la loi de Mendel ou son refus classent un homme parmi les élus ou les réprouvés; la damnation ou le paradis vous guette selon la manière dont vous considérez le Principe d'incertitude de Heisenberg, ses incidences et son extension, pour le moins aventurées, dirait un esprit rétrograde, de la microphysique à la métaphysique. Abus et extrapolation dont il conviendrait, je rougis de l'avancer, à la tremblante sagesse humaine de se méfier scrupuleusement.

Les derniers restes de libéralisme honteux ne résistent pas à l'inexorabilité des conformismes aheurtés et stricts; ils se terrent. Il n'y a plus de coupables ou d'innocents, de vérités ou d'erreurs personnelles, relatives. Chinoiseries formalistes. Il n'existe que la Vérité et l'Erreur, écrites avec des majuscules qui marquent bien leur unité insécable; il n'existe plus, au degré inférieur, que des individus qui incarnent temporairement, pour leur sauvegarde ou leur malheur, quelque passagère modalité de la nécessité historique et que la Société traite en

conséquence, les protégeant s'ils obéissent aux lois de ses Constitutions dogmatiques, les vouant à la disparition s'ils les violent, ou simplement s'ils n'entrent pas dans leurs nomenclatures infaillibles et souveraines, dans leurs articles et alinéas qui ont tout prévu, auxquels on ne saurait se soustraire que par l'effet d'une malignité et d'une provocation intolérables, qui appellent l'anéantissement.

Si les Constitutions, les décrets subissent, sous la pression des événements et pour les besoins de ce minimum d'adaptation au réel dont ils ne peuvent cependant pas se dispenser, des déviations opportunistes, nous les suivrons servilement, aveuglément, sans prétendre les expliquer, en feignant, à l'égard de nous-même, de ne pas nous en étonner, de ne pas les apercevoir; car le déviationnisme alors consisterait à ne pas dévier, à opposer une inertie blâmable, ne fût-elle que théorique et intérieure, à ces gauchissements et ces courbes que décident les Puissances indiscutables. Ah! quelle faveur du Ciel que de participer, de son renoncement total à soi-même, à une époque qui vous évite si maternellement les hésitations, les flottements, les cas de conscience, les pesées du pour et du contre, où l'on n'a qu'à choisir, ou être choisi, une fois pour toutes, et à se laisser aller ensuite au courant ainsi qu'un corps abandonné soutenu par le vaste flot, et jouissant avec une volupté étrange de la liberté obligée et inéluctable d'abdiquer sa liberté aux mains de ces mystérieux Anonymes qui en feront un usage irréprochable. Voilà les avantages, que l'on n'exaltera jamais assez, de l'*Engagement*.

Engageons-nous! Sans nous demander irrespectueusement à quoi. Et rengageons. Certaines questions ont une odeur de sacrilège, de blasphème. Les redoutables Inquisitions qui nous ont pris en charge et veillent à notre salut n'admettent pas qu'on les interroge ni qu'on s'interroge. L'autodafé, et fort perfectionné dans ses moyens techniques, des livres et des hommes punit les crimes et les prévient de loin, décèle et condamne les

intentions. *L'Art pour l'Art*, *La Pensée pour la Pensée*, le *Plaisir du balancemnet*, *l'Acte gratuit*, ce que nous appelions, il y a encore à peine quelques années, de termes assez singuliers, la *Disponibilité*, *l'Anticonformisme*, tout cela évidemment portait en soi le signe de l'inutilité et de la mort. Tout de même, certains jours, quand votre esprit garde quelques traces de ces poisons que les deux partis combattent et s'efforcent également d'extirper, il vous arrive de regretter presque ces choses heureusement écrasées, qui ne demeurent que dans la clandestinité et par fraude, dont la nostalgie subsiste vaguement. Elles témoignaient cependant, quoique affreuses, et détestables par essence, de je ne sais quoi que je ne saurais nommer sans que la honte me monte au front, sans trembler, sans encourir les justes foudres des Puissances, de ces fameuses Puissances impérieuses et mal définies qui me scrutent, me sondent et me défendent de mes propres maléfices.

Chut! N'insistons pas; évitons de nous exposer à des châtiments mérités et dont nous appellerions nous-mêmes sur nos têtes le bienfait purificateur. N'oublions pas notre *Engagement*, qui nous dispense de l'inquiétude, du regret et de l'aspiration, qui nous comble de certitude. Notre instinct, la pression des circonstances, le hasard peut-être, nous ont dicté notre choix. Choix définitif sur lequel on ne revient plus, qui n'admet pas les tergiversations postérieures et les retouches de détail. La trahison, fût-ce dans les marges et les nuances, entraîne automatiquement la condamnation suprême, trop douce encore, et la reconnaissance du criminel qui consent, qui juge presque blâmable la mansuétude du tribunal. Et si vous avez espéré vous esquiver, demeurer en suspens, ne pas vous incorporer, alors suspect à l'une et à l'autre faction, que dis-je? à l'une et à l'autre Religion, vous vous trouverez excommunié doublement, privé de toute possibilité de vivre, affamé, relégué aux ténèbres. Car les Forces qui mènent notre temps d'une poigne totalitaire, même quand elles repoussent le mot par hypocrisie et respect humain, ces Forces impla-

cables, acharnées à exercer leur violence constamment tendue contre l'ennemi, s'unissent pour traiter les douteux, les indéterminés avec un dédain plus mortel encore que la haine organisée. Les hérétiques, serait-ce à l'état de timides larves, n'ont pour refuge que le vide, pour pain que l'inanition, pour compagnons que la solitude. Nos Religions ne tolèrent rien ni personne hors de leurs cadres. Je n'exagère pas ou qu'à peine. Et si l'une des deux moitiés du monde des âmes et de la matière n'ose emprunter les armes d'un adversaire moins empêtré, moins gêné aux entournures par des préjugés caducs qu'en les maquillant, croyez bien qu'elle le déplore à son insu, qu'elle enrage. Il n'y a pas d'exemple que, au cours d'une guerre longue, les deux camps ne finissent pas par s'emprunter mutuellement leurs procédés de combat, leurs engins, leur tactique et par se ressembler tellement au bout du compte qu'on n'imagine plus sans effort la raison de leur conflit, sinon la rivalité de similitude.

Peut-être l'homme ne crie-t-il, ne se proclame-t-il si véhémentement que pour se cacher sa réalité vraie, qui le gêne, pour la museler et l'étouffer sous le bruit. Il n'a jamais tant parlé de Pureté qu'à l'époque récente, tout juste close, et dont l'écho parvient encore à nos oreilles, qu'à l'époque d'hier où le travaillaient les plus troubles perversions, les fermentations de la nuit du corps et de l'esprit; il n'a jamais invoqué si abondamment les Anges, mis à toutes les sauces, les pauvres, Anges du Crime, du Sacrilège, de l'Impuissance, de la Malédiction, et de je ne sais quoi encore qu'invente à profusion la mode littéraire, que lorsque les Démons les plus divers, les plus forcenés le possédaient et le déchiraient obscurément. Aujourd'hui le voici bien assuré, assis et carré dans ses opinions fermes, ses fanatismes ancrés, ses actions légitimement déduites et commandées par sa foi. Stable, orienté, conduit, *engagé* enfin sans distractions ni dissipations possibles, quelle calamité pourrait ébranler la paix de son âme?

Et cependant, à ce moment inopportun pour lui en

apparence, surgit et se développe avec une aisance fort déroutante et un succès paradoxal, le concept *d'angoisse*. Engagement et angoisse, comment cela peut-il coexister, faire bon ou mauvais ménage? J'y perdrais mon latin et mon peu d'assurance naturelle si j'avais l'ambition d'expliquer ou celle, moins accessible encore, de comprendre. Je me contente de noter mes constatations, non niables quoique scabreuses à mon entendement. Mes contemporains concilient tant bien que mal en eux cette opposition radicale. Raisonnablement ils devraient se scinder, ne pas survivre à cette contradiction disruptive. Eh bien! non, ils s'en accommodent; ils se maintiennent à peu près entiers, ils végètent aussi passablement que leurs pères. Je voudrais tout de même obtenir quelques lueurs sur cette question. Comment concilier l'Angoisse avec l'Engagement? Karl Marx ou les théoriciens du capitalisme évolué, démocratique, avec Pascal, Kierkegaard et Kafka? L'athéisme dialectique ou le théisme séculier, efficace, industriel, avec cette fumeuse et encombrante méditation de l'Absurde où se complaisent si morosement nos augures, nos sous-augures et leurs catéchumènes. Chaque époque a son adjectif préféré; ce n'est pas fortuité si *visqueux* jouit en ce moment d'une telle faveur, déclinante à peine, et fatigue d'une répétition constante l'oral et l'imprimé. Sans doute les ruptures, les brutales remises en question des valeurs en place, les bouleversements des notions et même des angles sous lesquels nous avions coutume de les considérer et d'appréhender le monde, les souffrances endurées, la cruauté des épreuves, l'exaspération des lâchetés et des vertus, des résistances renforcées et des pactisations pusillanimes, le mélange, et souvent chez le même homme, de la course égarée à la rencontre de l'acte et de la fuite panique à son approche, sans doute tout cela offre-t-il des commencements, des amorces d'élucidation, mais qui ne vont pas loin, qui butent bientôt. Trop de problèmes où se brouillent nos minces fils conducteurs; trop d'énigmes emmêlées, trop de nœuds gordiens grouil-

lants. Les contraires, les irréductibles foisonnent, s'enlacent, se mordent; rien d'étonnant qu'on ne puisse demander aux intelligences et aux cœurs une unité de direction, une homogénéité paisible. L'*Engagement* solide peut cohabiter avec les versatilités tremblantes, les viscosités informes; le dur, le déterminé avec le mou purulent; nous n'en sommes pas à une inconséquence ou à une guerre intestine près.

J'y songe cependant, cette génération instable et tourmentée, ce bouillon de culture incomparable à la fois de l'angoisse diluée et des concrétions pernicieuses, cette génération entre en scène à la fin de la deuxième guerre mondiale, vers 1945; elle a donc alors, puisque son âge oscille autour de trente ans, été conçue au cours des saisons tragiques, qui vont de 1914 à 1918; les mères qui l'ont portée vivaient dans un climat singulièrement trouble et menacé, soit que les géniteurs fussent exposés aux périls du front, soit que les craintes répandues autour d'elles, l'atmosphère de sang et d'incertitude aient suffi à corrompre la paix nécessaire aux grossesses heureuses. Ces fils, la biologie nous l'enseigne, qui n'ont pas connu la tranquillité du paradis prénatal, arrivent au monde affligés d'un complexe d'angoisse, ou, du moins, d'une prédisposition qui saisira tous les prétextes pour s'affirmer. Dieu sait, hélas! qu'ils ne leur ont pas fait défaut! Et si je ne prétends pas que la psychophysiologie ait le pouvoir de tout éclairer, je ne peux cependant m'empêcher de croire que la vie utérine des hommes qui sont actuellement la substance active des peuples continue à se répercuter anxieusement et à donner leur couleur livide et torturée aux heures que le destin nous a départies.

Lettres de jeunesse à Léon Bellé*

(1894-1912)

par JACQUES COPEAU

XXIII

Mon cher vieux

La renommée ironique, mauvaise, aux cent gueules venimeuses, a dû t'apprendre que j'ai fui. Oui, mon grand, j'étouffais depuis trop longtemps. J'ai tout quitté, les faux devoirs et les fausses tendresses, ne me reconnaissant qu'un devoir envers moi-même. J'ai arraché bien des choses qui me collaient encore à la peau. J'ai désavoué ma famille, ma race, un siècle de traditions vitales. J'ai vu insulter ma plus pure volonté, je me suis entendu traiter comme une brute et une canaille, et traiter aussi mal ma libre épouse. Les larmes non plus ne m'ont pas fait broncher. Et j'ai passé la mer. Je suis venu dans ce lointain pays, moins beau que le mien, affrontant un avenir incertain, sans ressources, sans autre soutien que ma jeunesse, ma force et l'amour courageux d'une noble femme. Voilà. J'ai fait de mon mieux. Il m'a plu mettre

* Voir le *Mercure* du 1er novembre 1954.

un peu d'art dans ma vie. Et je suis sûr au moins que ce que ma volonté a conquis, ce qui est maintenant derrière moi et que la mort a pris, c'est une part de mon œuvre qui a été réalisée.

Pour peu, mon cher Léon, que tu aies prêté une oreille complaisante, tu as dû recueillir sur ton ami les plus sublimes invectives, couleur de viande avancée, d'un parfum gras et nourrissant. Je t'envie!... Tu pourrais compléter mes notes. Tout cela me resuera de la peau, quelque jour, non pas en larmes... Et toi tu aimeras peut-être le vilain monsieur qui dans la mesure de ses pauvres forces a voulu mettre ses actes en harmonie avec sa pensée et la plus intime vie de son cœur.

Je suis donc ici à Lyngby, village situé à quelques kilomètres de Copenhague. Je vis chez les parents de ma femme. Je respire de l'air libre. Et je travaille à une pièce en quatre actes. Je suis tout près d'Elseneur et du tombeau de mon cousin Hamlet. Il fait d'ailleurs un temps de spleen et de bourrasques; il n'y a dehors que les mouettes.

J'espère faire à l'automne un voyage en Suède et Norvège avec conférences dans les villes principales. Je ne sais quand je reviendrai en France. Pas avant huit ou dix mois. J'ai besoin du consentement de ma mère pour me marier et elle ne me l'a pas encore donné.

Que fais-tu, mon vieux? Dis-moi ta vie. Ecris-moi souvent. Et surtout ne me défends pas contre la plèbe. Je respecte et j'aime son invective. Jouis plutôt de l'indignation dont on veut bien honorer le jeune homme « qui était pourtant si comme il faut »...

Adieu, mon vieux ami cher. J'attends une lettre de toi. Tu sais que je t'aime et que je ne t'oublie pas. J'aurai de la joie à te faire connaître ma femme dans un an. Elle sait déjà ton nom.

Je t'embrasse.

Ton fidèle
JACQUES COPEAU

Fuglevadsvej,
Lyngby, Danemark.

XXIV

Lyngby, 18 juin 1902.

Mon cher ami

Ta lettre belle et désolée m'a ému profondément. D'abord merci pour tes paroles. Je les attendais de toi et tu restes celui que j'aime. Mais je ne peux pas supporter que tu te voues à la destruction. Tu as vingt-six ans, oui. Et tu n'as pas le droit de t'estimer perdu. Tu ne l'es pas d'ailleurs, envisageant le péril. Mais tu caresses ton impuissance et de la mépriser tu te fais aussi un passe-temps qui aide la vie à se dérober et te dispense d'agir. Tu admires mon action et réclames que je t'en livre le secret. Mais qu'apprendre à celui qui s'abandonne? et qui « cesse de vouloir quand son pouvoir s'arrête », dit Brand, qui ajoute : « s'il jaillissait en toi une source de volonté, s'il ne te manquait que la force, comme j'allégerais ta marche! » Cette source de volonté, elle est en toi, si seulement tu veux fermer les yeux et recueillir ton regard à la découvrir, comme ta force, à en exiger le jaillissement. Inspire-toi de la jeunesse, ne consulte en toi que ce que tu n'as pas appris, pas ressenti, pas connu, pas aimé ni pleuré. L'action qui fut mienne et sur laquelle tu voudrais te guider ne fut exempte ni de faiblesse, ni d'équivoque, ni d'une certaine pauvreté humaine. Elle a pris six années à mûrir; elle a donc, elle aussi, un passé. Ce que je veux pour toi c'est une résolution qui paraisse s'engendrer d'elle-même. La mienne fut d'ailleurs, dans mon essence, simple et tout de même grande. C'est pourquoi elle a excité la ferveur de ceux qui souffrent et mérité leur admiration. Qu'elle leur apprenne à ne pas consentir. Las des raisons et des méditations sournoises, je me suis résolu à méconnaître tout ce que je savais : j'ai fait à ma volonté l'aveuglement et le vertige qui absorbent l'action et s'en nourrissent. J'ai simplement dit : je pars parce que je veux; je vous quitte parce que je veux autrement. Et

il ne s'agit pas de connaître qui a raison. « J'obéis au départ comme à mon instinct. » On m'a heurté : les larmes, le désespoir, l'exécration, le mépris, chez « les autres » et de leur part; pour moi : la duperie, le ratage, le découragement, la fatigue, la misère et la honte. Et j'ai répondu : « C'est cela que je veux. » Je saisis avec les mains ce que je veux. Le reste, je ne le hais point, n'étant pas méchant, mais je ne le veux pas, et cela tombe de mes mains et de mon cœur « comme du cœur et des mains d'un homme endormi ». Le plaisir moyen, la considération, le succès, la position, la sécurité, la santé, l'aisance, le bien-être, c'est ce que je ne veux pas. Le rapport était simple, et j'y ai cru, comme un aveugle et comme un dieu. C'est pourquoi j'ai supporté légèrement d'être appelé : fou, ingrat, misérable, lâche, bête.

Fais comme moi, si tu es digne de vivre. Agis. Je ne sais comment, je ne sais pourquoi. Va-t'en. Ne te dis pas : « Un emploi de 300 francs c'est l'existence assurée, et puis je ne veux pas désespérer ceux qui m'ont aimé, nourri, ont fait pour moi des sacrifices. Mon indépendance causerait plus de chagrin que mon existence nouvelle ne m'apporterait de joie. La vie vaut-elle cet effort? Et après tout j'aurai une déchéance consciente et pleine de satisfactions ironiques. Mon malheur sera une injustice; je garderai une rancune nourrissante au destin et je me ferai de mes anciens rêves une chaleureuse intimité. » Si tu peux penser ainsi une seule minute, tu es perdu. Il ne s'agit ni de la douleur, ni de la joie, ni du bonheur, ni de l'amour. Il s'agit de toi, cet être inconnu qui veut une chose inconnue, — et tant pis si elle est inique. Tes seuls devoirs sont envers cet être, peut-être ton propre ennemi, comme celui *des tiens*, mais l'*espoir de la race*. « Aime-toi toi-même » voilà le premier commandement. Et pour cela apprends à te connaître, à te recueillir, à te dégager. Et alors tu existeras, tu mériteras être aimé et tu t'aimeras. Comme on s'aime dans un miroir. Tu n'as pas le droit de mourir avant d'avoir poussé ce grand cri et fait ce grand geste, qui sont dans toute créature, que ton père a poussé et fait pour être marchand de vin, ton grand-père pour

être chiffonnier, et que tu pousseras et feras pour être un grand artiste ou un penseur immortel.

Par conséquent colle ton chapeau sur ta tête et ne salue pas. les passants, laisse-toi insulter mais ne tends pas la main à ceux que tu n'aimes pas. Dis merde à ton cousin et à ton petit frère. Enferme-toi chez toi, bois de l'eau et digère tes livres et ta méditation. Si on veut forcer ta porte, fous le feu à ta maison. Si ceux qui veulent ta mort sont plus forts que toi, du moins qu'ils ne te contraignent pas à vouloir, toi-même, mourir. Tu es libre. Tu as deux pieds qui marchent sur la terre. Ne rentre pas chez toi pour prendre une chemise ou un foulard. Suis la route. Va-t'en. N'importe où. Traîne sur les chemins, couche dans les fossés, sois débardeur ou berger. Mais ne sois que ce que tu veux. N'aie pas de patrie, n'aie pas de foyer, n'aie pas de compagne avant de les avoir mérités. Il y a des mines au Transvaal. On fait des voies ferrées à Madagascar. Il y a de l'air et du ciel partout, et partout de la solitude, pour ceux qui la méritent. Marche, agite tes bras; ouvre ta bouche et respire. Tu as une mauvaise hygiène. Tu cultives tes microbes. Voilà ta maladie.

« Les larmes ne sont un témoignage que de notre faiblesse. » Tu t'édulcores de tisanes. Et ta vertu ne s'enhardit qu'à de pâles convalescences. N'auras-tu pas la naïveté de montrer ton cul à ta famille et au public? Qu'on connaisse ton odeur.

Tu comprends assez ce que je veux dire. Ne me pense pas cruel. Je t'aime et te veux vivant. Je te parle comme à un vivant, capable d'avenir. Si tu ne peux accueillir que la tristesse, tu te décomposeras. Je pense qu'il ne s'agit pour toi que de n'être pas un raté à tes propres yeux. Si tu veux « réussir » c'est autre chose. Nous entrons dans le domaine de la justice sociale, qui ne nous appartient pas. Je ne crois pas à la hiérarchie des mérites, mais à celle des instincts. Je ne crois pas au progrès historique, mais à celui de la race par l'individu, ce qui est bien différent. Tu existes pour la race, mais tu ne relèves que de toi-même, car tu es dépositaire des forces, des instincts, des espoirs et des volontés de la race. La race c'est toi,

ou plutôt ce n'est pas encore toi, c'est celui que tu seras demain, l'homme que tu tireras de ton animalité.

Allons, mon vieux, tant de mots ne t'expliqueront pas mieux ce que tu as déjà compris. Mes exhortations se résument à ceci : sache ce que tu vaux, sois sincère. Sache ce que tu veux, sois hardi; et marche devant toi, tout droit, sans te distraire de ce qui pleure, grince ou crève alentour; sois fort, humain, bon ou injuste, et sois beau.

Pour moi je vais bien. Je travaille. J'avance dans un grand drame que je rapporterai à Paris dans un an. Je me développe lentement et m'affirme. Je suis heureux, de plus, sans y faire attention. Je suis marié depuis deux jours à celle de ma vie, courageuse et intelligente compagne que tu connaîtras un jour et aimeras. Nous vivons et nous espérons.

Ecris-moi souvent. Adieu. Merci encore pour tes mots de tendresse et de confiance. Ma femme a lu ta lettre et l'a aimée. Elle te connaît et te veut fort. Elle joint son affectueux encouragement à mon conseil un peu rude. Je ne pense pas t'avoir blessé mais affermi. Je regarde dans les yeux ceux qui sont à ma taille.

Tu sais que je t'aime et ne te faillirai pas.

Je t'embrasse.

Ton vieux
JACQUES COPEAU

Fuglevadsvej,
Lyngby, Danemark

XXV

Lyngby. 18 août 1902.

Mon cher ami,

J'attendais ta réponse avec une anxiété d'autant plus grande que le bruit de ton mariage m'était venu d'autre part.

Que pourrais-je te dire? Etends la main. Là où est la

plus grande joie, jettes-y ton cœur. Le bonheur est une notion composée que je ne perçois même pas. Tâtonne, au hasard des contentements.

Ne crois pas, mon ami, que je méprise celui qui te vient aujourd'hui. Je pense que tu t'es longuement consulté et que cette jeune femme (dont tu ne m'as jamais parlé) tu l'aimes. Il faut bien tenir en main sa sincérité... Tu me dis de ta fiancée qu'elle est *intelligente*, *courageuse* et *douce*. Cela est beau. Elle a donc toute ma sympathie.

L'avenir est désormais solidement assuré? Est-ce un bien, est-ce un mal? Je ne sais. En tout cas, par le bien-être sera faite la preuve de ce qu'il y a en toi. Et ceci est précieux.

O mon ami, tu me dis être résolu au bonheur. Tu le souhaites bien tôt! Puisses-tu ne pas t'y arrêter!... Mais pourquoi te dis-je cela? C'est bête et tu ne vas pas me comprendre sans doute. Il faudrait t'expliquer toutes mes expériences, toutes mes tentations, — des idées! penserais-tu! Et d'ailleurs je sais que tu as une foi que je n'ai pas.. Ah! comme tu sus enchanter ta détresse, adolescent! Comme tu sus fixer à ton angoisse un but, et te prouver que l'espoir est fixe, — oui quelque chose comme un jambon que l'on décroche avec les mains. Et puis, tu verras, quand tu seras de l'autre côté du but... Mais je ne dois rien dire. Encore une fois tu ne peux me comprendre et je dois te laisser seul vivre tes heures. Dans les quelques mots de ta lettre je te sens amoureux de l'avenir. Tes mains sont tremblantes. Mon cher ami! comme la vie est émouvante. Et surtout pour qui sait s'*en désintéresser*.

Je compte, mon vieux, sur cette longue lettre, et ce puissant récit que tu m'as promis. N'y manque pas. Tu me sais collectionneur ès curiosités telles que apophtegmes des pères, larmes de mères, sourires de tantes et conseils d'amis agités d'un petit air voyageur. Raconte... raconte.

Et sois sûr que je t'aime et ne te faudrai point. Assure ta future femme, elle aussi, de mon amitié. Comme elle doit être émue! s'unissant à un nouvel être pour la vie.

Ma femme aussi t'offre tous ses vœux.

Les miens viennent de très loin, de plus loin que

l'amour... Ne crois pas que je te blâme. Mais comment m'expliquer en si peu de mots? et parmi des travaux qui m'absorbent.

Adieu. Ecris-moi. Bonjour au pays!

Fais comme tu peux.

Je t'embrasse.

JACQUES COPEAU

J'attends, nous attendons un bébé pour la fin de novembre. Agnès est bien.

XXVI

Fuglevad. 22 décembre 1902.

Mon cher ami,

As-tu pu croire que je t'aime moins? Je n'ai regretté que tes scrupules à m'écrire. Car tu es dans mon souvenir à la même chaleureuse place.

Tu m'avais dit souffrir d'oppression. Je t'ai répondu : fais-toi libre. J'avais espéré que tu fuirais, parce qu'il est bon de quitter tout ce qu'on aime et, je crois, d'être seul sur la terre : je pensais du moins que cela pût t'être salutaire.

A rompre les liens tu as préféré en former d'autres, peut-être plus invincibles. Tu as fait ce que tous les hommes font, ce que j'ai fait moi-même. Et tu as bien fait : c'est la même chose en somme. La besogne humaine à laquelle nous nous dévouons importe peu : il suffit d'y croire. Et l'acte pratique sera toujours de *renoncer*. On s'élague progressivement jusqu'à n'être plus qu'une petite chose très restreinte et prête à la mort.

Tu penses avoir trouvé la voie. Tu as pris une résolution. Quelle rancune veux-tu que je t'en garde, de quel droit? C'est bien. Baisse la tête et marche.

Mais au seuil de cette « bonne vie » (qui n'est nullement une « déchéance » si tu la mènes à bout) pourquoi renier la « sotte espérance » que tu as renoncée? Elle n'était

point sotte. Des mensonges successifs nous sont proposés pour activités. Mais l'heure avance, il faut vivre et délibérément nous saisissons celui qui est à portée de la main. Notre « vérité » c'est le principe intérieur qui nous fait marcher avec certitude.

Je te répète donc que tu as bien fait. Mais tu pensais sans doute me trouver plus tendre, éloigné, dis-tu, par la joie simple et très douce des chevaucheurs de chimères ?

Il n'y a plus pour moi, mon ami, de joies simples et très douces : je te le dis très simplement. Je ne me plains pas non plus : c'est ainsi. Je ne demande à la vie que ce qu'elle peut me donner : la connaissance des heures successives. Et je suis devant mes propres joies et mes douleurs, comme un étranger. Les chimères dont tu me parles, je sais qu'elles sont des chimères : je n'en excepte aucune. Je vis sans prétentions et consciencieusement. Et je m'enferme dans mon art comme toi dans ton bonheur. Il n'y a pas de différence. J'ai eu la chance d'aimer une femme qui a compris que je voulais faire ma vie avec elle afin d'être seul. Si tu savais le silence qu'il y a ici !

Bon courage, mon vieux, et bonne vie. Ecris-moi souvent. Dis-moi ce que tu fais, parle-moi de tes travaux.

Ma petite fille va bien. Ma femme se rétablit lentement. Elle me charge de te remercier de ton amitié et t'envoie la sienne. Ta femme aussi, qu'elle soit remerciée de ses vœux.

Adieu. Je veux tes nouvelles, souvent. Ne doute jamais de moi.

Ton ami

JACQUES COPEAU

Fuglevadsvej, *Lyngby*.

XXVII

Dimanche matin.

Mon pauvre chéri, voilà un grand malheur [9] et je suis avec toi, dans tes larmes, de toute ma tendresse. Elle était

(9) Mort d'une jeune tante de Léon Bellé.

charmante et bonne et c'est une sœur que tu perds. Je l'aimais bien. N'oublie pas de me faire savoir le jour et l'heure de l'enterrement. J'y veux être, comme j'étais à son mariage, la pauvre petite. Mon pauvre vieux, que ne suis-je près de toi! il me semble que je saurais alléger ta peine. Je suis profondément touché que tu m'aies écrit aussitôt. Tu sais comme je t'aime et suis tien.

Ma mère absente, et mon père partagent affectueusement votre douleur. Dis les meilleures choses à la pauvre mère, au pauvre mari.

Du courage, mon chéri. Tu as besoin de toutes tes forces.

Je t'embrasse.

JACQUES COPEAU

XXVIII

Mon cher ami,

Ta lettre m'a beaucoup amusé. Lugubrement. Le pauvre garçon est incurable. C'est le premier que je rencontre de cette espèce. Il a son originalité bien tranchée.

La distinction entre « poète » et « homme de théâtre », « homme de rêve » et « homme pratique »... exquis! définitif! il n'y a qu'à s'en aller. Jamais il ne pourra comprendre.

Merci mon vieux de ta belle défense. Comme tu comprends, toi! et quelle confiance, mon ami, j'ai dans ton cœur et dans ton cerveau! Viens me voir souvent cet hiver. Nous travaillerons ensemble. Montre-moi, j'y *tiens*, *tout* ce que tu écris. Je tiens à ce que nous devenions très proches.

J'ai hâte de te savoir matériellement tiré d'affaire. Ecris-moi. Et encore une fois viens me voir bientôt.

Je suis pour le moment horriblement nerveux et embêté. De Max, étant à l'Odéon, je ne peux pas l'avoir pour Georges. Je cherche et je ne trouve pas un autre interprète. Oh! métier! tu commences! oh, considérations pratiques, Comme vous réjouissez l'âme de poète badin!

Au revoir, vieux; viens vite. Remue-toi, travaille et *ne fais plus de calembours*, si tu m'aimes. Moi, je t'aime et t'embrasse.

JACQUES COPEAU

XXX

SALON DE LAGNY

Voici ouvert le 3e Salon de Lagny (10). Que de peintres! que de peintres! Leur affluence a quelque chose d'effrayant. Aujourd'hui tout le monde peint, comme tout le monde joue au piano. J'imagine que nous devons ici beaucoup d'œuvres à des loisirs en villégiature. Depuis les mains d'enfants qui barbouillent la toile jusqu'aux mains de vieilles demoiselles qui la griffent, tous les degrés d'innocence et de bonne volonté s'exposent.

Pour lui seul, le paysage a une trentaine de représentants. Leur caractère est de se ressembler les uns aux autres par un savoir-faire à peu près égal, un goût systématique du *motif*, une horreur instinctive de l'audace et de la personnalité, une même appréciation oisive de « la campagne ». Tous vivent en bonne intelligence avec la nature. Aucun n'est tourmenté par elle, ni même ému. Nul n'a conçu la volonté de lui arracher un secret.

Et ils se nomment : Barrande, Bonvalet, Colin, Chemin, Delahogue, Dietsch, Dubar, Dubois, Gilles, Hugonnot, Knerniger, Le Royer, Rigaud... J'en passe. Car il faut en passer...

Et d'autres méritent plus d'attention.

Pourquoi *M. Batlo* accroche-t-il au mur tant de paysages? on en compte quatorze. Deux ou trois eussent suffi à nous renseigner sur sa manière, qui est une manière de brave homme.

M. Antonio Cortès met de l'application à peindre les animaux, on regrette qu'il ne pousse pas plus loin l'art de composer et le goût du mouvement dans les formes animées.

Les pages de *M. E. Cortès*, fils du précédent, accusent un grand effort, pas encore sûr de ses moyens. Son pinceau est un peu agité, sa facture pas très cohérente. Les vues parisiennes donnent, néanmoins, de grandes promesses.

M. Dubuisson a une sage palette.

M. Höner peint les Feuilles d'Automne avec une finesse de tons fort gracieuse. L'impression des Vallières est juste. La Source des Bois représente une habileté soutenue.

(10) Ce texte a été publié en 1906 ou peut-être 1907 dans le *Publicateur de Seine-et-Marne* dont Léon Bellé était directeur.

La rue de Village au Clair de Lune de *M. Meslé* a une sincérité mystérieuse. C'est une des choses les plus distinguées de ce salon. Et voici *M. Lebasque*, qui est un artiste. Il regarde et il voit. Tel est son mérite. On reconnaît chez lui une sensibilité spéciale en face de la nature. Sa main suit avec émotion les lignes du paysage. Sa palette est vivante. Elle crée. Les formes s'animent dans la lumière. L'art du dessin, point servile mais évocateur, soutient l'art du coloriste, qui est de la plus noble, de la plus consciencieuse sincérité. Pourtant les trois toiles présentées sont inégales. Le Pont de la Dhine est la meilleure. La rue de Montevrain pèche par quelque lourdeur dans les feuillages métalliques et durement silhouettés. Le bord de Marne est le moins solide. Mais partout on admire l'effort d'une volonté qui se poursuit et qui, le jour où elle se sera complètement réalisée, donnera des œuvres de premier ordre.

A l'étalage de *M. Cavallo Peduzzi* on s'arrête avec inquiétude. On sait que M. Peduzzi dépense quotidiennement une somme vraiment prodigieuse de ce que certains appellent « originalité ». On n'ose pas sourire. Il est possible, après tout, que ce peintre ait du génie. Et si cela n'était pas du génie. Que serait-ce?... Il est nécessaire que M. Peduzzi écrive un long manifeste pour nous révéler l'importance esthétique de cette composition appelée « mariage », et de ce pastel, où, sous une gerbe de blé, sourit une femme enceinte. Mais le Portrait de Me Pxxx. ne manque pas d'allure. Et même deux ou trois gravures, et un dessin souple et précis, attestent que l'artiste, parfois, renonçant à son génie, sait consentir à du talent. Alors?...

M. Tourbillon, si jeune, a beaucoup de métier. Son pinceau connaît certaines habiletés. Mais l'art, pour être sincère, doit au moins consulter la nature. En ce sens, M. Tourbillon *n'est pas un artiste*. Il n'a pas l'œil qui voit. Il *n'aime pas* les objets qu'il peint. Et il les peint *par ouï-dire*, sans les observer franchement, naïvement, sans distinguer leur individualité, sachant seulement que les artichauts, en général, sont verts, et que le homard est rouge, quand il est cuit... Ses Natures Mortes ont du mérite et l'acquit d'une étude que ne stimule pas le désir d'atteindre l'originalité. Il est à redouter que M. Tourbillon ne se dépasse jamais lui-même.

Tout le monde connaît les croquis polémiques de *M. Ibels.* Ils lui ont fait, à juste titre, une notoriété. Les toiles anecdotiques qu'il expose ici gardent les qualités et les défauts de son crayon aigu, un peu froid dans le pittoresque. Elles sont dessinées d'une main qui appuie. Mais, justement, pourquoi M. Ibels ne se borne-t-il pas à nous donner des dessins? Sa peinture n'ajoute rien à l'expression des attitudes et des silhouettes. La Partie de Manille au café du Pont de Fer est amusante à ce point de vue que l'ironie du trait indique la caricature

sans s'y laisser aller. J'aime particulièrement un petit portrait d'enfant qui est d'une touche spirituelle.

Le portrait de M. Gaston Menier par *Boetzel* est un dessin correct.

M. Jules Lefebvre représente ici l'Immortalité, je veux dire l'Institut. Une dame indifférente est nommée par lui *Béatrice*. Pourquoi? Son nez est fortement busqué, comme celui de Dante. Voilà la raison, peut-être... C'est tout neuf, d'ailleurs, et très propre.

Les qualités sérieuses de *M. Lhermitte* sont reconnues par tous. Le « vieux charron » est digne d'un talent aussi consacré.

Les douze tableaux de *M. Piguet* sont d'une excellente tenue. La matière en est solide. Les gammes de noirs sont exécutées dans un registre sobre, avec un art qui sent sa race. On a plaisir à trouver là le portrait de M. Thomas, poète aimable.

Un portrait au pastel, signé *Léon Plée*, est remarquable pour son intensité.

M. Paul Vigné expose aussi un portrait. C'est une aquarelle un peu noble, un peu soufflée mais qui permet de fonder des espérances sur le talent du jeune peintre, qui est un travailleur.

La sculpture, pour compter en ce salon un petit nombre d'œuvres, n'est pas à dédaigner. Au contraire.

La Jeune Italienne de *M. Roubaud jeune*, est d'un modelé ferme, serré, d'une élégance sans mièvrerie.

Et devant « Tristesse » de *Camille Lefèvre*, je n'hésite pas à proclamer l'œuvre hautaine et forte d'un véritable, d'un grand artiste...

Ceux qui s'y seront arrêtés avec recueillement, n'oublieront pas la noblesse de ce masque attentif à son mystère, où chaque muscle tressaille d'immobilité, où dans une ordinaire attitude d'existence se révèle l'éternité du rêve douloureux. Le front lisse, l'arcade curieuse du sourcil, et les tempes où dort la chevelure, dévalent à la fente ondulée des joues, chemin des larmes. Pas d'inquiétude mais la tristesse monotone, volontaire qui vient plus d'une extrême et toujours sérieuse attente que d'une douleur prévue. L'œil voit, déjà brouillé d'avoir tant vu, le nez respire craintivement, le menton désire et redoute. Le visage sait, et veut savoir encore. Ayant souffert, il veut souffrir plus. Sur tous les traits se répand un air de virginité avertie. Et le cou fait tout son effort ingénu pour tendre la bouche mince vers une source d'amertume, vers la vie.

XXIX

30 juin 1903.

Mon vieux, veux-tu de moi pour déjeuner, demain *mercredi* à midi? Je viens à Lagny pour mon déménagement. Fais agréer mes excuses à ta femme pour tant de sans-gêne et vous prévenir si tard. Je ne veux absolument que passer quelques instants avec vous et partager strictement votre repas.

A demain midi.

Mille amitiés
JACQUES COPEAU

S'il y a impossibilité ne te tourmente pas. Il sera toujours temps pour moi d'entrer chez le troquet.

Mardi soir.

XXXI

Tableaux Modernes

GALERIE GEORGES PETIT
12, rue Godot de Mauroi

Paris, le 5 août 1908.

Mon cher ami,

Je suis rentré hier soir d'Italie et j'ai trouvé sur ma table la lettre de faire part de la mort de ton père. L'absence seule a pu m'empêcher de t'apporter ma sympathie. Je te l'exprime, mon cher ami, avec beaucoup d'affection. Tu sais être assuré que je n'ai rien oublié de notre vieille camaraderie, de nos communs espoirs. Il me serait très agréable de savoir que tu attaches encore quelque prix à des relations qui se sont relâchées plus par la force des circonstances que par une inconstance de l'esprit... S'il t'arrive de venir à Paris tu me trouveras toujours rue de

Sèze (11) de 10 heures à midi et de 3 heures à 5, excepté entre le 15 et le 30 août.

Ton vieux camarade
JACQUES COPEAU

XXXII

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE
78, rue d'Assas.

Paris, le 23 février 1909.

Mon cher ami,

Une rencontre avec ton cousin Oudin me procure enfin ton adresse. Depuis si longtemps je suis sans nouvelles de toi! Dis-moi ce que tu deviens.

J'ai pris la liberté de te faire adresser un n° spécimen de la Nouvelle Revue Française que je viens de fonder et que je dirige avec quelques amis. J'espère que tu voudras bien t'inscrire parmi nos abonnés. Je te serais, en outre, obligé si tu consacrais à la N. R. F. une note dans ton journal et si tu consentais à lui faire quelque propagande dans ton entourage. La N. R. F. a pour but de constituer un groupement parfaitement homogène, sain, indépendant et désintéressé. Ce n'est pas une petite revue de jeunes. Tous les rédacteurs ont entre trente et quarante ans. Ils ont tous leur place dans de grandes revues. Mais ils visent à mieux caractériser, en se groupant, la communauté de leur effort. Pour le moment les multiples occupations sous lesquelles je ploie ne me permettent pas d'apporter à la N. R. F. la large contribution que je voudrais. Mais aussitôt que je serai débarrassé d'une partie de mes servitudes — ce qui ne saurait tarder — j'y donnerai non seulement notes et articles, mais des poèmes, des nouvelles et sans doute un roman.

(11) 8, rue de Sèze, succursale des Galeries Georges Petit.

Ecris-moi bientôt, et crois à l'affection de
ton vieil ami
JACQUES COPEAU

Mon adresse particulière est : 11 *bis*, rue Montaigne.

XXXIII

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE
78, rue d'Assas.

Paris, le 8 mars 1909.

Mon cher ami,

Ta lettre m'a causé une véritable joie. Je n'avais point douté que tu fusses aussi proche de moi que par le passé, ni que ton affection fût moins vivante. Pourquoi — car tu dois assez souvent te trouver à Paris — n'es-tu jamais venu me voir? Je suis à la galerie G. Petit, 8, rue de Sèze, tous les jours de 10 heures à midi et de 2 à 6. Je n'y serai plus, d'ailleurs, que jusqu'à fin avril, époque à laquelle je me propose d'échapper à une captivité qui dure depuis quatre ans, pour me consacrer entièrement à des travaux que je ne peux plus différer.

C'est entendu, je t'enverrai chaque mois, à l'apparition du n°, une note. Je te remercie d'un si complet dévouement, mon cher ami. Puisse la Revue continuer à te plaire. Je n'y ai pas donné grand chose jusqu'à ce jour, faute de temps. Bientôt tu m'y liras.

Je travaille beaucoup et je suis assez fatigué. Dès juin je partirai pour le bord de la mer, où j'ai l'intention de me fixer pendant quatre ou cinq mois pour y terminer une pièce.

Au revoir, cher vieux. Bon courage et bonne chance..

Tout à toi
JACQUES COPEAU

11 bis, rue Montaigne.

Puisque tu as un journal, tu dois évidemment posséder une imprimerie. Ayant en main la N. R. F. ne pourrais-tu me dire si tu serais en mesure de l'imprimer et à quel prix, rendu Paris, nous reviendrait le n°, basé sur un tirage de mille exemplaires. Pour raison d'économie, nous sommes obligés de nous faire imprimer à Bruges, ce qui est fort incommode et nous oblige à composer le n° un mois d'avance. Donne-moi ce renseignement le plus tôt possible.

XXXIV

Gif, le 6 août 1910.

Mon cher ami,

J'ai résolu de quitter Paris au mois d'octobre pour m'installer à la campagne où je trouverai plus de confort pour mes enfants, plus de tranquillité pour mon travail (12).

Peux-tu me renseigner sur les propriétés qui se trouvent actuellement à louer, soit à Meaux, soit dans les environs?

Je voudrais une maison de préférence un peu isolée et : de construction point trop récente (datant de trente ou quarante ans) entourée d'un jardin planté assez spacieux sans être cependant d'un entretien trop coûteux. Il me faudrait huit ou dix pièces, pour être tout à fait à l'aise. Je ne sais quels sont les loyers usités dans la contrée, mais il me semble qu'il ne faudrait pas dépasser 1.000 à 1.200 francs. Est-ce possible? Et peux-tu me répondre sans trop tarder, car la chose devient urgente. Si tu m'indiquais quelque chose d'intéressant, j'irais à Meaux un de ces jours pour visiter.

Excuse-moi, cher ami, de te donner ce tracas. J'ai recours à tous mes amis dans cette circonstance. J'ai donné congé de mon appartement et je n'ai pu m'occuper encore sérieusement d'une nouvelle installation, accablé comme

(12) La pièce intitulée *Les Frères Karamazov.*

je le suis de travail et dans l'obligation de terminer un drame qui doit être représenté la saison prochaine.

Je serais content de te voir, mon vieux, et tu retrouveras

ton fidèle ami

JACQUES COPEAU

Ecris-moi chez M. Jean Croué à Gif, Seine-et-Marne.

XXXV

Gif. Vendredi août 1910.

Cher ami,

Je te remercie très fort de ton empressement. Je prendrai *lundi prochain* le train de 9 h. 40 qui m'amènera à Meaux à 10 h. 38. Et j'espère qu'une de ces sept maisons sera celle de mon rêve. Celle que tu me décris me séduit déjà. Enfin vais-je pouvoir me fixer! Cela devenait pour moi une angoisse.

A lundi. Je serai bien heureux de te revoir.

Ton

JACQUES COPEAU

Si par malheur je ratais 9 h. 40, je prendrais 10 h. 35.

Gif, le 27 août 1910.

Mon cher ami, après t'avoir quitté, jeudi dernier, je me suis assis sur un banc des promenades et j'ai longuement réfléchi. Mes réflexions m'ayant conduit à la certitude que la maison de Crécy ne pouvait me convenir, j'ai pris le train pour La Ferté et suis allé revoir la petite maison dont je t'ai parlé. Elle m'avait plu, à la première visite. A la seconde elle m'a ravi. J'ai senti que je me ménagerais des regrets en ne m'y fixant pas et, cette fois, je me suis presque complètement entendu avec la propriétaire. Il nous reste à fixer certains points de détail. Mais, en principe, c'est chose faite. Me voilà donc casé. Il me reste un regret, certes, de ne m'être pas installé dans ton voisinage.

Mais, quoi que tu en dises, La Ferté n'est pas loin de Meaux et j'espère bien que tu viendras de temps en temps m'y voir. Moi-même, il m'arrivera de m'arrêter à Meaux de temps en temps. Et nous reprendrons ainsi de vieilles relations qui me sont chères et que la bonne conversation que nous eûmes dans la voiture, en allant à Couilly, a suffi, me semble-t-il, à renouer.

J'ai été charmé, mon vieux, de connaître les tiens, de surprendre ton bonheur. Veux-tu remercier encore ta femme de son aimable hospitalité, et l'assurer de mes affectueux sentiments! Je te remercie de tout ce que tu as fait pour m'aider à trouver un gîte. Tu es un bon vieux.

A bientôt? Quand je serai installé, je te ferai signe et tu viendras fumer un calumet dans ma bibliothèque, en écoutant *Les Frères Karamazov*...

Je te serre la main bien fort.

Ton ami
JACQUES COPEAU

XXXVII

Le Limon. Mercredi 14 août 1910.

Merci, cher vieux, de tant de complaisance. Je ne manquerai pas de m'acquitter envers toi, de la façon que tu choisis, dès que mon existence aura repris son cours normal. Et même, quand nous nous verrons, nous pourrons envisager ensemble la possibilité d'une collaboration plus intime... J'ai lu hier soir dans le *Publicateur* l'annonce sur laquelle reposent toutes nos espérances. J'achève ici de m'installer. Ça n'a pas été une petite affaire. Il faut courir après les ouvriers! Mais que ce sera bien. Dès qu'il y aura deux fauteuils de chaque côté de ma cheminée, je te fais signe, cher vieux, et nous passerons une journée ensemble.

A bientôt. Mon meilleur souvenir à ta femme, et bien affectueusement.

Ton ami
JACQUES COPEAU

XXXVIII

Le Limon. Mardi 12 octobre 1910.

Mon cher ami,

Oserai-je avoir encore recours à ton obligeance et te demander un service? Il s'agit cette fois d'une bonne. La nôtre nous quitte, n'étant pas assez forte pour le service de campagne. Il nous faudrait une fille solide, ayant déjà servi, sachant cuisiner, enfin une bonne à tout faire sérieuse. Peux-tu, mon vieux, 1° me dire si Mme Bellé aurait quelqu'un à recommander directement ou indirectement. 2° m'indiquer l'adresse d'un bureau de placement à Meaux. 3° mettre une annonce dans ton journal avec prière de s'adresser à Mme Copeau, Le Limon, par La Ferté-sous-Jouarre? (Il est bien entendu que j'entends à être débité de cette annonce ou de ces annonces, s'il y a lieu de la répéter.)

Voilà. Tu seras bien gentil. Tu sais de quelle importance est la question de service dans un ménage où il y a trois enfants. Et je n'aurai de tranquillité que quand cette question sera résolue. Je m'installe peu à peu. Ça commence à prendre tournure. Je suis *ravi* de ma maison. Quand nous serons sortis de la période de désarroi je te ferai signe pour que tu viennes passer ici une journée et faire enfin la connaissance de ma femme.

Mon meilleur souvenir à la tienne et aux enfants.

Bien affectueusement.

JACQUES COPEAU

XXXIX

Le Limon.

Mon cher et bon vieux,

Me pardonneras-tu de n'avoir pas encore répondu à ton émouvante lettre du mois dernier? C'est que je voulais toujours y répondre en t'appelant auprès de moi. Mais

outre la fatigue qu'il m'a fallu surmonter, les mille soins extérieurs auxquels j'ai dû plus ou moins me prêter, j'ai eu pendant de longs jours à lutter avec moi-même pour ressaisir mon équilibre, accueillir mes nouvelles pensées, me remettre au travail. La solitude m'était bien nécessaire. Elle a calmé mes anxiétés, guéri mes amertumes. Je me retrouve aujourd'hui, tel que je veux être, calme, lucide, plein de courage et d'humilité, en face d'une œuvre nouvelle.

Mais, hélas, le moment n'est pas encore venu où nous pourrons nous voir à loisir. Non. Je suis obligé de partir le 1er juillet pour Londres où je demeurerai jusqu'au 15. Je dois m'y rencontrer avec différentes personnes dont j'ajourne depuis longtemps de faire la connaissance, et traiter aussi les conditions de traduction et de représentation de ma pièce sur un grand théâtre. Je resterai là-bas jusqu'au 15. C'est alors que, de retour ici, je te demanderai de m'y venir voir. Pardonne-moi ce long délai, Combien de fois, passant à Meaux, me suis-je penché à la portière, espérant t'apercevoir par hasard sur le quai...

Mon cher ami, ta lettre m'a bien touché, à cause des souvenirs qu'elle évoque, à cause de la fidèle affection et de la sollicitude qu'elle me montre. Ah! surtout n'aille pas croire qu'il y ait dans mon cœur du dédain pour une vie, quelle qu'elle soit, si la force d'un homme trouve à s'y employer avec constance et bonne foi. Nous avons tous, au fond de nous, nos deuils et nos désanchantements. Nous avons tous plus ou moins renoncé, pour vivre, à quelque chose de ce qui faisait la valeur prodigieuse, la valeur chimérique de notre adolescence. J'admire au contraire ceux qui ont trouvé à la vie une beauté plus satisfaisante que celle de l'espoir.

Il est vrai, mon ami, que de déchirantes ambitions font de mon existence un combat sans espoir. Ne me reproche pas, cependant, de fixer à mon effort un résultat trop infaillible. L'étude, l'expérience, mon développement intérieur me persuadent chaque jour davantage qu'une implacable exigence envers soi-même est strictement indispensable à qui songe à s'approcher de la beauté. Un

homme doit vivre. Il fait sa vie selon ses forces. Et a toujours assez fait, dira-t-on justement, quand il a fait ce qu'il a pu... Mais rien ne nous force à nous aventurer sur le terrain de l'Art. Quiconque l'ose, a d'avance sacrifié sa personne à quelque chose de plus grand que lui-même et qui, jamais plus, ne lui laissera de repos.

J'ai travaillé pendant plus de dix ans, dans le renoncement, et sans même solliciter d'approbation. Et si tu as trouvé dans ma lettre, mon cher ami, de la tristesse ou du découragement, il ne fallait point l'attribuer au sentiment de n'avoir pas rencontré une réussite égale à mon effort, mais au contraire au dégoût du succès qui a été, en somme, aussi grand qu'il pouvait être. Oui, pour la première fois, je suis sorti de mon ombre et de mon secret, et les contacts m'ont poissé, la sympathie et les éloges m'ont blessé. J'en ai ressenti un malaise et comme une espèce de honte dont je commence à peine à me remettre. Maintenant que je suis calme et que je vois clair en moi-même, c'est cela que j'y retrouve : la haine du succès.

Au revoir, mon vieux. Nous parlerons de tout cela mieux et plus longuement, quand tu viendras me voir. J'aspire après l'hiver qui fait autour de moi une solitude plus sévère, et qui rend plus intense notre vie intérieure.

Mon respectueux souvenir à ta femme, et crois-moi, cher vieux, ton bien fidèlement dévoué

JACQUES COPEAU

Le 24 juin 1911.

XL

Le Limon. [1911].

Voilà, cher vieux, deux fauteuils sans date. Ne tarde pas trop, cependant. Je doute que ça dure longtemps. Le théâtre des Arts a tout fait pour couler ma pièce, et il y réussit.

Et dis-moi quand tu pourras venir me voir. Je suis bien

fatigué et n'ai jamais eu plus besoin de sentir mes amis autour de moi.

Bien affectueusement
JACQUES COPEAU

XLI

Le Limon, 6 mars 1912.

Mon cher Léon,

Nous voilà encore sans domestique. Crise abominable! Et cette fois encore j'ai recours au plus grand journal de Seine-et-Marne : j'ai nommé *le Publicateur* (auquel je dois toujours de la copie!). Veux-tu insérer en bonne place l'annonce suivante :

« On demande un ménage, bonne à tout faire et jardinier, sans enfants, pour maison bourgeoise. S'adresser à M. Jacques Copeau, Le Limon par La Ferté-sous-Jouarre, S.-et-M. ». Je t'avertirai dès que nous aurons un résultat.

Pourquoi n'es-tu pas venu, cher vieux? Fallait-il que je te relance? Il est vrai que je n'ai jamais une minute de liberté et que ces longues journées parfaitement solitaires me semblent encore trop courtes. Et maintenant, quand? Je pars dans trois jours pour Bruxelles où l'on va jouer les *Karamazov*, en attendant Londres et Berlin. Le 10 avril je vais à Luxembourg faire une conférence et, ensuite, si je ne suis retenu à Paris pour Verhaeren dont je dois mettre en scène *l'Hélène de Sparte*, j'irai me reposer une quinzaine de jours à Florence. Mais en mai-juin, je compte bien te voir ici.

Amitiés autour de toi, et très affectueusement.

JACQUES COPEAU

Dimanche.

XLII

Tous nos vœux, mon cher ami, pour toi et les tiens. Je voudrais bien te voir. Il y a si longtemps que je me promets ce plaisir et l'ajourne. Jusqu'au 15 je serai horriblement pris par du travail pressé. Mais choisis un jour entre le 15 et le 20; dis-le-moi, et amène-toi ce jour-là pour déjeuner. Nous serons enchantés de te voir. Et on causera.

Ton vieil ami

J. C.

Le Limon. 5 janvier 1912.

Les servitudes de l'art

par MARCEL MITHOIS

Pour une femme de tête, ma mère n'était pas si méchante. La réputation de dureté et de hauteur qu'elle avait dans l'immeuble — j'entendais souvent les locataires parler de parapluies mal placés lorsqu'elle descendait les escaliers — venait d'une distinction acquise au couvent des Oiseaux où elle avait été élevée. Certes, elle était avant tout une grande dame peu condescendante et souvent au cours des dernières années de sa vie, je l'ai entendue déclarer : « On ne peut penser à la fois d'une femme qu'elle est gentille et que c'est une artiste. J'ai choisi l'art, je lui paye son tribut. » C'est à partir de sa quarante-huitième année et des aventures que je vais conter que ma mère commença à dire des phrases définitives de ce genre. Bourgeoise jusqu'à l'âge où les autres le deviennent, elle se lança tardivement, par un concours de circonstances invraisemblables, dans une carrière d'artiste lyrique.

Jusqu'à ces aventures musicales nous formions une famille hétéroclite bien parisienne. Le chef de famille, maman, était née de Rotiron dans le XVIe. Mon père, Adrien Dalud, avait obtenu grâce à un ami intime de sa mère une situation aux contributions indirectes. Leur mariage était le fruit des petites annonces d'un journal sentimental. L'ancienne élève des Oiseaux qui n'avait que trente-deux ans et une ferme dans la Mayenne, cherchait un homme sans signes particuliers. Papa fut

attiré par la particule; c'était un faible, il épousa maman même après l'avoir vue. C'était un geste méritoire, car elle eut toujours, si j'en juge par de vieilles photos, un visage chevalin très charpenté qui reflétait sa haute tenue morale.

Ma mère s'appelait Pétronille. Ce nom seyait à sa démarche altière (mes grandes tantes parlaient toujours du port de reine de leur nièce) et à sa taille baleinée par un corset hérité, que se léguaient les filles aînées. Souvent les passants s'arrêtaient étonnés, n'ayant jamais vu ailleurs que sur les gravures du *Petit Journal*, effeuillées au long des boutiquiers de la Seine, cambrure si hardie et chute de reins si provoquante.

Elle avait conservé du cours de solfège des Oiseaux et de quelques leçons de violon une nostalgie de musique que les difficultés de la vie ne lui permettaient d'assouvir qu'une fois par semaine. Sauf en carême, elle réunissait chaque dimanche trois amies émigrées de la Mayenne avec lesquelles elle déchiffrait des partitions. Mon père, ces jours-là, allait à la pêche. Je l'y accompagnais parfois, n'étant tenu de rester à la maison que si j'avais eu de mauvaises notes en classe. Par la fantaisie d'un pion qui m'avait pris en grippe, il m'arriva d'être six fois dernier, ce qui me valut, six dimanches de suite, de tourner des pages en écoutant la mise au point de la *Sérénade* de Toselli. La punition me parut disproportionnée. Il m'arrive encore après des dîners copieux de rêver à maman décapitant de son archet ses trois amies tandis qu'un piano mécanique dans lequel papa pêche à la ligne reprend inlassablement la *Sérénade*.

Sans le tempérament d'artiste de ma mère nous eussions goûté la sérénité d'une vie monotone échelonnée de petites satisfactions culinaires. Hélas! mon père et moi ne nous pardonnions pas d'être un obstacle à la carrière artistique du chef de famille. Lorsque ma mère écrasait une larme en parlant de Yehudi Menuhin, je savais que papa se disait : « Si je n'étais pas un raté, si les Contributions étaient moins indirectes (ma mère lui avait toujours reproché de ne pas être aux Contributions

directes, croyant qu'il y était plus facile de se placer dans le circuit des bénéfices. Elle se sentait amoindrie par le mot « indirectes »), si j'avais de quoi payer une femme de chambre à Pétronille, elle pourrait consacrer ses journées au violon. »

Et moi je songeais : « Je suis sans doute venu au monde contre le désir de ma mère. Une artiste ne peut souhaiter un enfant... Avec l'argent qu'elle dépense pour moi, elle aurait pu s'offrir un orchestre. »

Depuis, je me suis consolé d'être en vie. J'ai découvert que non seulement Pétronille Dalud n'avait pas un tempérament artistique mais encore qu'elle n'était pas plus douée pour le violon que moi pour les études.

◆

Notre immeuble, presque bourgeois, abritait au rez-de-chaussée *Le Brillant des Ternes*, rutilante brasserie réputée dans le quartier pour le « fondant » de ses escargots de Bourgogne. Nous en mangions quatre fois par semaine. Traverser l'avenue et faire des courses chez les commerçants du quartier représentait pour ma mère un véritable pèlerinage qu'elle n'entreprenait jamais sans de minutieux préparatifs. Elle s'habillait pour aller chez le boucher ou chez le charcutier comme les femmes du monde pour se rendre aux conférences des *Annales*. Ennemie de tout laisser-aller, elle ne mettait jamais un pied hors de chez elle sans son chapeau, sa voilette, ses gants; sans avoir glissé dans son corsage, selon la saison, un bouquet de violettes ou de pensées artificielles. Aussi mangions-nous souvent les escargots du rez-de-chaussée achetés à la dernière minute.

Le patron de cette brasserie, M. Carcadouille, était un sanguin d'une cinquantaine d'années. Ancien fort des Halles, il eût porté à bout de bras une famille nombreuse, mais il tremblait devant son épouse, petite femme, sèche et noire comme une mouche. On racontait qu'elle le battait et lui brisait volontiers sur la tête

des demis vides et pleins. Lorsque Mme Carcadouille était derrière sa caisse, le pauvre homme vaquait à ses occupations, impénétrable comme un joueur de golf. Dès qu'elle disparaissait dans les cuisines, il redevenait jovial et glissait des escargots dans les poches et les décolletés de ses clientes.

Les violettes de ma mère ne furent jamais la proie d'un escargot. M. Carcadouille ne se serait pas permis une gaillardise à l'égard d'une « si grande dame ». Il la servait au contraire avec une gravité exagérée; osant à peine une inclinaison à son arrivée. Il tonitruait un « Mâdame » long et exclamatif comme dans Racine. Maman disait « Monsieur » sans y penser comme on dit : « Mettez-m'en une douzaine de plus ». Et elle partait aussi dignement qu'elle était venue, précédée de son buste, suivie de sa chute de reins.

J'avais cependant remarqué en l'accompagnant dans ses courses, les jours de vacances, que pendant qu'elle choisissait les plus persillés des escargots, M. Carcadouille avait, pour sa silhouette, les regards étonnés et admiratifs de l'explorateur découvrant une terre nouvelle. Je me serais bien gardé de le dire à maman, qui en dehors de la musique, ne connaissait de la vie que ce que les Oiseaux et mon père avaient bien voulu lui révéler.

◆

— Une lettre pour vous, Pétronille, dit mon père un matin, en remontant, la poubelle vide à la main.

— Une lettre? s'étonna ma mère; tiens : « personnelle »! Je ne crois pas connaître cette écriture.

Ayant ouvert l'enveloppe avec le petit canif qui, à cette heure matinale, pendait déjà à son sautoir, elle ajouta d'un ton glacial :

« Je suis fou de vous. Sans signature. »

En revenant de l'école le soir, je n'osai soulever la question de la lettre anonyme. Le dîner et le nettoyage

de la vaisselle furent silencieux. Je me couchai en toute hâte; ma mère ayant promis à mon père, qui ne l'avait pas encore entendue, de lui jouer la *Sérénade* de Toselli.

Le lendemain, un jeudi, maman et moi, nous eûmes la surprise en entrant au *Brillant des Ternes* de voir M. Carcadouille étendu sur une banquette de cuir rouge devant un verre de vin blanc; il ne nous avait pas habitués à cette désinvolte assurance. En apercevant ma mère, il se mit au garde à vous, essuya sa moustache et modula son racinien « Mâdame ». A mi-voix, il ajouta :

— Mme Carcadouille est clouée au lit pour plusieurs mois.

— La pauvre femme. Non plutôt celui-ci, dit ma mère en caressant un escargot.

— Le cher homme, il avait bien mérité quelques vacances, me dit-elle en appuyant sur le bouton de l'ascenseur qui nous ramenait à notre sixième.

Dans la cuisine où je m'entretenais à des travaux légers, ma mère, qui coupait avec son canif les ficelles entourant nos emplettes, étouffa soudain un petit cri. Parmi les escargots, une enveloppe maculée portait « Madame Pétronille Dalud » et la mention « Personnelle ». L'écriture était celle de la lettre anonyme. Mon père qui passait avec une serpillère s'arrêta. Nous n'aurions, je crois, pas eu l'air plus stupéfaits devant un enfant trouvé sur le palier. Papa se décida enfin. Du bout des doigts, il ouvrit l'enveloppe, déplia une feuille de papier à carreaux et d'une voix étranglée, il lut : « Je monterai moi-même vous apporter les escargots demain matin. Vous êtes si belle encore. Constantin Carcadouille. »

La poitrine de maman battait comme une horloge. Mon père s'était assis sur l'évier. Je m'étais fait minuscule. Tous les trois, nous fixions les escargots comme des pièces à conviction.

— Pétronille, dit mon père, il n'y a pas, je crois, d'équivoque possible; je vais descendre lui parler.

Ma mère mit les mains sur ses hanches, gonfla le

buste (la cuisine soudain me parut petite comme une boîte d'allumettes) et dit :

— Je m'en chargerai, lorsqu'il viendra demain, il payera tout et même l' « encore ». N'en parlons plus.

La journée s'étira péniblement, ma mère était calme et souriante, mon père nerveux se demandait, je crois, si elle ne ferait pas payer trop cher à Carcadouille sa polissonnade. Je craignai pour ma part qu'elle ne le tuât avec un ustensile de cuisine, un pupitre de fer ou son violon.

Le lendemain, je passai au lycée des heures angoissées, guettant à tout instant les policiers qui viendraient m'annoncer l'emprisonnement de ma mère. Le pion en profita pour me mettre un zéro. C'était Toselli à la clef. De tout mon cœur, je souhaitais pouvoir écouter le dimanche suivant la sérénade qui ce matin-là me paraissait harmonieuse et rassurante comme un hymne à la famille. « Si maman ne l'a pas tué, me disais-je, je l'entendrai encore. » Je fus généreusement exaucé.

En rentrant le soir, je sentis, de la porte cochère, cuire les escargots. Carcadouille était donc venu et ma mère n'était pas en prison. Je l'embrassai avec effusion tandis qu'elle fredonnait une inhabituelle czardas.

Nous nous mîmes à table dès l'arrivée de mon père; il ne voulait pas laisser paraître son angoisse et attendit la fin du potage pour demander d'un air insouciant :

— Tout s'est bien passé?

Je me brûlai aux coquilles.

— Mais le mieux du monde, mon ami.

Mon père me regarda avec l'air que doivent avoir les contribuables à qui l'on rend de l'argent.

— C'est très simple, dit ma mère, ce monsieur n'a pas eu le temps de réitérer ses hommages, je lui ai, dès son arrivée, mis le marché en main; il l'a accepté.

— Quel marché?

— Je lui ai promis que Mme Carcadouille n'aurait pas connaissance de la lettre qu'il avait eu la légèreté de m'écrire, à condition qu'il finance et installe dans sa brasserie l'orchestre féminin que je dirigerai.

Mon père s'étrangla puis murmura dans sa serviette : « Le pauvre homme. »

N'ayant pas le droit de parler à table, j'évitai de m'exclamer.

— Que vous a répondu Carcadouille? demanda mon père.

— Il s'est mis à rire très fort, en parlant de galéjade et il est parti en riant toujours, dit maman qui riait aussi.

◆

Si Carcadouille avait mieux connu Pétronille Dalud, il eût ri de moins bon cœur. Il dut commencer à être inquiet, huit jours après ses éclats de rire, en recevant d'un tailleur inconnu la facture de six costumes tziganes dont le détail mentionnait des vestes en velours rouge, des pantalons en satin blanc, des brandebourgs et des boutons dorés. Il dut être inquiet. Il me parut même triste un matin où je le vis tourner en rond dans la brasserie. Une équipe d'ouvriers « spécialisés », envoyée par ma mère, installait une estrade surmontée de pudiques paravents en contre-plaqué destinés à cacher les jambes de ces dames. Chaque jour, j'admirais les progrès des travaux en me rendant en classe et constatais que ma mère avait fait les choses sans lésiner; toutes les boiseries étaient de couleur crème avec son initiale, P., peinte en rouge et or. Bien que maman ne surveillât pas elle-même l'installation en cours au *Brillant des Ternes*, elle ne restait pas inactive; cinq ou six fois par semaine, elle dirigeait dans notre appartement de ferventes répétitions qui duraient plusieurs heures. Son orchestre comprenait maintenant, outre le quatuor de la Mayenne, deux dames embauchées par petites annonces, qui avaient eu la chance de ne pas déplaire à maman. Par bonheur, elles possédaient quelques notions musicales. Mon père et moi, après une soirée consacrée à des czardas, à *Parlez-moi d'amour*

et à Toselli, dûmes reconnaître que la nouvelle pianiste ne faisait que peu de fausses notes — nous n'avions, ni l'un ni l'autre, il est vrai, l'oreille musicale —, c'était une infirmière diplômée d'Etat qui piquait à domicile durant la semaine et le dimanche jouait de l'harmonium dans sa paroisse. L'autre recrue était une mère de onze enfants mariée à un ivrogne et qui vivait d'assurances sociales. Par esprit de corps, Pétronille n'avait pas voulu de professionnelles.

◆

Pétronille Dalud avait décidé que l'orchestre débuterait un dimanche. Mon père (ce fut la seule fois où je le vis manquer la pêche en pleine saison) avait revêtu dès le matin sa jaquette et m'avait demandé de mettre ma culotte bleu marine. Dès quatre heures de l'après-midi, il m'entraîna hors de l'appartement où les six femmes jacassaient, plaquaient des accords, ouvraient des cartons, virevoltaient en jupon en brandissant des fers à repasser. A la Brasserie, nous trouvâmes le patron affalé derrière le comptoir. Papa le gronda gentiment pour sa mauvaise mine.

— Croyez-vous que ce soit possible? demanda-t-il humblement.

— A Mme Dalud, rien n'est impossible, lança mon père avec une certaine fierté, fruit d'une longue expérience.

Confortablement assis devant l'estrade nous commandâmes deux bocks. Petit à petit, autour de nous s'installaient les familles et les amis venus applaudir leur « artiste » à cette générale qui était aussi un début de carrière. Il y avait même un colonel de pompiers sans doute parent de l'infirmière d'Etat. Voyant tant de tables occupées, Carcadouille avait repris quelques couleurs; il ne les perdit qu'à six heures moins vingt lorsque l'orchestre fit son entrée.

◆

Pointant son archet, ma mère ouvrait la voie à ses compagnes. Droite dans un uniforme un peu napoléonien, elle semblait charger contre les ennemis de l'Empire. Persuadée qu'il fallait pour l'art faire quelques concessions à la mode, elle s'était frisée au petit fer; légèrement maquillé, son visage était méconnaissable, mais la silhouette était bien la même, accentuée encore par le curieux costume qui la moulait. Pour se différencier des autres exécutantes elle avait fait ajouter sur sa veste rouge à brandebourgs d'or des épaulettes argentées, sous lesquelles passait le sautoir, qui retenait le face à main, le petit canif et une large médaille de sainte Çécile.

Malgré cet accoutrement, maman conservait et sa dignité et sa distinction. Les autres musiciennes qui n'avaient pas la même élégance naturelle semblaient s'être costumées pour balayer une piste de cirque. Le public était atterré et muet. Chacun savait celle qu'il était venu applaudir disgraciée. Personne n'avait prévu que les autres le seraient aussi. Il y eut jusqu'à l'installation sur l'estrade un silence gêné, rompu par le sifflement ironique d'un client de hasard qui crut spirituel d'interpeller Carcadouille :

— Vous faites la traite des cantinières, maintenant?

Nous n'osions, par pudeur, nous intéresser à l'orchestre et les regards de la salle convergeaient sur le patron qui, pour se remettre, buvait au goulot une bouteille de rhum.

Soudain, maman frappa trois coups d'archet énergiques sur son pupitre, puis, pliée en deux — sa myopie l'obligeait à flairer la partition —, elle attaqua. Pétronille et Toselli luttèrent à armes inégales. Avec dix secondes de retard qu'elles ne purent rattraper, les autres dames, très émues, la suivaient.

Par pudeur encore, le public essaya de couvrir le bruit que faisaient les six tziganes, en se courant après dans la sérénade. Deux veuves graves cassèrent trois verres; le colonel commanda une tournée générale sur le ton de quelqu'un qui crie au feu; mon père et moi agitions nos trousseaux de clefs; comme derrière un guignol, Carcadouille disparaissait lentement derrière son comptoir en jurant. Lorsque la dernière arrivée des six « tziganes-cantinières d'Empire » en fut à son dernier bémol, le public applaudit pour se détendre et la moitié de la salle se vida. Parmi les amis, il y avait des héros. Quelques-uns, à l'âme étonnamment trempée, digérèrent encore une czardas. Seuls mon père et moi restâmes jusqu'à la fin... Nous devions rester trois ans.



Au bout de huit jours, nous étions installés tous trois au *Brillant des Ternes* et y avions pris nos habitudes. Dès cinq heures de l'après-midi, ma mère s'habillait dans la salle des banquets qu'elle s'était réservée et avait fait transformer en loge; à six heures, mon père et moi nous attablions près de l'estrade. Je faisais mes devoirs, éparpillant copies et dictionnaires sur les guéridons environnants; papa lisait la *Vie Financière* ou *Témoignage Chrétien* en fumant sa pipe. Trois czardas, Toselli, trois czardas, Toselli, nous n'avions jamais de surprise et sans quitter des yeux nos textes nous applaudissions machinalement à la fin du morceau. A huit heures, sereine et majestueuse comme un cygne, maman quittait l'estrade pour venir partager notre dîner, devenu le principal repas de la journée. La pianiste en profitait pour jouer un pot pourri des cantiques qu'elle interprétait le dimanche matin.

— Cette pauvre fille n'a pas le sens de ce qui plaît au public, se plaignait chaque soir ma mère.

A vrai dire, il n'y avait presque plus de public; les anciens habitués du *Brillant* venaient prendre leur apéritif aux heures où l'orchestre de Pétronille ne sévissait pas. Seuls demeuraient fidèles quelques ivrognes, trop gais pour se rendre compte qu'il y avait de la musique, et une respectueuse âgée qui passait ses entr'actes à somnoler près d'un radiateur.

Au cours de ces trois ans, Carcadouille perdit, avec sa clientèle et ses amis, sa santé, sa bonne humeur, son argent et toute activité. Il payait avec régularité la rançon de sa lettre d'amour, et posait les chèques sur le pupitre de ma mère sans lui adresser la parole. Il fréquentait d'ailleurs de moins en moins sa brasserie, ce qui faisait dire à maman, non sans une pointe de jalousie :

— Au fond il adore sa femme, ce Carcadouille, il est tout le temps à son chevet.

En trois ans, ma mère ne fit pas de grands progrès en musique, les autres exécutants non plus, mon père et moi encore moins. Pourtant ces dames pensaient avoir mis au point le Ballet de Coppélia et une sonatine de Mozart qui leur valurent une proposition d'un producteur de cinéma entré par hasard dans la brasserie. Ma mère refusa le contrat qu'il lui proposait, au nom de l'art, en son nom et en celui des autres dames pourtant fort alléchées. Le producteur, il est vrai, leur offrait de jouer en peplum dans un film burlesque.

◆

Le troisième hiver fut le dernier de cette rentable opérette, dont nous étions les seuls acteurs et spectateurs. Nous lui avions donné le rythme de nos habitudes bourgeoises et étions parvenus à être beaucoup mieux installés à la brasserie que dans notre appartement : dans la salle des banquets, maman avait fait placer une coiffeuse, un divan et une armoire à glace

qui contenait la plupart de ses effets. Papa, qui gardait sur la tête son béret à cause des courants d'air, mettait ses pantoufles avant de s'installer pour la soirée à sa table habituelle; son ratelier de pipes et ses journaux à portée de la main, il sirotait des apéritifs qu'il ne payait pas. Devant travailler jusqu'à minuit pour préparer mes examens, j'avais obtenu une chaufferette et, près des bottins, une place pour mes dictionnaires et mon cartable.

Toselli, trois czardas, Toselli, trois czardas... l'hiver s'annonçait douillet au *Brillant des Ternes;* maman prévoyait pour l'été suivant une tournée triomphale sur la côte d'Azur qui nous permettrait d'avoir de vraies vacances. Papa comptait donner sa démission aux contributions et j'espérais être bachelier. Nous rêvions à cet avenir ensoleillé le matin de novembre où nous fûmes réveillés par des coups violents frappés à la porte d'entrée (nous couchions encore dans l'appartement, la brasserie n'ayant pas de salle de bains). Maman avait jeté sur ses épaules un peignoir où circonvolutionnait un cygne; papa n'avait pas ôté son fixe-moustache. J'ouvris la porte, Carcadouille entra en riant. C'était la première fois depuis trois ans que je l'entendais rire. Son rire, immense, acheva de nous réveiller. Il hoquetait, nous le fîmes asseoir mais son rire inquiétant ne finissait pas. Craignant une apoplexie, nous lui donnions à tour de rôle des coups dans le dos; il dit enfin :

— Ma femme est morte.

Maman comprit et s'évanouit. Tandis que je continuais à battre Carcadouille, papa versait des brocs d'eau sur mamant et sur le cygne. « A la porte », hurla Carcadouille, « tous les trois, la femme violon, le siroteur et le potache... à la porte... »

Il riait de plus belle en descendant l'escalier et nous l'entendîmes longtemps hurler de la Brasserie « à la porte, à la porte... ».

Cette aventure affecta beaucoup ma mère qui en mourut seize ans plus tard. Ses derniers mots furent :

« Je meurs pour l'art ». Avant de se consoler tout à fait, mon père composa cette phrase en ailes de papillons et la fit mettre sous verre.

C'est cette œuvre d'art, retrouvée en déménageant, qui m'a remis en mémoire ces tristes souvenirs.

SOUS LE PORCHE DU MONDE

par ARMEL GUERNE

AVOIR ÉTÉ

Appartient à Y. M.

Nous allions notre chemin; et le chemin nous allait. Il y a de ces bizarreries. Souple aux chevilles, soyeux et chaud à la plante du pied. La mer, au loin, était fabuleusement immobile, ridée de vert, crêtée de joie entre les hauts troncs crépitants des pins. Plus près, le remous sombre du vert profond des ombres, plus liquide et plus chaud, tout parfumé de résine : un jeu de lignes fuyantes et de touches appesanties, comme froncées, sourcilleuses, criardes. Au ciel, les allées de nuages faisaient les avenues du vent plus désertes, plus nues, pures et claires, et presque fleuries déjà des invisibles étoiles qui illustreront la nuit étonnamment radieuse d'un bouquet de prodiges. La lumière qui tombe de là, éclatante de joie comme un second soleil dans le soleil, est si intense et drue que sa musique éclate tout entière hors de notre portée, dédiée au bal des insectes pour qui nous sommes de trop monstrueux géants, mythologiquement opaques. Rien d'immobile dans cette paix : tout crie. Des ailes incisives tranchent l'azur et les oiseaux, là-bas, ont des plongeons de pierres et des envols de papillons ivres. Puis ils suspendent tout à coup un comble de beauté à la pointe vertigineuse des miroitants périls dont ils ont enrichi le ciel : un comble de silence auquel ils échappent encore, fugitifs et libres dans les folles arabesques de la clameur. A terre, dans un crépitement d'incendie, un buisson de fougères

répond par une danse immobile aux énormes élans nus que dessine l'ampleur.

Le flamboyant portique des résineux s'arrêtait là. Le ciel, la mer et le sol, brutalement confondus dans un même délire de lumière, brusquement respiraient ensemble un même souffle vertical, bruyant comme une flamme en furie. La falaise est devant, blanche et crue, mais avec des cernes violets, de lentes ecchymoses qui la font émouvante, presque visiblement tremblante ainsi qu'un visage aimé, bouleversé, et qui se tait... ou qui a déjà crié peut-être.

Et c'est ici le bord du ciel, et le bord de la terre aussi, et le bord de la mer encore. C'est le cœur de l'été. Et c'est le bord de l'homme aussi, qui se retient au bord des lèvres tant il sent l'incongruité qu'il y aurait à parler encore ou déjà. Le sel du vent pose au bout de la langue, qui s'inquiète on ne sait trop sous quelle soif, une neige âcre de pureté.

On se sent vif et net, mais pressé d'une hâte insolite. Tel un caillou sous le poids du ciel, dans l'angoisse de cette fraternité trop immense. L'eau, la terre ou le ciel? On ne sait pas très bien ce que l'on a autour de soi; mais on sait qu'on n'est pas refermé sur un secret précieux, qu'on est indigne de l'hommage et que tout est trop grand alentour. Trop grand et trop énormément brutal. Terre, ciel ou eau. Et soi-même perdu dans de coupables minuties! Trop proche, l'infini.

Toute la surface étendue de la mer semble modestement tirée sur le puissant mystère de ses profondeurs, horizontale sous le ciel, paraît-il; mais un instant la terre est comme hantée de son remuement millénaire, et le ciel tout entier retentit de sa rumeur. Des algues lentes s'y promènent, ombres de chevelures tacitement royales et soudain couronnées de gemmes fulgurantes, d'aciers incroyablement cruels. Un froissement de sable vous offusque les veines; des cataractes sombres vous tombent derrière le regard. — Qui êtes-vous? Qui est je?

Les oliviers pourtant ne sont pas loin, qui brillent fixement, ni l'étrange petit bois de buis, immédiat et carré

comme une crypte romane, où l'ombre s'épaissit et se fige entre les troncs douloureux, se tasse au fond d'un froid saturnien, immobile, homicide, seulement habité par la nuée féroce des taons. Une ombre glauque, solide, d'un vert épais et lourd, semblable à quelque dépôt venimeux et païen recelé dans un vase oublié dans le temps : une ombre sûre et de plein gré, étrangère, immémorialement, aux prestigieux et fugaces enchantements solaires. Une ombre gigantesque d'antiquité, savante et dangereuse dans chacun des replis de son mutisme humide... Ce petit bois mystiquement offert aux libations secrètes de la lune, et qui s'enorgueillit alors d'une livide blancheur. Qui garde sa mémoire?

L'abri des rocs est là pourtant tout proche, dressé sous le soleil. Mais tout est trop loin. Inextricablement. Hors d'atteinte. De transparentes épaisseurs, mouvantes et infranchissables, vous en séparent... Dans le nu de l'effort, on reste là. Et que faire? Les mots connus et pratiqués n'enjambent plus même un commencement de la plus nulle distance, dans les fonds fabuleux de la mer. Tout le vocabulaire est aboli. Et la pensée s'éteint.

On connaîtra demain d'innombrables cités de cathédrales englouties. Hélas! et l'on ne sera jamais seul à céder tout à coup au terrestre naufrage, au milieu des carènes blanchies, des ossements rongés aux vents et des cadavres d'oiseaux purs, allongés hiéroglyphiquement à côté des squelettes, parmi ces lignes fines comme des épures de poissons, dans le grand battement d'ailes des coquillages.

L'orage est sans mémoire, quand il écrit sur les parois du temps ce grand chiffre violet que nul ne peut apprendre, comme une danse des espaces où tout à coup, ici, dans les rebroussements et les soudaines turbulences, ce sont *d'autres* ténèbres qui s'impatientent.

Et qui surviennent parfois. Pas un jour n'a jamais été un jour semblable à un autre jour : toujours la place y est faite assez grande pour naître et pour mourir; pour être et avoir été.

ÉVOCABLE

La vitesse immobile et furtive du rêve,
L'élan sans ombre de son éclat,
Le bruit silencieux de la pensée
Répercuté sans fin dans les caves du moi;
Parole incendiée, image confidente,
Rire qui rit de soi, déchirant, magnanime,
Larmes d'un monde clos qui se refont
Soleils, midi des temps dans les vents sombres
Clairs de l'éternité.
Futilités capitales, tragédies de la nullité,
Mystérieux digamme, musique sans sonorité,
Magies, dont je découvrirai le nombre
Ici secret plus que son unité;
Richesse. Banque. Cirque. Sanctuaire.
Grottes; sources, blancs rochers :
Océans du sommeil je suis votre noyé.
Ah! quelle était cette tempête?
Quel est ce souffle très léger
Comme un oiseau de l'aube, une aile de l'aurore?
Eblouissante, éblouissante obscurité.

HYMNE D'AZUR

Méridiens de l'été, chemins de l'incendie
Aux ruines nettes, parfumées
D'ombres mendiantes jusqu'au cœur
De la corolle de la nuit;
Vous, très mobiles mains de sel exténuées
Lourdes de dons inattendus et bleus
Tout solitairement posés sous le vent des étoiles;
Méridiens de l'été, chemins du blanc pèlerinage
Aux sables mouillés de la mer,
Le feu s'est assoupi dans votre coquillage.
Il est midi.

INVISIBLES

Quel est, d'entre tous les démons
Infatigables tisserands
Des soies de l'épouvante,
Quel est le démasqué,
De tous ces sans visage
Qui guettait sans regard
Dans les regards qui ne les voient?
Quel est, de ces prêcheurs affreux
Qui jettent sans parole, en ricochet
L'effroi au cœur
Oui, le terrible, quel est-il?
Quel est celui d'entre tous ces subtils
Que l'élan plus léger de la prière
Arrêtera?

Les poètes vont seuls
Où tous les autres ne vont pas.

ARRÊTEZ-VOUS

Roues de la profondeur! arrêtez-vous
Sur l'instant net des mots
Qui s'enchantent de vos cérémonies!
L'inerte main de l'homme
Où ne chante l'oiseau d'agir
Ne sait plus vous saisir.
Et que fait-on quand on est nous
Hommes perdus sur les déserts debout
D'un vouloir nul, imprudent sans votre secours?
Votre secours.

L'UNIQUE PAUVRETÉ

Ma mort. Je vous parlerai de ma mort. Elle est comme une île perdue de la mer. Et sur elle se lève, quand on approche, l'étendard blanc du matin. Distante. Au loin frangée de foudres noires. Violente. Et puis évanouie

dans l'azur. Qui la connaît? Oh! si lointaine, si difficile d'abord!

Voyez : le soleil et le ciel ont brûlé mes regards; et mes mains qui se noient ne saisissent pas une algue, pas un oiseau sous le battement du cœur. J'étais vif cependant; empli de tous les fastes et des plus fluides feux des succulences de la vie : si je fermais les yeux, je les voyais passer en moi les grandes flammes, hautes comme une forêt, audacieuses dans l'ampleur comme l'élan d'une prière. Oui, j'étais tout entier le subtil incendie.

Ah! le génie revient! Je vous parle de ma mort.

Sourcilleux étaient ses rivages, on le devine : prodigieusement ténébreux, caverneux, écumants. Parfois de nuit, de loin, d'ici, on entendait le hurlement en course des abîmes à la rencontre des abîmes, l'enroulement des conques d'épouvante. Un cri de tous les mondes. Mais que faire? Elle est inabordable. Je vous le dis : rien que les antres, les arêtes du roc; pas une crique; pas une plage. On n'y aborde pas vivant.

Il faut y parvenir. — Mais où? Et la distance, qui la connaît? Pas vivant : tout est là; mais on vit. Il faut y être rejeté, porté comme dans un berceau, poussé comme une aveugle épave, comme un lambeau méconnaissable. Craché. — Mais la distance, qui de nous la connaît? A force de bras dans la mer éblouissante ou ténébreuse, où le ciel tout entier parfois converse et se reflète et tient dans un regard. Un seul regard. Ah! je l'aimais pourtant!

Mais la distance. Seule réelle. Ivre aussi de silence et loin, profondément, de tous. Qui vous sépare et vous a séparé de tous. Et le froid. Le froid. Ah! oui, je te connais, je te connais, vertigineuse! immensément égale à toi-même toujours entre le bord et le profond du cœur! Et tous les monstres mobilisés, terriblement muets alentour! J'ai dressé contre toi des châteaux de colère; — mais à quoi bon?

On ne sait pas le poids de vie dont on fut le dépositaire en naissant. On ne sait pas la force de l'élan. Ni la distance de l'approche. On ne sait pas l'endroit. Ni l'unique

géographie, l'éternelle infinie, qu'il faut finir, — et comment? Le grand effort est couché dans les yeux. Mon Dieu! on ne sait pas le jardin.

Il a fallu, il faut mettre le monde au monde, et ce n'est pas toujours. Conquête des conquêtes, oh! jeunesse! — Sérénité, toi, mon immense plaine!... Puisque je suis le monde qui me fut donné pour un galop du sang. Et vite, on sait que ce n'est pas toujours.

Ah! oui, je vous tendais des mains suppliantes d'ivresse, portes sacrées de la joie, qu'on voudrait voir ouvertes à l'aube verte d'un jour d'été dans l'humide des prés, sous le cœur de l'amie, dans la maturité d'un fruit, ou sur la pointe des couteaux de l'hiver dont les lucidités vengeresses haussent la nuit en arrière des astres glacés. Toutes les portes sont de fer : et l'on attend d'une impossible attente; les grands berceaux sous le soleil ont balancé, ainsi que vont et s'enflent des parfums, des infinis d'enfance éclatante de vermillons. Lettre morte. Et j'ai connu ces succulences que la bouche seule affadit. L'amertume de toute science.

Pourtant j'eus une fois un ami. Laissez! je vous dirai ce qui n'est pas un conte, et comment l'orgueilleuse sincérité toujours et à jamais s'égare, combien son cri dément avec fatalité toute innocence, et comme l'intelligence ne s'accroît qu'à l'inverse de la pureté... cependant dérisoire! qui vous regarde avec des yeux de chat que l'électricité de ses caprices enrage. Griffes et poil. Oh! j'avais tant rêvé, comme à un sang secret, des chauds velours vastes et lourds des parfums de la volupté, à l'or profond des âges, à la sagesse! Ou encore d'ivresses féroces, toutes furieuses de nouveauté, nourrissant de leur lait de feu la majesté de calmes apaisés, immensément à l'image des océans de l'éternité! Oui, je voyais la vie comme une mère aveugle et prophétesse de la vie, une oraculaire amoureuse, une épouse vaticinatrice! Des mers, vous dis-je, des mers de sérénité, où naviguaient sans fin tous les orages imaginables, les tempêtes notoires et les ouragans précieux. Rubis, onyx,

diamants de feu, pierres de lune : charbons luisants ou cailloux mats; toutes les pierres de la colère allumée ou éteinte, je les ai portées en collier! Et ce sont des mains déchirées et sanglantes qui se sont écartées, un jour de ces ivresses minérales : pressées et douloureuses devant la porte close obstinément encore du jeune cœur, qu'elles obsédaient de leur lente et tenace, insoutenablement muette et horriblement fade odeur.

Il y a longtemps que cela s'est passé, et d'autres portes se sont fermées. Depuis j'ai beaucoup et soigneusement appris de ne rien savoir, de laisser la mémoire constituer lentement son énorme fumier. Tout y passe et moi-même. Avoir été, quoi qu'on en dise, ne suffit pas pour être. Et il faut être puisque nous y voici. L'unique pauvreté.

Elle qui me connaît depuis le premier jour, je ne la connais pas; mais je vous parle depuis ma mort. Je ne la connais pas. Je ne dis pas non plus ce que je veux. Son portail est immense et le silence, ici et là, en d'énormes colonnes d'un aplomb vertigineux, est le plus fort. Pourtant il va s'ouvrir : c'est le seul à s'ouvrir; c'est le seul! Cet ultime matin, dont s'auréole la cité étrangère soudain — oh! pas longtemps, mais où éclate un parfum de campagne aussi net et tout aussi indéchiffrable qu'une parole inconnue — c'est par un long apprentissage toujours encore à faire, qu'il viendra déposer sur votre front, enfin, le sublime diadème de la pauvreté! Car il faut être, être beaucoup, être tout pour ne pas avoir, ne rien avoir, pour ne pas posséder, pour n'être par rien possédé. La liberté s'appelle du nom de ce mystère. Du nom divin de la simplicité.

Sainte misère! Je puis vous dire assurément comment on est livré aux fauves invisibles, piétiné sans repos sous le sabot pluriel des lentes multitudes, sous la cohue sans fin des grands troupeaux de l'en-deçà; comment on est, sous ces ruées d'agonie, déchiré et déchiqueté pertinemment, livré aux dilacérations infâmes, aux effroyables chirurgies de la division toujours plus minutieuse, et scrupuleuse, et rigoureuse, et plus affreuse de précision!

Diviser pour régner, mais oui! on sait cela, puisque l'éternité le fait, qui disperse sur nous, en battant ses tapis, la poussière fleurie des jours et des nuits, et tout le spectre de sa lumière dans les fossiles apparences. Mais ce qu'on ne sait pas, c'est jusqu'où peut aller cette division intime, quand elle doit grandir en creux, à force de plus petitesse, jusqu'à l'énorme dimension de l'unité. Unique!

L'un, c'est l'inimaginable. Et ce qu'on ne sait pas, c'est jusqu'où peut se poursuivre et se poursuivre encore cette division de la division, qui sait trop bien que tu n'es que poussière, quand par delà les épouvantes et toutes les dérélictions, ce qu'elle aménage et prépare sur toi, c'est le règne de Dieu! L'invasion instantanée de tous les peuples de l'éternité! Toi, si petit, si inconcevablement minuscule, que le plus minuscule instant suffit pour te faire évader, et à jamais, hors du momentané. A jamais éternel.

— Je ne te connais pas, dira ta mort : moi que ta vie entière aura refusé de connaître.

Voici pourquoi peut-être, et pour mourir, je vous ai parlé de ma mort. Une fois. — Mais l'autre fois, je sais aussi vous le dire, c'est elle qui vous parlerait de moi, et avec toute la simplicité requise. Ni discours, ni statues. Laissez-moi donc vous supplier encore : ne vous y trompez pas du fond du cœur. Au pauvre, il convient de parler pauvrement des richesses splendides de la pauvreté. Jamais une apparence, où qu'on l'eût prise, n'a pu être haussée par le costume ou la couleur jusqu'au bord de la simplicité.

Elle est cette île inconnue de la mer. A bout de forces, je la prendrai d'assaut!

Oui, je dormais. Mais voici : l'éclat d'un seul cristal dans le terne de l'aube, éveille la furie, et d'un coup cette fois encore, de toutes les fanfares assourdissantes de l'été. Vous ne savez pas, vous non plus, combien plus de noyés que de navigateurs ont été admis à chanter les gloires silencieuses de l'eau.

LENTE LA VIE

Mon Dieu, voici, les fêtes sont fêtées!
Voici, les ivresses sont bues;
Toutes les faims impatientées
Maintenant se sont tues.
Voici, mon Dieu, les fêtes du sommeil
Aux franges fauves de la vie.

Mais trop d'ombre repue
Guette la chair appesantie
Dans l'eau huileuse des mémoires
Comme un navire mort, arrêté dans la moire
Des eaux passives de son dernier port.

LA PASSANTE

Reine opulente de la mort
O nuit! châtelaine des épouvantes
Promeneuse ou errante
Toujours si lente en ces jardins
De l'agonie, où tu laisses soudain
Terriblement toute la place
Aux cruautés atroces du matin
Et à l'enfin des lilas du jour,
Où vas-tu sans te retourner
Pour revenir toujours?
Reine opulente de la mort,
Châtelaine des épouvantes,
Consolatrice des éprouvés,
O Nuit, grande amoureuse
Eternelle et mourante,
Nue éternellement
Sous ton collier.
Noël! Noël sur terre
Et dans le ciel pour ceux-là tous
Qui auront tout quitté!

COMME IL VA

Le rêve à pas de neige
Le rêve à pas de colombe
Le rêve à pas de gouffres d'incendie,
Le rêve à pas de larmes
Le rêve à pas de prophétie
A pas de pluie, à pas de peur
A pas de suie et de sueurs,
Le rêve à pas d'abîme
Oh! sa lueur
A couru tous les ciels de ton astre immobile.
Le rêve, pas à pas
Rêve à pas de racine.

Toi ou quel homme? A pas d'enfance
Suivra le ciel à pas de ciel
Sous le porche du monde,
Suivra le monde à pas de mort
Et l'encore à pas de toujours
Et l'encore à pas de jamais.

ENTENDRE

La tête au cœur, écoute
Au bruit de cette gravissante aurore,
A la rumeur du jour qu'empanache l'été,
Au solitaire obscur chevauchement des monts
Où ruchent l'ombre et le vent, à l'azur!
Ecoute à l'impatience éclatante des sources,
Aux guirlandes de vols et de cris des oiseaux,
Et au prochain fracas des cloches solennelles
Des cuivres du soleil à l'heure sainte de midi :
A l'oreille du cœur ta bouche l'hirondelle!

FLEUVE

Ce fleuve au pathétique envol
Entre ses rives de puissance et de sommeil encore,
L'aile mouillée de son ampleur
Et la solennité pesante de son rêve
Entre les horizons ténébreux de la terre;
Ce chemin bondissant, fastueux sous l'espace
Et le vertigineux élan toujours tenu
Dans le secret des ors profonds de son voyage :
Ce fleuve de largesse infiniment lancée
Dont s'intimident les collines, c'est la vie.

Sainte clameur de l'aube un instant suspendue
Au plus haut de l'été, loin des oiseaux
Des rêves de nos amoureuses,
Loin de l'étoile Azur qui veille sur le jour,
Sainte immolée sous les couteaux rouges du temps,
Rose ineffable de durée,
Eternité agenouillée,
Impératrice des prodiges,
Reine des eaux sans bord,
Sainte éternelle enfance, un fleuve te salue.

LÉGÈRETÉ

De cette inattentive aurore
Qui se glisse, distraite,
Sous les fenêtres du matin,
Que savons-nous, rêveurs sereins
Lorsqu'elle pose, ivre déjà
De l'insolence et des promesses
Des hauteurs de midi,
Sa robe et son aigrette de lumière
Autour des choses qui seront?
Epaisses si épaisses, les maisons!

RETOUR

Oui je garde de toi
Insaisissable lumière,
Dans le cœur cet éveil
Et la merveille de douceur
De tes cheveux d'enfant
Sur mes doigts.
Flottant, hélas! indécis, irréel
Voici le jour que je connais le jour
Au bord du monde, entre ses deux minuit
Aux champs sans larme de l'indifférence.

Voici le jour sépulcral de la terre
Voici le jour en son détour fatal
Voici le jour comme une mer
Etale, où le cœur a sombré.

SAINT, SAINT, SAINT

Torrentiel océan des splendeurs,
Puissance des ouragans
De la sérénité, je vous salue
Eblouissantes ombres
De l'épée de feu!
Je vous salue à genoux dans les heures
Et dans les plis défaits de ma jeunesse;
Mendiant tardif, héraut de l'épouvante
Et de l'éveil,
Magnificences, je vous salue!

Voici tendu vers vous mon regard
Constellé de ténèbres,
Voici ma main tendue, la fleur
Muette de mes sens, hésitante du deuil!
Et voici la rugueuse écorce de ce corps
Ouverte maintenant, ce corps vers vous
Tendu, inexpiable et nu
A tous les vents de l'impatience
Attendant que sa lèpre
Sèche!

Images des Andes

par PIERRE ESCOUBE

A Don Jorge Siles Salinas

SURVOL DES ANDES

Vorace profil de requin, ailes palpitantes de bourdon gris, l'avion frémit de toute sa grêle musculature, irise l'air du fouettement méthodique et furieux de ses hélices, roule doucement et se détourne de l'aérogare, blanche et or comme une église louis-quatorzième, puis, d'un bond, perd le contact et le sentiment du sol. Et voici que Lima, ses avenues, ses églises, ses jardins, n'est plus qu'un dérisoire jeu de constructions, charmant mais perdu, oublié depuis quatre siècles entre les eaux du Pacifique et le désert immense. Paysage tricolore où s'unissent sans se fondre l'or clair des sables, le bleu ardoisé de la mer, l'horizon floconneux des nuages blancs.

Peu à peu, le bourdon d'acier s'éloigne de la côte, plonge au-dessus des terres. Sous lui, le sol se creuse, se plisse, se bossèle, et le paysage accentue ses colorations. Au sable uniforme succèdent des collines fauves, ardentes, couleur de sang mort comme le squelette rougeoyant de François Pizarre, dans son cercueil de verre, à la cathédrale de Lima. A leurs flancs sinuent d'étroits couloirs clairs, où rampent des traînées crayeuses, ruisseaux qui étirent jusqu'au rivage leurs anneaux secs et pétrifiés. Enorme, pathétique inertie de la terre que rendent plus immobile encore les chevaux d'écume qui galopent, au loin, sur les eaux réveillées de l'Océan.

Les bosselures se gonflent, s'accusent, collines qui

deviennent montagnes, et où le gris de cendre d'une chair morte éteint maintenant les vives couleurs. Cette monotone étendue, cet épiderme ridé, plissé, cette muette et formidable surrection composent un univers d'Apocalypse. Sur l'Océan qui s'efface, pas une voile. Sur le ciel, pas une fumée. Sur ces pentes, pas un toit. Dans ces ravins, pas un vivant, pas un homme, pas une bête. Paysage d'éternité, d'un accent pascalien par une oscillation millénaire entre deux infinis. Immense cimetière de la Terre qui aligne ses dolmens gris comme au lendemain des obsèques sans date d'un continent mort. Silence. Stupeur.

L'avion bourdonne intensément, attaque les plus âpres altitudes, se hausse en plein ciel. Une lisse surface, captive des montagnes, étend son disque pâle au-dessus des brumes du matin. C'est le Titicaca, lac sacré des temps incaïques, une des plus hautes poches d'eau du monde. Les glaciers des Andes lui font une scintillante couronne et leurs éclatantes blancheurs se prolongent, s'agrandissent par la cavalcade empanachée d'admirables nuages. La grondante nef d'acier va-t-elle s'immerger dans cet océan aérien?

Non. Comme harassée, privée soudain de tout ressort, elle se laisse choir, sombre dans le vertige, cède au terrible attrait de la pesanteur.

Un choc brusque et sourd. Et c'est le réconfort du sol, la dureté d'une terre nue, sèche, sans arbres, balayée par un souffle de neige. Une humble construction tasse sa silhouette grise sur ce plateau disgracié. Un écriteau donne son identité : LA PAZ 4070 mètres. Aéroport commercial le plus haut du monde.

En ce matin d'automne austral, le vent bat avec aigreur ce socle rèche des cieux. Les oreilles bourdonnent. La marche se fait hésitante. Il fait froid.

Si le ciel est tombé sur la terre, c'est ici.

DE LA PAZ A CUZCO

Le train quitte La Paz avec lenteur, péniblement ahane pour gravir les pentes de l'Altiplano. Les lignes à peine ondulées, la frange grise ou noire, les hautes murailles de terre qui ferment l'horizon pacénien prennent alors, une fois escaladées, un aspect différent.

C'est une longue étendue, sèche et morne, où l'agriculture des immenses « haciendas » (1) ne montre jamais le visage humain, vivant, amical des vieux pays européens. En cet hiver de l'hémisphère austral — nous sommes au mois d'août — les champs sont ternes. De pauvres maisons d'*adobé* (2), où rien ne dit la douceur d'un foyer, se tassent, de-ci de-là, comme accablées par une humilité triste. Parfois trottine un âne terreux, les oreilles basses, suivi d'une femme aymara, silhouette courte, la tête coiffée du traditionnel petit chapeau rond, les deux nattes noires pendant sur le dos, les jupes éclatantes et roses balayant la poussière jaune. Ces vives couleurs sont la seule gaieté — et qui paraît étrange, rapportée — de ce paysage muet. Comme sa seule splendeur — mais d'un éclat incomparable — naît de la grande Cordillère des Andes qui développe, au fond de l'horizon, ses noms étranges et le scintillement pur de ses neiges. Ilimani, Mourarata, Chacaltaya, Huaynou-Potosi, c'est comme une mythologie pétrifiée, sortie des îles mystérieuses de ce lac Titicaca que le train va atteindre, enfin.

Un bateau blanc, un vieux steamer-ship, est à quai quand nous arrivons à Guaqui. Tout le jour, dans une agitation secrètement méthodique, les dockers du port bolivien ont travaillé. La grue tournante oscille, avec une ivresse cadencée, du quai à la cale et de la cale au quai. Elle déverse brusquement les palanquées de sacs grisâtres qui enferment l'étain d'Oruro, le wolfram d'Araca. Les hommes s'affairent, courbés en deux, bêtes de somme agiles, dans ce pays où — comme le lama, et plus encore

(1) *hacienda :* grande propriété rurale.
(2) *adobé* : matériau fait de boue séchée dont sont construites les maisons indiennes.

que le lama aux jambes trop fines, trop graciles — l'indigène est resté un porte-bât.

Sur la grève, le long des eaux du lac, tandis que la soudaine tombée de la nuit efface l'éclat des montagnes, un troupeau de lamas se rassemble pour le repos du soir. Ils sont là, une trentaine, serrés les uns contre les autres, les fourrures noires près des fourrures fauves, les têtes frémissantes et fines tournées toutes vers l'intérieur de ce cercle imparfait. Au centre, au cœur chaud de cette vivante couverture, le berger s'installe, qui a passé d'abord une longue corde autour des cous fragiles. Non loin de lui, accroupie auprès d'un misérable feu dont à peine rougeoient les braises, en plein air, sur ses genoux, une Indienne endort un petit enfant. Elle ne chante pas. Elle ne le berce presque pas, et c'est la nuit et sa fatigue qui l'inclinent au sommeil.

Le froid s'installe sur ce haut plateau dénudé, où des bouleversements sans âge, à quatre mille mètres d'altitude, sur un des toits du monde, ont creusé ce lac, cette poche d'eau. Une « balsa » de pêcheurs, barque de paille jaune à voile quadrangulaire, glisse doucement vers le rivage. Et ce silence, et ces animaux tassés en quête de chaleur, et cette pauvre femme résignée et cette archaïque silhouette de jonque millénaire, et ces eaux lisses envahies de nuit composent un paysage éternel, d'une lassitude poignante, d'une tristesse sans éclat.

C'est un vrai réconfort que de retrouver, à bord du vapeur *Inca*, les pulsations chaudes des machines nickelées, d'entendre leur laborieux halètement, fraternel et rythmé comme le battement d'un cœur.

◆

Toute la nuit, l'*Inca* a frayé sa route dans le double et contrasté sillage du grondement des moteurs et du frémissement soyeux des eaux. Au matin, entre deux promontoires qui retiennent encore des écharpes d'ombres, une mince ligne blanchâtre a fait blêmir l'horizon.

Le bateau longe de grandes masses sombres, îles muettes et mystérieuses, berceau de la plus reculée mythologie. C'est là, sur ce lac sacré des Aymaras, au creux de l'immense arc de cercle que dessinent les deux Cordillères — Cordillère royale, Cordillère de l'Ouest — c'est là qu'a régné, aux temps pré-incaïques, le Jupiter andin, Huirajocha, dont les versets et les litanies aymaras célèbrent la toute-puissance : rayon, tonnerre, éclair, créateur, conducteur du monde. Obéissant à cette loi de superposition et de syncrétisme que vérifie l'histoire de tous les cultes, les Incas, au temps de leur écrasante domination, en ont fait le père du Soleil. Et, comme la dynastie japonaise qui place à son berceau la lumineuse Amaterasou, la dynastie incaïque (3) a revendiqué le Soleil comme son premier et plus lointain ancêtre.

C'est donc sur un de ses lieux de naissance les plus fabuleux que le soleil va se lever, ce matin d'août. La blême lueur qui, tout à l'heure, s'amincissait à l'Orient s'est élargie en une ample ceinture rose. A ses pointes, elle se teinte maintenant d'un vert pâle, fragile, d'une exquise irréalité. Les ombres se replient craintivement sur les promontoires, sur les îles encore allongées dans la nuit et que l'ancienne mythologie avait vouées au culte du soleil, de la lune. Le ciel entier semble se révulser en une mortelle et soudaine pâleur. Et, tout d'un coup, avec la brusquerie passionnée propre à la nature tropicale, coup de poing de lumière, le soleil jaillit, péremptoire, s'installe en tyran sur les flots.

Une cloche retentit, qui signale le port. Battant à son mât les couleurs rouge-blanc-rouge du drapeau péruvien, l'*Inca* touche le quai de Puno.

◆

Puno, port péruvien sur le lac Titicaca, aplatit ses maisons basses au pied du clocher de sa vieille cathédrale. Cette petite ville, héritière du vieux village de

(3) Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler que les Incas n'étaient pas un peuple, mais — comme les Bourbons — une dynastie.

Hatun Collao, est liée par un chemin de fer à la célèbre Cuzco, capitale de l'Empire Inca, « la très noble et très grande cité de Cuzco » selon le titre dont la salua, un jour de mai 1534, le conquérant espagnol François Pizarre. La distance n'est pas considérable, mais il faut une demi-journée pour la franchir. La rampe est fort rude (plus de 4.000 mètres au sommet) et, avec une bonhomie d'ancienne diligence, le train s'arrête à toutes les gares.

Elles sont charmantes, ces gares, malgré l'humilité de leurs bâtiments, la plate étendue d'où elles surgissent, comme des guérites, la pauvreté triste des rares maisons grises qui, le plus souvent, les entourent. Elles sont charmantes parce qu'elles constituent de petits marchés locaux qui, plus que l'indigène, attendent le voyageur. Aussi bruissent-elles d'une animation colorée, d'une vie pittoresque et souriante. Les Indiennes du Haut-Pérou y portent, à l'exemple de leurs sœurs boliviennes, des jupes éclatantes et de longs châles à rayures. Mais, sur leurs cheveux noirs et plats, le haut chapeau blanc, sorte de « tube » si brillant qu'il semble vernissé, a remplacé le petit melon de feutre sombre. La clarté de cette étonnante coiffure est encore soulignée par le ruban de couleur vive, vieux rose, bleu de roi, jaune bouton d'or, qui s'enroule à sa base. Elles attendent, accroupies sur le quai, leurs jupes bouffant avec la majesté d'une crinoline, et le petit éventaire de leurs marchandises s'entasse devant elles.

Il y a là, empilés dans de larges corbeilles, des pains ronds, plats, à peine dorés. Des viandes cuites, mais si rouges encore qu'elles paraissent saignantes. Des poteries rustiques qui vont de l'alcarazas dont l'anse a la souple courbure d'une sirène aux jarres rebondies comme des melons, sans oublier les statuettes d'animaux, chevaux, bœufs, ânes, chiens, dont le corps, étrangement tatoué, arrache des cris d'extase aux touristes anglo-saxons.

D'autres vendeuses, debout, offrent, au creux de leurs mains brunes, des objets plus précieux et plus séduisants. Le « fabuleux métal » des mines légendaires, les ressources fantastiques dont se chargeaient, dans les ports

du Pacifique, les galions de Philippe II et des rois catholiques, cet argent qui a fait de Potosi, au temps où l'aigle à deux têtes étendait son vol sur le monde, le symbole, presque le synonyme d'une richesse inépuisable, l'argent des mines du Haut-Pérou, souverain déchu, n'est pas loin d'ici. C'est de lui que sont faits les petits bibelots et les bijoux que nous offrent ces pauvres indiennes : cendriers dont la coupe est portée par des guerriers incas, lamas au fin profil élancé, croix, bagues et bracelets. On soupèse, avec un peu d'émotion née du souvenir de ce passé fabuleux, héroïque et brutal, on soupèse ces menues richesses. On discute un peu, pour la forme. On achète vite, car le train siffle deux fois. Les voyageurs se ruent vers les wagons et la lourde locomotive, cahotant son asthme, reprend sa lente et pénible ascension.

Le paysage montre de puissants contrastes. D'un côté se dressent les parois sèches et grises de rochers hostiles. De l'autre, c'est une vallée large et fertile, avec son « rio » aux eaux vertes, parfois panachées d'écume, ses bouquets d'eucalyptus, ses sillons réguliers. Peu d'animaux, car ce n'est pas la saison des travaux rustiques. De-ci de-là, quelques arbres de nos pays, de nos routes et de nos vergers, peupliers fins, pommiers clairs, adoucissent l'horizon. Ils voisinent, au reste, avec une végétation plus accordée au climat où dominent les sabres courts des agaves, comme voisinent avec les champs soignés, qui pourraient être de France, ces briques de terre brune qui sèchent au soleil et donnent à tant de villages ruraux de l'Amérique latine leur tonalité pauvre et triste.

Peu à peu, le cours du rio s'étrécit. Le paysage se durcit. Sur les sentiers poussiéreux, des femmes marchent en tricotant et leur geste machinal s'accorde à la résignation muette de cette terre sans grâce. Les noms des villages ont une sonorité rauque, heurtée, pour nous mystérieuse. Quinquigana, Yahuca, Cusipata. L'air est âpre, plus froid. Les champs cultivés, qu'entourent des murettes de pierres sèches, se font plus rares. C'est le haut plateau andin, la *meseta* péruvienne où l'élevage a remplacé l'agriculture. Royaume des moutons gris, des

bœufs à la robe sombre, des porcs à la fois noirs et roses, si bien que leur chair semble farcie de truffes.

Aux arrêts, sur le quai des gares, les femmes offrent maintenant d'énormes chaussures de fourrures, des petits chiens ébouriffés qui ont de grandes oreilles et de minuscules yeux ronds. Ces fourrures montrent que le lama farouche et fin, que la « vicuna » aux amples pantalons de zouave, parcourent ces étendues infertiles.

Les neiges apparaissent aussi et donnent son caractère à ce toit du monde, les neiges de la Veronica (4) qui dresse son émergence candide au-dessus du plateau jaune et pierreux. Plus de champs. Plus d'arbres. Plus de toits. Rien que de longs troupeaux de lamas, dont la tranquille dignité s'harmonise spontanément à la réserve de ce hautain paysage. Un vent glacial fouette ces terres rechignées. Le train siffle et ce sifflement est sinistre comme un hululement. Nous sommes à la *cumbre*, au sommet, à l'épine dorsale qui sépare le versant de Puno du versant de Cuzco, le pays des lacs du pays des pierres.

Dans la petite gare de La Raya, le train stoppe, essoufflé. Vastitude désolée dont le vent seul est maître. Si la vie n'est pas entièrement absente de ce sommet dépouillé, sans arbres, sans toits, elle revêt un aspect triste et inquiétant. Sur le quai, un enfant qui semble abandonné, pleure et ses grands yeux de velours sombre scintillent de larmes. Une Indienne, dont la jupe rouge éclate comme la crête d'un coq, passe sur le chemin, rapide, furtive. Un cheval noir aux paturons épais hennit au passage du train. Chagrin d'enfant, femme mystérieuse et couleur de sang, cheval de songe nocturne : tout cela compose avec l'immensité, la solitude, le vent rêche et le froid, une sorte d'hostile et maléfique harmonie semblable à celle qui sourd de quelques *coplas* de Federico Garcia Lorca :

La cavale noire
N'a pas voulu boire...

Mais le train siffle à nouveau, repart et ce mouvement

(4) C'est un des massifs de la Grande Cordillère.

libère d'une oppression, d'un envoûtement, angoissant et lourd comme un rêve malfaisant.

Quelle joie de retrouver, plus loin, plus bas, l'affirmation féconde de la présence humaine; quel plaisir, en place des neiges stériles, de retrouver l'eau, l'eau bienfaisante, source de vie, dispensatrice généreuse des fruits de la terre. Elle féconde les champs, près du village de San Pedro, elle miroite sur les rizières dont des bœufs lents, à profil de buffles, foulent le sol, en ce soir d'hiver, avant le repiquage du printemps.

Puis c'est la gare de Sicuani, charmante et gaie, où de petites filles aux pieds nus, mais au visage rieur, vendent les mandarines frileuses et roses qui remplissent de grands paniers d'osier blond. La vallée s'élargit pour faire place aux eaux glauques du rio Urubamba et l'on cherche à discerner, dans le crépuscule qui s'étend, les remparts cyclopéens d'Ollantaytambu, la vieille forteresse qui fut le dernier bastion de la résistance incaïque (5).

Mais les ombres se font plus denses, plus noires. Voici Cuzco, ses clochers et la nuit.

LA VILLE AUX QUATRE NOMS

On arrive à Sucre, à travers un plateau jaune et sec, où de petits ânes gris s'acharnent à découvrir une herbe rare. Puis on dégringole au long de sentiers pierreux, bordés de cactus irascibles qu'une frange jaune semble décorer d'un Mérite agricole subtropical. Et, tout d'un coup, Sucre apparaît, l'illustre cité, la ville aux quatre noms, puisqu'elle fut, tour à tour, Chuquisaca aux temps de l'empire Incaïque, Charcas quand la Royale Audience y recevait les ordonnances des Rois Catholiques, La Plata à l'époque où les fabuleuses mines d'argent faisaient la puissance et la gloire de son orgueilleuse société, enfin

(5) En réalité, la résistance incaïque paraît avoir été assez faible. C'est avec moins de deux cents hommes que Pizarre a conquis cet immense empire, colosse aux pieds d'argile où le peuple Quechua, écrasé par la tyrannie des Incas, n'a que peu réagi.

Sucre (6) à l'aurore de la jeune indépendance de la Bolivie.

Sucre est une ville blanche et c'est une ville du XVIIIe siècle. Blancs sont les murs de ses églises, les clochers des monastères, le déclamatoire Palais du Gouvernement. Blancs sont les arums, que l'on appelle « cartuchas » à cause de leurs étroites corolles en forme de cartouches et qui fleurissent en pleine terre, au fond des patios mystérieux, virginale couronne du bassin de pierre octogonal. Et blanches aussi sont les fleurs des jasmins, dont l'ardent parfum alourdit l'air tiède des nuits et qui voisinent le long des murs, avec le traditionnel genêt à fleurs d'or. Blancs enfin, malgré leur peau de bronze, blancs de la poussière des chemins de terre qu'ils foulent de leur pas inlassable et souple, blancs sont les pieds des Indiens « quechuas » que l'on croise dans les rues, déguenillés et splendides, fiers comme des Callot, fascinants comme des Goya, avec leurs « ponchos » d'un rouge vineux, leurs courtes culottes de toile blanche, leurs cheveux longs et nattés, et la tête coiffée de cet admirable casque de cuir fauve qui maintient, au delà de quatre siècles, unique fidélité à la mémoire des grands conquistadors, la forme exacte du casque de fer de Pizarre et de ses compagnons.

Pourtant, malgré ce casque insolite, Sucre s'affirme, dans son élégance surannée, comme une ville du XVIIIe siècle. A qui erre à travers les rues, les façades anciennes montrent des pilastres blancs, de nobles balustres, des frontons triangulaires et jusqu'à ces pots à feu, enlacés de guirlandes et de volutes, qui font l'exquise grâce des vieux hôtels de Bordeaux. Sans doute les fenêtres du rez-de-chaussée conservent-elles les barreaux de fer de la jalouse méfiance espagnole. Sans doute les balcons du premier étage entrebâillent-ils, à travers leurs volets en bois de cèdre, leur réticente curiosité. Mais les lignes harmonieuses et simples du XVIIIe siècle l'emportent sur

(6) Ce nom lui vint de Antonio-José de Sucre qui, par sa victoire d'Ayacucho sur les forces royalistes de l'Espagne, assura l'indépendance de l'Amérique du Sud. Il mourut assassiné par un de ses officiers à l'âge de trente-sept ans, en 1830.

cet espagnolisme et bien des façades de Sucre semblent dressées comme un décor, oublié depuis deux cents ans, pour une pièce de Regnard ou de Marivaux.

C'est dire l'atmosphère qui émane de la place principale, de la « Plaza » selon le terme en usage dans toutes les villes d'origine hispanique. Sa cathédrale rose se recule un peu pour s'isoler de la rue par un haut balustre rouge qui lui permet, en quelque sorte, de prendre ses distances. La noblesse de son portail, la calme majesté de sa nef — pilastres roses et nervures d'or des voûtes — ne démentent pas cette impression première. Claire, élégante, ornée, c'est une église mondaine et qui n'est pas sans évoquer, à la mémoire d'un Français, Saint-Louis-en-l'Ile ou l'admirable Chapelle du Château de Versailles.

Le Palais du Gouvernement est moins heureux, trop redondant, trop pansu, trop lourdement satisfait de lui-même. Il est, assurément, plus parvenu que bien-né. Question d'époque. Pas plus que les êtres humains, les édifices ne peuvent naître tous dans ces temps heureux où la richesse même trouve sa rédemption dans la grâce. Du moins est-il clair à l'œil, et, en face de sa masse prétentieuse, en bordure du jardin public, un arbre splendide, ce « ceibo » qui est une des gloires botaniques de l'Amérique du Sud, jette ses fleurs flamboyantes et pourpres, comme le somptueux drapeau d'une permanente fête nationale.

Ce jardin, sur le vaste terre-plein central, donne son charme à la « Plaza » de Sucre. Sans doute n'a-t-il pas l'abondance, et comme la spontanéité végétale, de la « Plaza » de Cochabamba. Les palmiers s'y élancent moins haut et aucune bougainvillée n'y étale son demi-deuil somptueux. Mais il est riche de plantureux magnolias, d'arbres à caoutchouc, de prunus sauvages dont les feuilles ont le rouge pathétique du sang mort.

Tout autour, quand descend le crépuscule du soir, ou chaque dimanche matin, au sortir de la grand'messe, la « Société » de Sucre tourne sans se lasser, les « caballeros » dans un sens, les « chicas » dans un autre. Certes, les hommes ne portent plus, comme au temps du Prési-

dent Fallières, le haut de forme, la jaquette et le pantalon rayé. Mais les jeunes filles se tiennent toujours par la taille, et leurs robes claires, étroitement rapprochées, développent le plus mouvant arc-en-ciel. Elles rient en découvrant leurs dents et glissent de furtifs regards vers les jeunes hommes qu'elles épouseront, un jour, quand sonnera l'heure des enfants, du conformisme et de la bourgeoise dignité.

Pour l'heure, d'une oreille distraite, elles écoutent les rythmes que répand, dans le kiosque traditionnel, indispensable à toute « Plaza », la « banda de musica » de l'Armée Nationale.

Et tout cela, sous un ciel indulgent, dans un climat libéral, garde tant de douceur, que l'on comprend pourquoi le Maréchal Sucre, tout en haut de sa colonne de pierre, au centre de la place, ne semble pas très effrayé par les deux lions accroupis à ses pieds, patients et bonasses, résignés à attendre, pour le dévorer, qu'il consente enfin à tomber.

Assurément, dans cette aimable léthargie, le temps des révoltes semble à jamais révolu pour la blanche cité. Jadis, quand elle s'enorgueillissait d'être la capitale du Haut-Pérou, quand elle était le centre de l'administration espagnole, quand son archevêché faisait d'elle la métropole catholique de la Vice-Royauté de Buenos-Ayres, sa célèbre Université, la « Royale et Pontificale Université Saint-François-Xavier », attirait sur ses bancs l'élite intellectuelle de toutes les provinces. C'est autour du magnifique « patio » de cette Université qu'aux dernières années du XVIII[e] siècle, quand régnait encore à Madrid le grand Charles III, les futurs chefs de l'indépendance sud-américaine s'enivrèrent de la « philosophie des lumières ». De là fut lancé, un matin de mai 1809, le premier cri de révolte, le signal de la rébellion.

Mais ce n'est pas la diminuer que de dire que c'était une révolte de privilégiés, de seigneurs et de grands bourgeois. L'expansion napoléonienne avait jeté bas le Bourbon d'Espagne et le contribuable en profitait pour battre et chasser le percepteur du roi. L'Indien, maté depuis

l'inutile soulèvement de Tupak Kutari, en 1780, se tint, le plus souvent, à l'écart.

Aujourd'hui, le centre révolutionnaire d'autrefois n'est plus qu'une ville gracieuse et somnolente où les cloches des innombrables couvents ne tintent que pour appeler les fidèles à vêpres et à complies. Quand vient la nuit, quand le parfum exaspéré des jasmins, au fond des patios secrets, rend voluptueuse la tiédeur du soir, les rues de la vieille cité demeurent calmes et désertes. Plus d'étudiants enfiévrés de lectures. Plus de conspirateurs rêvant de subversions... Seul, assis au pied d'un hautain portail, un Indien « Quechua », aussi misérable qu'il y a deux cents ans, cherche l'oubli de son dénuement séculaire en tirant de sa rustique guitare à cinq cordes, de son « charango », une musique discrète, nostalgique et résignée. Devenue indifférente aux violences du monde moderne, Sucre s'endort.

MERCVRIALE

LE MOIS DE PARIS

OCTOBRE (SOLITAIRE). — « C'était nuit en le solitaire octobre » de 1901 quand je montai dans le train pour Rouen. J'étais vêtu comme un trimardeur et je me rendis dans cette ville dans un compartiment de 1re classe : ce qui parut surprendre le personnel de la Compagnie du Nord et celui de la Compagnie de l'Ouest. Ce billet était authentique : c'était un permis que le journal *La Dépêche de Rouen* m'avait procuré sans réfléchir pour que je puisse rejoindre le poste qui devait me dépanner, celui de correcteur. Les correcteurs d'imprimerie et leurs teneurs de copie, en ces temps-là, furent des personnages surprenants. Des érudits voisinaient avec des affranchis provisoirement soumis à un travail peu rémunéré. Pour certains de mes collègues de la rue du Croissant la chronique du faubourg Montmartre ne gardait pas de secrets. Quand dans un cagibi parfumé par la poussière des linotypes, nous relisions la cote de la Bourse, des noms amusants se glissaient entre les chiffres : Solange, Mado, Lulu, Nini, Nana et d'autres pas plus compliqués; de vrais noms pour des articles très demandés. Les correcteurs étaient en général des gens sérieux qui se rendaient à leur travail le crâne coiffé d'un « demi-cadratin ». Dans l'argot des typos ce mot désignait un chapeau de feutre tronqué que les chapeliers appelaient un Cronstadt. Pourquoi? Je n'en sais rien. Peut-être en souvenir de Nabuchodonosor. Tout devient possible lorsqu'on laisse à chacun le soin de surnommer des objets de fantaisie et de baptiser des enseignes.

Ce mois d'octobre, auquel je fais allusion, me laisse un souvenir précis, aussi dénué d'explication que le mot cronstadt. Ce fut un mois assombri par la misère et solitaire, en ce sens que j'attribuais cette solitude à ma présence dans un monde totalement dépourvu de bienveillance, tout au moins à mon égard. Chez les gens que je fréquentais on partageait le décor en deux groupes humains : les vieilles vaches et les jeunes vaches. Seule

la couleur de la peau et des cheveux les différenciaient. Mais il faut dire pour être juste que c'était un monde sans galons où la médiocrité agressive protégeait les uns et les autres contre des images souvent dangereuses dont la multiplicité permettait de choisir, à la grâce de Dieu, naturellement.

Tel fut le climat de mon éducation sentimentale qui manquait de bagatelles et de ce je ne sais pas bien quoi qui, dans les romans, fait larmoyer les filles dès que leur nubilité paraît définitive. Les hommes de mon âge — il est simplement question de mes anciens compagnons — furent pour la plupart éduqués littérairement et socialement par des images, des couleurs et des sons. En somme, ils entraient en prise directe dans les différentes manifestations de leur condition. On me demandait, il n'y a pas longtemps, si en lisant les nombreux livres de jeunes gens que je reçois chaque année, j'avais pu constater une suite, un prolongement de notre sentimentalité décorative dans leurs œuvres. Ce n'est pas possible. La tradition, celle du pittoresque, me semble rompue. Les jeunes gens sont actuellement dominés par des disciplines sociales. Quand je lis les livres où ils se révèlent, je m'imagine dans la peau d'un garçon de vingt ans, vingt ans non pas en valeur or mais vingt ans au cours du jour. Alors je pense que, dans ces conditions, ma jeunesse artificielle subirait les inquiétudes disciplinées de la leur, une génération nourrie d'idées sociales qui négligent la personnalité de chacun et ne provoquent guère l'indépendance. L'indépendance est une valeur qui fut sûre et qui, maintenant, semble dépréciée. Il est d'ailleurs difficile de négliger les exigences de la vie sociale contemporaine. L'usage des passeports n'améliore pas les situations les plus quotidiennes. Quand j'étais jeune les passeports appartenaient aux pièces de musée. Les lois sociales ne dressaient pas leurs barrières de barbelés. Beaucoup parmi nous ne survécurent qu'en utilisant, à l'occasion, des métiers manuels. Cette façon de se défendre devient maintenant inimaginable. Les limites professionnelles encerclent l'homme dans une ceinture de lois sans indulgences. Ces détails transforment la condition sociale d'un garçon ou d'une fille en 1954, et l'atmosphère qu'ils créent à leur image de même que le climat poétique qui demeure l'unique refuge des retardataires, provisoirement des inadaptés. Entre deux changements de décors encore imprécis les inadaptés n'ont plus le temps de voir et d'en bénéficier. Ils regardent passer les autos et scrutent le ciel afin d'en obtenir des spectacles dont ils craignent les conclusions. Les images publiques sont sidérales. Le dernier venu parle des Martiens comme en 1900 on parlait de

la Foire de Neuilly, des guinguettes de l'Ile de la Grande Jatte et des allumeurs de réverbères, les lanciers de la Compagnie du Gaz, dont la silhouette est aujourd'hui incomparable. Ces hommes d'un autre âge, vêtus de blouses bleues à col rouge, se réunissaient au crépuscule du soir dans une rue tranquille. Ils étaient tous armés d'une longue lance dont l'extrémité s'ornait d'un lumignon médiéval. Ils précédaient cérémonieusement l'attaque nocturne sur les boulevards livides où des feux de cigarettes furtifs révélaient la présence des usagers du coup du « Père François ».

Les innocents erraient, à peu près invisibles, en rasant les murs des tapis-francs et ceux des souricières où les agents coiffés de chapeaux melon jouaient négligemment avec les manicles en alerte dans les poches de leur pardessus. Parmi ces innocents on reconnaissait des peintres, des poètes. Presque tous ont utilisé ces souvenirs en les associant à leurs expériences de potron minet, l'heure où la nuit se meurt dans les derniers sursauts de son agonie.

Maintenant que ces paysages d'agonie tournent dans ma mémoire à la manière d'un disque qui n'a jamais obtenu de récompenses, j'entends distinctement l'énorme gémissement de la voix morte. C'est le Oulla-Hou Oulla des Martiens de Wells lorsqu'ils se décomposaient dans la banlieue de Londres, près du pont de Putney. Au temps où j'habitais non loin de Grenelle, les sirènes d'usines entretenaient ce bruit si ancien. Cette grande plainte cosmogonique, comparable à celle des soldats expirants, projetée à l'infini, à travers les espaces, comme les images de la télévision, ne permet à personne de prévoir le dernier point d'impact de ces images. Personne, même pas les fabricants d'appareils.

Pierre Mac Orlan
de l'Académie Goncourt.

LETTRES

Jacques Lévy. **Journal et Correspondance.** Fragments précédés d'une étude sur « Les Faux Monnayeurs » d'André Gide et l'expérience religieuse, avec deux lettres inédites d'André Gide (Editions des Cahiers de l'Alpe, Grenoble, distributeur André Bonne, 700 fr.). — Jacques Lévy est un jeune philosophe normalien, d'ascendance israélite par son père, calviniste par sa mère (fille du géographe Onésime Reclus), entré dans l'Eglise catholique en 1942, déporté comme Juif et mort en 1945, à l'âge de trente ans. Les analogies viennent à l'esprit avec le destin d'une Simone Weil; — mais aussi

les dissemblances. Il y a là, en tout cas, une même probité de pensée, et le son d'une voix que l'on n'oubliera pas.

Certains se souviennent peut-être d'un fragment d'étude sur *Les Faux Monnayeurs* paru dans *la Table Ronde* (août-septembre 1949) et présenté par Gabriel Marcel. L' « hypothèse de travail » de J. Lévy est la suivante : « L'histoire des *Faux Monnayeurs* n'est que l'histoire de la conscience de l'auteur. Les personnages sont les puissances qui dialoguent à l'intérieur de sa conscience. » On trouvera dans le présent volume deux fragments plus étendus, datant des années 41 à 43. Le premier choc produit par la lecture des *Faux Monnayeurs* remonte à 1935. « Ma conversion au catholicisme date de là, écrit J. Lévy, et je ne veux évidemment pas dire que l'illumination que j'ai reçue ait été en aucune façon le résultat du travail d'analyse auquel je me livrais alors sur le livre de Gide; mais les deux choses ont été contemporaines et ceci a pu être l'occasion, la préparation de cela. »

Que cet essai d'interprétation de son œuvre fût légitime, A. Gide y avait souscrit implicitement en écrivant dans *les Caves du Vatican* (c'est J. Lévy qui le relève) : « Avant d'expliquer aux autres mon livre, j'attends que d'autres me l'expliquent (...) Ce qui surtout m'y intéresse c'est ce que j'y ai mis sans le savoir, cette part d'inconscient que je voudrais appeler la part de Dieu. » Il avait même souscrit explicitement aux conclusions d'un fragment que lui avait présenté J. Lévy en 1939 : « la mort de Boris est un crime collectif pesant sur tous les personnages et qui donne son sens au titre du livre. » Eût-il donné son accord au « sens caché des *Faux Monnayeurs* que met en valeur le fragment plus élaboré de 1943 : « le mal qui tourmente Boris [et dont il meurt] est le remords du péché de solitude, [car] la solitude, loin d'être la loi de la conscience humaine, ne fait au contraire qu'en marquer la déchéance. Il y a au fond de nous-mêmes une autre présence qui ne peut être que celle de Dieu (...) Le livre entier donc c'est le refus de Dieu, mais ce n'est pas son absence. »

L'extraordinaire habileté que met J. Lévy à se mouvoir dans les méandres de la conscience de Gide (ou de ce qu'il tient pour sa conscience), il la déploie à son propre égard dans le *Journal* qu'il tint depuis son adolescence et dont on nous donne ici de larges tranches. Mais il n'y a pas là jeu, virtuosité de philosophe; c'est la sincérité la plus pénétrante de quelqu'un qui ne peut trouver son « salut » que par l'exercice de la pensée et qui, malgré une longue crise de dépression physique et morale, ne s'enlise pas dans le subjectif, arrive à affirmer la valeur de son être individuel. « On ne sort pas de sa vie, qu'on s'y accroche ou qu'on y renonce. Celui qui veut sauver sa vie la perdra, mais celui qui perd sa vie c'est pour gagner son âme. Il y a en nous, par delà toute manifestation temporelle et phénoménale, une affirmation absolue et inconditionnelle de notre être qui nous porte à travers le temps. »

Et peu à peu — cela on en jugera surtout par ses lettres à sa mère et à ses amis — c'est l'évidence d'une Révélation, à la fois extérieure à l'homme et inscrite en lui. Pour ce philosophe, chose curieuse, pas de difficultés intellectuelles devant la foi catholique (rien par exemple de la résistance à l'idée d'Eglise d'une S. Weil); seulement une lente réconciliation avec lui-même et avec la vie (« auparavant je voulais être; maintenant je comprends que la

tâche est de se vider et non de se remplir »). Une simplification et une force grandissantes dans les paroles de cet être qui s'est tant expliqué, mais en se méfiant de la surenchère des mots (« il me semble qu'on ne peut jamais ni trop se taire ni trop douter »).

L'image finale nous est donnée par un témoin des derniers mois, détenu lui aussi à Auschwitz : « (...) Au milieu de cet enfer un homme se promène, un seul, calme, tranquille et même joyeux : Jacques Lévy. » — M. MAHN-LOT.

Contre-champ, par *Celia Bertin*, 254 p., 480 fr. (Ed. Plon). — Une dizaine de personnages passent quelques jours de vacances dans une maison au bord de la mer. Gens de bonne compagnie. Car, s'ils ont une vie intérieure, un passé noir, un avenir lourd, ils ont mis une sourdine à leurs drames. Donc on bavarde, on danse, on rêve chacun pour soi. Le lecteur que je suis ne s'ennuie pas, mais se sent un peu gêné. Tant de figures tragiques déguisées à mon intention en hommes et femmes qui me jouent courtoisement la comédie de l'intimisme! C'est trop de gentillesse. Je suis confus de ma propre paresse et, pour tout remettre en ordre, souhaite, la dernière page tournée, que ces amis d'un jour retrouvent hors du roman un vrai visage romanesque. — G. P.

Les Justes Causes, par *Jean-Louis Curtis*, 398 p., 750 fr. (Ed. Juillard). —Enfin quelqu'un renoue avec la réalité, parle sans détour de nos préoccupations d'aujourd'hui, de droite, de gauche, d'antisémitisme, de la bourgeoisie, en bourgeois qu'il est, l'allégorie et toutes les dialectiques du monde une bonne fois reléguées au magasin d'accessoires. Un chroniqueur d'histoire est né. Il nous manquait.

Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que ce beau roman politique raconte une déception politique et ne nous rapproche de notre temps que pour nous en écarter. On souhaite une suite aux *Justes Causes*, mais est-il possible qu'il y en ait une? Oui, peut-être, si Curtis a pris définitivement le goût de façonner des caractères, de les dresser l'un contre l'autre, de faire s'entrechoquer des scènes grossièrement antithétiques (mais cette grossièreté même révèle le vrai romancier), s'il conserve la passion d'entremêler tout ce qui vit. Il y a place entre toutes les doctrines pour ce qu'un des personnages appelle le « sentiment mystique de la vie », qui ne peut s'exprimer d'ailleurs que par la littérature. Ce ne serait pas banal que pour une fois un écrivain se sauve de ses contradictions par son métier. Parce qu'il aime Shakespeare, tout simplement. — G. P.

La Régente, par *Renée Massip*, 270 p., in-8°, 540 fr. (Ed. Gallimard). — On pense d'abord qu'il s'agit du portrait acide, inspiré par une rancœur tenace, d'une Mme Lepic mélangée de pharmacien Homais. Mais le puritanisme scolaire dont Renée Massip fait le procès n'est pas assez cruel pour enlever tout leur charme aux souvenirs d'enfance. Ils l'emportent sur la colère, papillotants, évoqués selon une technique pointilliste qui rappelle plutôt Valéry Larbaud et ses *Enfantines* qu'Hervé Bazin et sa Folcoche de mère. — G. P.

La Nourriture du Feu, par *Dominique Aubier*, 158 p., 390 fr. (Ed. du Seuil). — Beau sujet à la fois simple comme une tragédie et complexe comme une histoire de village, riche de résonances multiples (la responsabilité, la justice, etc.) et solidement enraciné dans une terre précise (les vignes, le mistral, etc.). On regrettera seulement que l'auteur, sans doute pour rendre son récit encore plus significatif, en ait compliqué le déroulement à l'excès. — G. P.

Le Marchand de Sable, par *Robert Sabatier*, 252 p., 480 fr. (Ed. Albin Michel). — ...Ou l'histoire d'une conscience tranquille. Malheureusement nous sommes moins au siècle de la responsabilité que de la culpabilité. Tant de bonne volonté endort, comme le titre du roman nous y conviait d'ailleurs. — G. P.

Un Officier de Tradition, par *Serge Groussard*, 239 p., 450 fr. (Ed. Gallimard). — Voici un livre qui une fois de plus pose la question de la responsabilité allemande. Mais Serge Groussard a le mérite de ne pas apporter de réponse. Il se contente d'observer un personnage d'une extraordinaire simplicité morale, psychologique et sociale : un soldat sans problème. Autour de lui les années passent, les décors de l'Allemagne changent,

glorieuse, écrasée, à nouveau florissante. Lui reste droit comme une épée. C'est dans cette confrontation des mouvances de l'Histoire et de l'immobilisme puritain de l'Allemand qu'est le drame. Il suffisait d'ouvrir les yeux pour le voir. Groussard les a ouverts. — G. P.

Le Dieu de Colère, par *Pierre Fabert*, 189 p. (Ed. Corrêa). — Une communauté juive de Transylvanie vit sous nos yeux les malheurs de notre temps. Rien de plus difficile qu'un tel sujet. L'auteur qui s'y risque se trouve guetté d'une part par un unanimisme vague, à base de bons sentiments, d'autre part, par le pittoresque du panier de crabes où des individus s'entre-déchirent. La vérité est au milieu, mais il faudrait alors qu'une nouvelle forme de roman réconcilie ces inconciliables. Une forme d'art qui soit autre chose qu'un montage de scènes habile, vigoureux, émouvant, mais qui tient plus du métier de cinéaste que de celui de littérateur. — G. P.

La Leçon des Ténèbres, par *Simonne Jacquemard*, 235 p., 480 fr. (Ed. du Seuil). — Il n'est pas douteux que ce roman est bien fait. Le couvent où Simonne Jacquemard nous introduit existe et les nonnes qui le peuplent vivent d'une vie monstrueusement individualisée qui scandalisera peut-être certaines bonnes âmes. Il y a même jusqu'au monde extérieur et jusqu'à la nature que de courtes évocations revêtent d'une obsédante présence. On touche aux proportions d'un drame cosmique. Mais au fond des cerveaux, que se passe-t-il? Des contradictions, des paradoxes, une foule d'images d'un romantisme violent nous rendent compte d'évolutions psychologiques dont le propre est d'être irrationnelles puisque, en définitive, elles n'intéressent que Dieu. Il faudrait être initié aux mystères du mysticisme pour y comprendre quelque chose. Si je ne craignais d'être irrespectueux, je dirais que ce genre de littérature est aussi spécial que la littérature érotique. — G. P.

POÉSIE

POESIE ET LANGAGE (1). — Depuis un an, ont passé ici de nombreux poètes; la plupart, des maîtres de ce temps; à chacun, ou peu s'en faut, on butait sur ce problème : la poésie n'est-elle qu'une affaire de langage? problème qui tracasse quantité de têtes. « Des mots, des mots, des mots! » aujourd'hui ce serait, plutôt qu'un sarcasme, une enseigne, et qui se prend pour une ère.

De Belgique, l'autorité d'un titre trouvé par un critique qui est poète vient cristalliser les idées : *Et la poésie fut langage*, c'est celui que Robert Vivier donne à un recueil de frappantes études sur cinq poètes français; en l'affectant plus positivement au chapitre final sur Mallarmé, il y souligne le terme fatal d'une évolution continue; pas de doute sur le point où elle en est; mais comment les choses en sont-elles venues là?

Il y a peu, par un convaincant démontage de mécanismes, Albert Henry analysait rigoureusement *Langage et poésie chez*

(1) Robert Vivier, *Et la poésie fut langage* (*Turold, Villon, Racine, Verlaine, Mallarmé*), Bruxelles, 1954. — Albert Henry, *Langage et poésie chez Paul Valéry*, Mercure de France, 1952. — André Thérive, *Libre histoire de la langue française*, Stock, 1954. — Marcel Beaufils, *Musique du son, musique du verbe*, Presses Universitaires de France, 1954.

Paul Valéry, cas bien choisi : « *Oui, on l'oublie trop, les poètes écrivent avec des mots, les modernes plus que les romantiques, Valéry plus que tout autre.* » Vraiment, on l'oubliait? mais, si écrire avec des mots est une chose, et peu surprenante, c'en est une autre d'attendre des mots son inspiration : pour Valéry, « *l'intéressant, ce n'est donc point l'œuvre,* (...) *mais c'est, dans l'œuvre, sa génération et surtout sa fabrication.* » De là le poème du poème (*Pythie, Ebauche d'un serpent*, etc.), comme le drame du drame (personnages en quête d'auteur), comme le roman du roman (temps perdu, temps retrouvé); je n'ai pas connaissance, chez Gide, d'un journal du journal.

Ceci a commencé à une date certaine : Hugo affirmait le verbe-dieu; le sens sacré du verbalisme change tout à fait quand Mallarmé invite Degas à se tenir pour dit que la poésie se fait avec des mots. Rimbaud érige l'alchimie en doctrine de vie, sacrifiant ses vertes années pour rester la plus belle maladie du langage, — nous, trop heureux qu'il nous ait contaminés, aurions mauvaise grâce à lui reprocher ses suites, ce serait nous mettre dans le cas sensiblement pickwickien de l'éventreur disant à ses victimes : « Là, maintenant vous l'avez vu, ce qui arrive avec mon caractère? » Rilke retourne le couteau : « ... *les vers ne sont pas, comme certains le croient, des sentiments, ce sont des expériences.* » Vraiment, on le croit? Aujourd'hui il faudrait dire : ce sont des gustations. Chénier, lui, avouait :

L'art ne fait que des vers, seul le cœur est poète.

Enfant! dans ce temps-là, le cœur était à gauche. L'art, à présent, il fait des pas-vers : conjointement avec l'intérêt que Valéry avait dans les fabrications, ont travaillé ceux qui s'étaient placés dans les contre-fabrications. Du reste, ce n'est pas au contre-ou pré-fabriqué que j'en ai : on n'arrête pas les tanks avec une pertuisane; mais je regrette pour la poésie que sa vie se passe dans des secrets de fabrication.

Quand je pense aux dix mille jeunes gens qui, à chaque heure du monde, se prennent le crâne entre les poings en se demandant que faire de leur vie pour que ce soit de la poésie (ou de la peinture) (ou de la musique) (ou de la philosophie), j'ai à leur place une sueur d'angoisse; à vrai dire, j'en ai une autre, plus personnelle, quand m'arrive imprimée quelque raison de douter qu'ils se le demandent tous tellement. A qui la faute? à personne, bien sûr; somme toute, par un pur effet du hasard historique, on trouve dans toutes les maternités le patron à découper du pas-poème avec certificat en blanc : « Bouleversant ». Mais

il n'y a pas besoin de s'être colleté longtemps avec un art pour savoir que, si les facilités créent partout les pires embarras, cet inconvénient entraîne quelques hésitations supplémentaires quand il s'agit de facilités de bouleversement.

Or, grande séparation des temps : depuis l'an zéro, il ne suffisait pas d'écrire des vers pour être poète; depuis dix ans, vingt au plus, il suffit de ne pas écrire en vers pour être poète. Quelle effronterie d'avoir affirmé à M. Jourdain, quand il ne voulait ni prose ni vers, qu' « *il faut bien que ce soit l'un ou l'autre* »! la bonne règle poétique est un *ad libitum* généralisé.

Comme il y a moins de fous qu'on n'en publie, tout le monde va se mettre au nouveau pas, celui qui n'est que clandestinement cadencé. C'est un fait, comme disent les gens qui ne sont pas fanatiques des idées. C'est un fait que, devenue une anormale comme l'amour entre sexes différents, la poésie en vers n'ose plus dire son nom; elle a honte devant le monde, cette danseuse qui pense à ses pieds. Etant seulement interdite de séjour, on la laisse liquider son stock; étant compromettante, elle cesse de recruter. Si bien que, épouse légitime qui ne reçoit plus que les rinçures de bouteille du royal amant, ses produits ne sauraient tarder à justifier la prévention qui l'a fait mal voir dans la famille.

Seulement, le petit hic des grands massacres, c'est toujours les premiers jours; après, on repart gaîment, la purge est descendue. Ici l'ennui est que la poésie a perdu son minimum. *Minimum est mort,* je vois cette image d'Epinal, je ne refuse pas de figurer les pleureuses.

Appelons le minimum par son nom : c'est Béranger. Voici un de ses chefs-d'œuvre :

Co, co, coquerico,
France, remets ton shako!

A quoi se réduisait donc ce minimum? On le voit, aux signes extérieurs de la poésie; certes, Béranger n'allait guère plus loin, mais du moins personne ne les confondait avec l'intérieur (quand je dis personne, cela veut dire tous ceux qui jugent les talents d'après les situations). Minimum qui, par exemple, était alors exactement celui de Nerval. Ah! Nerval... Oui, je sais : dans combien de poèmes? mettons dix. Et avant? eh bien, il y avait quelque poésie engagée; sur l'air, je n'invente rien, de *Allez-vous-en, gens de la noce :*

Sébastiani, ta renommée
S'en va tout à fait à vau-l'eau.

Ce n'est pas très signé; c'est très peu réimprimé; je ne me

moque pas, je cherche un minimum. Comment, de celui-là, passe-t-on aux *Chimères?* mais tout naturellement, et c'est ce passage qui m'intéresse; j'emprunte un jalon significatif aux versifications du *Faust,* pour lesquelles je me sens un faible :

Ma mère, la catin,
Qui m'a tuée...
Mon père, le coquin,
Qui m'a mangée...
Et ma petite sœur qui m'a jetée à l'eau,
Où je deviens petit oiseau :
Vole! Vole!
Vole!

En tant que traduction de Gœthe, excellente, cette chanson. En tant que réussite d'expression et de rythme, parfaite. Moins minaudière même que *Le lièvre et la fourmi.* A mon sens, plus nature que ces « éclaboussements d'âme » dont je cueille l'échantillon dans un article curieux du toujours poétique *Marsyas :*

Je joue à cache-cache avec les anges
Et je ne suis jamais triste...
Les feuilles des arbres ne me comprennent pas
Et je ne suis pas triste, etc.

Kyrielles dont on reconnaît tout de suite le prototype de grande série. Avec quoi est-ce fait? En gros, un refrain, qui n'est pas sans rappeler les coucous suisses, pourvoit aux intérims prosodiques; d'autre part, une petite liste de mots de passe (anges, arbres, etc.) draine l'inflation linguistique. Le premier charme demeurant quelque peu flou, le deuxième acquiert d'autant plus d'importance; l'équilibre se déplace au profit de celui-ci. Quelques successeurs de Mallarmé et Rimbaud prenaient de mieux en mieux le parti de s'exprimer en code; honnêtement, dans la réflexion initiale; ensuite, l'heureux principe de rompre avec « les mots de la tribu » rendait menaçant un conformisme des antipodes; jamais la simulation n'avait été si séduisante : les quatre lignes citées plus haut sont prises dans des devoirs d'écoliers s'appliquant à reproduire les modèles du professeur; plus jeunes d'un demi-siècle, les mêmes élèves auraient démarqué pour leurs belles *Si je vous le disais pourtant, que je vous aime!* ils n'auraient pas été leurs propres dupes. Du côté où l'on a pris au mot et pour des mots la Chasse Spirituelle, on a gagné de faire de l'ange un bouche-trou.

On a gagné de mettre le maximum à la portée du minus. Mais je parle d'un certain aspect de l'Esprit Nouveau comme un poète qui ne saurait se réclamer de la nouveauté ni de l'esprit, puisqu'il rêve de découvertes qui restaient à faire sur une triple

propriété du vers universel, et spécialement français : nécessité-liberté-magie.

Je sais, cette triade de vertus court nos rues; pourtant, quelle peine la liberté éprouve à se refaire une vraie nécessité! Toute nigaude de ne plus rencontrer la résistance du matériau, l'inspiration court après le dur et le gabarit en s'énervant de passer à côté de la jouissance; les malveillants croient surprendre des tics de sculpteurs de bougie. C'était déjà un problème d'avoir à la fois le vers libre et encore l'esprit libre! Comme, après tout, les mots ne sont jamais qu'une convention, dont la versification n'était que le degré initiatique, il n'y a plus qu'à refaire une nouvelle convention sur l'emploi du langage, manipulation du lexique, typographie d'apparat.

Chaque siècle avait beaucoup tiré sur les quatre ou dix ficelles de la lyre; aujourd'hui on l'a jetée par la fenêtre en lui criant : « Hé! va t'en voir si le monde est fait avec des barres de mesure! » Douze pieds, rime, césure, et tout l'attirail, étaient des soins peu virils; eux partis, qu'est-ce qui va distinguer la poésie? une tyrannie plus voyante des questions de langage. Mais n'éloigne-t-elle pas de la poésie autant de clients que jadis celles où brillaient les « coursiers » et les « appas »?

Et qu'est-ce qui fera un fond aux définitions, qui ne chôment pas, de la poésie? le fond d'une définition, je rougis de l'énoncer, c'est une limite inférieure. Maintenant la poésie se définit par le haut, c'est-à-dire uniquement par la qualité; et celle-ci, soit une présence du génie, est constatée par l'adoption d'un certain ton, qui résulte du nouveau pacte linguistique. Le phénomène n'est devenu que récemment aussi net; mais il se préparait depuis longtemps. On a vu se terminer une longue époque où l'idéal fut d'atteindre une expression *personnelle* qui fût la mieux reliée à l'usage général; nous ne l'avons plus connue que dans les livres; nous sommes tous les enfants d'un temps qui ne doutait plus que les mérites de l'expression *individuelle* ne dussent être exorbitants de l'usage commun.

Cet article particulier est en liaison profonde avec toute une tendance qui n'a cessé de pousser les littératures occidentales vers l'autobiographie : en même temps que la personne de l'auteur devient le sujet le plus licite de ses chants, la langue qui résulte en lui de son aventure incomparable, et qui peut seule en rendre compte, doit à son tour faire saillie sur l'ordinaire de la vie.

Ce sont les raisons pour lesquelles l'idée ne vient plus guère aux poètes contemporains qu'il y ait eu des poésies sous le nom d'Homère ou le titre de Gilgamesh. Un petit fait me paraît assez

exemplaire : dans les années 20, un même fascicule de la *Revue de Genève*, je crois, contenait deux articles dont le premier a fait autant sensation que le second a passé inaperçu : l'un révélait au grand public la psychanalyse et Freud; dans l'autre, Spitteler opposait lumineusement le devoir du poète, qui est synthèse, c'est-à-dire épopée, au devoir du romancier, qui est analyse, c'est-à-dire psychologie. Sans vouloir insister ici sur de si vastes problèmes, je souhaiterais qu'on jetât un regard vers les littératures d'autres continents et d'autres âges pour se ressouvenir qu'il n'est pas de grande poésie sans une doctrine à enseigner et une discipline pour la formuler; nos saines réactions, à tous, contre la poésie didactique et l'armature prosodique dénoncent des abus réels en soulageant une inquiétude de mauvaise conscience : on ne s'avoue pas de gaîté de cœur qu'on s'enfonce dans l'art pour l'art, qui produit l'art pour rien, ou dans la chose-contre-l'art, dont il n'y a plus rien à dire.

L'affaire se complique aujourd'hui : au moment où la poésie attend que le langage lui accorde une nouvelle convention de solennité, le langage s'est mis à ne plus savoir lui-même qui il est. De la sorte, la poésie, après s'être demandé : « Ne serai-je que des mots? » a encore à se demander : « Mais lesquels? ceux qui étaient, ceux qui sont, ceux qui seront, — ou, mieux encore, ceux qui refusent d'être? ».

Sur cette étrange destinée, et de la poésie autobiographique, et du langage individualisé, puis de l'antagonisme entre langue écrite et langue parlée, on joindra utilement à la lecture de Vivier celle d'André Thérive dans sa *Libre Histoire de la langue française*; il y marque, entre autres observations et suggestions importantes, le grand tournant du romantisme. On réfléchirait encore avec profit sur *Musique du son*, *Musique du verbe*, où Marcel Beaufils étudie notamment les prédestinations d'abord indissolubles, et ce qu'il en peut rester, de ce couple-né, poème et mélodie.

J'aime beaucoup qu'A. Henry écrive carrément : « Toute littérature tend à créer une *langue mandarine*. » Quand ensuite il cite cette jolie gaminerie de Valéry : « C'est la manœuvre du langage qui importe », j'attendais un jugement plus grave sur le parti pris désormais de préférer, parmi les valeurs de langage, celles *d'écart* à celles de *plénitude*. La rareté est constitutive de la poésie dans la mesure où expression exceptionnelle s'ajuste à vision exceptionnelle; toute poésie est à la fois le plus grand contraire du parlé et le plus grand exaucement du parler. C'est tout autre chose, une rareté cultivée pour soi et se contentant de soi. De ce côté, nous aurons tous passé par des enivrements dont il est cha-

ritable d'espérer que nos neveux se dessoûleront; j'avoue peu de sympathie pour les artistes qui pensent soigneusement à décourager des successeurs.

Raymond Schwab.

Effacé, par *Marie-Jeanne Durry* (Seghers). — De l'air, de l'espace, une réticence dans l'effusion, une insistance dans l'imploration. Faculté protéenne de traverser apparences et profondeurs, tandis qu'un art avance dans son propre destin. A l'aventure personnelle se noue le rêve cosmique; souvent on ne sait lequel, dieu ravageur ou femme ployante, obsède le poème; d'ailleurs

Tel est le seul amour que les dieux [font aux femmes.

Déjà ces graves altercations de démiurge et d'accablée traversaient dramatiquement *Le Huitième Jour* et *La Cloison courbe.* Ici la deux fois vivante peut s'écrier :

Je suis pleine d'un bruit où rien [n'a plus de voix.

Le ménagement assure un calibre, la pause et le blanc témoignent avec le cri et le soupir, une respiration se construit à notre entour. Le don d'ellipse ressemble à quelqu'un se retirant d'image en image dans un guet pénétrant, menacé d'énigmes qui s'écroulent :

Au centre de ton désastre, je suis [l'Œil
Intolérable, en toi-même, qui te [regarde.

Rien pourtant de moins statique dans l'agissement :

Je traversais les murs, qui donc [fermait les portes?
Mais rien ne résistait à ma course [de morte.

Péripétie continue de l'existence. Dialogue sous-entendu entre deux antagonistes, un personnage de l'échappement et un personnage de la captivité. Le silence assiège, avec de l'interruption se compose l'unité. Dans les mélodies sans défaut le mystère achève une présence. — R. S.

THÉATRE

LIVING ROOM, **trois actes de Graham Greene, adaptés par Jean Mercure (*Théâtre Saint-Georges*). — *LA CERISAIE*, quatre actes de Tchekov, traduction de Georges Neveux. — *LES AMANTS MAGNIFIQUES*, comédie-ballet de Molière. — En abordant la scène Graham Greene a laissé à ses personnages toute la mystérieuse densité et tous les arrière-plans que nous aimons dans les héros de ses romans, et il a trouvé dans Jean Mercure adaptateur, acteur et metteur en scène, l'interprète à la fois intelligent et sensible, minutieux et rêveur, qui pouvait le mieux s'accorder à son inspiration.**

Les deux vieilles demoiselles Browne, Thérèse et Hélène, survivent à une nombreuse famille, en compagnie de leur frère, James, prêtre qu'un cruel accident a rendu impotent depuis de longues années, et privé d'exercer son sacerdoce. Hantées d'une peur superstitieuse de la mort, elles ont fermé l'une après l'autre toutes les pièces de la maison où quelqu'un des leurs avait rendu l'âme, et se sont volontairement reléguées au troisième étage, autour d'un living-room encombré de meubles surannés.

Arrive Rose Pemberton, leur petite nièce. Orpheline de père depuis longtemps, elle vient d'enterrer sa mère, et le tuteur désigné par la mourante amène la jeune fille à ce qui lui reste de famille. Ce tuteur, Michel Dennis, quoique marié et quadragénaire, et médecin spécialiste de psychologie, positif et expérimental, a cédé (un peu inconsidérément, me semble-t-il) au violent attrait que lui a brusquement inspiré Rose. Ils sont devenus amants le soir même des funérailles.

Toute brûlante de passion neuve, Rose compte que Dennis saura se libérer très vite d'une épouse malade, déséquilibrée depuis la mort de son enfant, et qui n'est plus pour lui qu'une douloureuse charge. Les tantes rusent et mentent pour écarter Dennis de Rose. Ce serait en vain, car la petite est prête à tout pour échapper à l'atmosphère asphyxiante de cette maison bizarre. Mais Dennis demande des délais. Rose accepte de le rencontrer chaque jour, quelques heures, à l'hôtel : pauvre bonheur empoisonné. L'apparition de Mme Dennis et sa tentative de suicide achèvent de le ruiner.

Révoltée par la bigoterie féroce de ses tantes, Rose demande secours à James qui a plus de tendresse que de vigueur. Sa piété mélancolique ne trouve que d'assez pâles accents, qui ne suffisent pas à empêcher Rose d'avaler les comprimés arrachés quelques heures plus tôt à Mme Dennis. Graham Greene, spécialiste des causes désespérées, nous suggère que son âme sera peut-être sauvée par quelques bribes de sa prière d'enfance qu'elle a quand même murmurées à la dernière minute...

Une manière d'épilogue est formé par une longue confrontation entre l'athéisme de Dennis et le catholicisme de l'abbé Browne. Ce n'est pas le meilleur de la pièce : on pense un peu aux débats du *Duel*, d'Henri Lavedan... Il n'y a rien là de neuf ni de concluant : nous serions bien enfants de porter ce cas particulier, agencé à sa guise par l'auteur, aux dimensions de la règle générale. Tous les catholiques ne ressemblent pas aux bizarres sœurs Browne, et d'autre part une carrière d'homme de science athée ne mène pas nécessairement à fauter avec sa propre pupille, en étant soi-même marié, et au sortir de l'enterrement qui la fait orpheline. On sait, Dieu merci, des mécréants plus délicats, comme aussi des chrétiens plus généreux.

Mais tous ces personnages vivent, d'une vie qui obsède, même après la chute du rideau, et leurs conflits s'engendrent et se heurtent avec une force singulière. J'ai dit les mérites exceptionnels de Jean Mercure. Il faut également nommer avec les plus grands éloges Mmes Jandelyne (Mme Dennis), Cheminat et Mady Berry

(les deux sœurs Browne). Enfin une toute jeune débutante, Nelly Borgeaud, a été, dans Rose, la vérité même et a recueilli une très large part du grand succès.

•

La compagnie Barrault-Renaud nous revient, avec un des spectacles les plus accomplis qu'elle nous ait donnés, et quelle admirable pièce! la *Cerisaie* de Tchekov. Simple, très simple histoire d'un vieux domaine familial qui échappe à ses possesseurs, étourneaux vieillissants noyés de dettes, et qui est racheté par un de leurs anciens serfs, devenu riche marchand. Comme toujours dans Tchekov, dix, douze personnages, dont chacun est typé, dix, douze rôles dont aucun n'est une panne, n'eût-il que trois répliques. De telle sorte que toute la Russie de 1904 tient dans cette suite de tableaux que Tchekov croyait seulement plaisante, depuis le domestique nonagénaire qui pleure encore l'affranchissement des serfs, jusqu'à l'étudiant passionné qui prédit au marchand enrichi la brièveté de son règne mercantile. En quelques touches légères et infaillibles, avec la plus grande économie de temps et de paroles, la *Cerisaie* nous rend, sans l'appauvrir d'aucune simplification systématique, tout un monde maintenant révolu. Nulle part le théâtre n'est plus puissant magicien que dans ces scènes brèves aux résonances infinies. C'est fidèle comme une minutieuse peinture, et cela envoûte comme de la musique. La mise en scène de Jean-Louis Barrault, amoureusement précise, fait chatoyer la moindre nuance et vibrer les plus subtiles harmoniques. Toute la troupe donne, avec tout l'art d'un admirable orchestre. Solistes exceptionnels : Madeleine Renaud et Pierre Bertin (les propriétaires dépossédés), André Brunot (le vieux maître d'hôtel) et Jean Desailly qui s'est révélé grand premier rôle pittoresque dans le serf parvenu.

•

Triomphe d'acteurs, également, ce Divertissement Royal des *Amants Magnifiques* où nous avons fêté une Comédie-Française réconciliée avec elle-même, enfin! et tout allègre d'avoir regroupé ses forces. Quelques-uns de ses meilleurs éléments boudaient Pierre Descaves depuis le début de son administration et se dérobaient subtilement au travail : en usine on eût appelé cela de la grève perlée. Finalement c'est nous, public, qui étions privés

d'eux. D'autre part, Jean Meyer, pour avoir été trop ouvertement le maître de la Maison sous Pierre-Aimé Touchard, et avoir gouverné sans assez de courtoisie ni de connaissance humaine, se trouvait frappé d'une manière d'ostracisme et relégué dans l'inaction. Il n'avait, au vrai, mérité ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. Sa rentrée comme metteur en scène se fait au service de Molière — qui en a vu d'autres avec ses comédiens! — et c'est très bien ainsi. Exercice de haute école : quelques scènes écrites en hâte pour une fête de Louis XIV à Saint-Germain, comme cadre à une suite de divertissements. Nous aimons de nouveau cette brillante convention de la comédie-ballet, injustement délaissée pendant près de deux cents ans. Il y fallait sans doute les virtuosités de la machinerie moderne, et le talent des peintres. Nous y gagnons de retrouver une éblouissante synthèse de tous les arts du spectacle, et d'y voir, à l'occasion, s'épanouir certains textes, comme resplendit mieux la beauté d'une femme dans l'éclat d'une fête.

C'est ce qui s'est produit avec les *Amants Magnifiques*. Comme il l'avait réussi pour *Donogoo* et pour les *Caves du Vatican*, Meyer a fait se succéder dans un véritable ballet les décors dus à l'art somptueux et délicat de Suzanne Lalique : pas un heurt, pas une faute de rythme ni de goût. Il fallait reconstituer des intermèdes perdus : on a introduit La Fontaine, ses animaux et ses vers. On a déchaîné dans Clitidas, ironique et perspicace plaisant de cour, la fantaisie chorégraphique de Robert Hirsch : encore un que nous avions failli perdre, et que Molière doit être bien content d'avoir récupéré! Le brio et la grâce de sa danse, l'humour de son jeu ouvrent à la pièce une perspective vers la féerie shakespearienne qui l'enrichit sans la déformer.

Enfin, quand, parmi toute cette musique (Lulli orchestré et complété par Gaston Jolivet) s'éploie la prose de Molière, elle nous apporte avec ses heureuses cadences, quelques scènes exquises et quasiment toutes neuves. On y trouve des reflets du Corneille tendre qui bientôt écrira *Psyché*, et à d'autres endroits Marivaux s'annonce, celui du *Prince Travesti* comme celui de la *Mère Confidente*. Si l'on ajoute à tout cela la beauté, l'esprit et la grâce des interprètes : Annie Ducaux, Renée Faure, Jacques Charon... et Robert Hirsch, triomphateur de la soirée, on jugera la Comédie amplement justifiée d'avoir osé ce spectacle exceptionnel.

Dussane.

CINÉMA

LA MORT EN VUE. — Il y a quelques mois, il me fut demandé un de ces articles d'anniversaire dont sont friands les magazines. Il s'agissait de présenter dix ans de cinéma français (1944-54). Le bilan est bien entendu copieux, et même relativement riche. Mais, déchiffré en perspective, il apparaît alarmant. En réalité, nous continuons de faire figure, grâce à un capital qui s'épuise, pour prolonger la métaphore, et grâce à d'heureux accidents. Je nomme, sans intention malicieuse, le capital qui s'épuise, les quelques grands qui se répètent, ou se caricaturent, ou même qui ne tournent plus beaucoup. Les accidents heureux, ce sont les bons sujets qui passent les barrages de la production et de la censure. Ce sont eux, depuis quelques années, qui sauvent la mise. Je parle moins, en ce moment, en tant que critique qu'au nom, si ce n'est pas trop d'orgueil, de la critique. Celle-ci, en « corps constitué », a fait bon accueil aux ouvrages récents de Bresson, de Cocteau, de Tati, de Clément. Je ne crois pas excessif de dire qu'elle a imposé *Jeux interdits* et *Monsieur Hulot*. Tant il est vrai que, si faible, si dérisoire peut-être que soit ordinairement son influence commerciale, si incapable qu'elle soit d'orienter les grands courants, pourtant elle a le pouvoir d'imposer quelques films intéressants dont distributeurs et exploitants ne voulaient guère entendre parler. Mais imaginez la même période — j'évoque toujours l'opinion commune plutôt que la mienne, dont les nuances n'importent pas du tout, dans cette perspective — sans *Jeux interdits* ni *Monsieur Hulot*, ni *Jour de fête* (accident de production s'il en fut), ni les *Parents terribles* ni *Orphée*, ni les *Dames du bois de Boulogne* ni le *Journal d'un curé de campagne*, ni aucun des quelques autres ouvrages d'ambition légitime réalisés dans les marges... C'est naturellement la cocasserie, la malédiction, peut-être l'essence du cinéma, que de mal tolérer l'exception, l'exception qui est peut-être l'autre nom du talent. Mais ailleurs, la production sert du moins de point d'appui à une sorte de qualité moyenne, et ma foi, il arrive même qu'elle tolère le talent, ou l'exception, beaucoup plus volontiers qu'ici. Je vois bien qu'aux Etats-Unis, une censure sociale règne fortement, bien avant la censure proprement dite, qui n'existe pas, n'étant plus nécessaire, dès lors; je vois bien l'appauvrissement qui en résulte, et le sort fait à Stroheim comme à beaucoup d'autres depuis. Mais du moins une organisation existe,

et qui, même en cette onzième heure, recrute et accueille encore, donnant quelquefois encore sa chance au nouveau venu. Les Russes, tout condamnés qu'ils soient à tourner en rond à l'intérieur de leur univers reclus et de leur credo, donnent de fastueux moyens matériels à leurs gens, et forment des jeunes. Les Italiens sont en crise, mais ils sont toujours en crise, et l'heureux accident a tout l'air d'être une espèce de règle, chez eux. Les Anglais, selon ce que je lis sous la plume des Anglais anglophobes, viennent de réussir en trois mois trois ou quatre excellents films inattendus, après une éclipse relative. Les Japonais annoncent l'ère japonaise du cinéma. Mais chez nous, je ne vois guère que deux réalisateurs, entre ceux de talent consacré — confessons que le critique reprend ici sa plume propre — dont on puisse attendre beaucoup, parce qu'ils sont les seuls à être acceptés par la production, d'une part, et de l'autre les deux seuls à garder bon pied, bon œil et le solide appétit du travail. Je parle de Becker et de Clément. Naturellement. il y a Jean Renoir. Mais, quand il aura terminé *French Cancan* pour sa rentrée française, que fera-t-il? Ses plans sont incertains, et il dit volontiers qu'il pense au théâtre. Voilà où nous en sommes, dix ans après.

Voilà pour la perspective. Mais si nous essayons de prévoir l'avenir à travers la « conjoncture », c'est bien plus alarmant encore. Le film français n'est, en moyenne, que tout juste rentable, comme le font apparaître les chiffres de la Centrale des Risques, qui confirment par les grands ensembles, ce que les professionnels savent d'expérience. Cette instabilité est combattue par le triste palliatif qui consiste à prélever une dîme excédentaire sur le spectateur dont la moitié est ristournée à la production, au terme du circuit. C'est si loin de donner une sérieuse assise à celle-ci que de nombreuses petites firmes ont poussé les hauts cris, le jour où la loi exigea qu'elles investissent 20 % de leurs propres fonds dans la mise en chantier des films. En réalité, la mise en chantier continue de ressembler aux meilleurs des burlesques. Avances des distributeurs, des exportateurs, du Crédit National, avances et traites. C'est un labyrinthe, un steeple-chase, une virée à l'ancien Luna-Park, avec des miroirs déformants, des raccourcis, des échelles, des pots de peinture qui tombent sur les têtes, des boîtes à double fond dans des poches sans fond. C'était pire, avant-guerre, selon ce qu'on dit; mais on dit aussi qu'il y avait du moins, en ces temps-là, beaucoup de producteurs qui, en outre, croyaient au cinéma. Aujourd'hui, trois firmes échappent aux aléas, les trois grandes : *Pathé*, *Gaumont*, l'*Union Générale Cinématographique*; les deux premières entreprises privées,

et la troisième séquestre allemand semi-nationalisé. Toutes trois s'appuient sur un circuit de distribution. Les deux premières, qui possèdent aussi studios et laboratoires, sont donc des entreprises puissamment « intégrées », « verticalement » et « horizontalement », avec des relations financières extra-cinématographiques. C'est donc d'elles qu'on pourrait attendre qu'elles étayent mieux la production française. Or le moins qu'on puisse dire est que la sécurité financière ne leur donne pas des ailes. Années bénies sont les années où elles mettent en chantier, à elles deux, six à sept films, sur un total de films français sensiblement supérieur à cent, désormais (chiffre total qui fait illusion, comme on va voir). L'*U. G. C.*, avec de moindres moyens, a tenté quelques expériences, point toutes heureuses. Dans l'ensemble, le malthusianisme des grands groupes est inquiétant. Il laisse en présence d'un état de choses où il y a plus de « producteurs » que de films produits. Il devient de plus en plus clair, avec chaque année qui passe, mais on pourrait désormais presque dire avec chaque semaine nouvelle, que ces exercices de corde raide ne dureront pas.

Le temps pourrait venir où, dans ce tableau, il n'y aurait plus guère que des gens affolés et des échelles de secours. Il y a déjà deux échelles de secours, l'une se nomme la co-production avec une firme étrangère — italienne, quatre fois sur cinq —, système qui procure, en principe, la commodité d'un double financement au départ, dans les limites qu'on soupçonne; et qui multiplie les données du calcul combinatoire. Il a contribué à la mise en chantier de quelques bons ouvrages, en en sabotant d'autres. Mais c'est au total un palliatif, ou un étai économique, suspect ou non, bien plus certes qu'un moyen de perpétuer une école française. L'autre échelle de secours est américaine. Le déblocage partiel des bénéfices réalisés en France par les firmes d'Hollywood permet à celles-ci de tourner dans nos studios, où elles sont bien accueillies puisqu'elles apportent une sûreté. Echelle de secours, si je puis dire, pour l'intérêt du capital. Mais se développe le mouvement (et n'oublions pas les bandes réalisées dans les mêmes conditions pour les télévisions américaines), et le jour ne sera plus loin où la production française sera frappée d'asphyxie progressive. En attendant, on tourne principalement des films de putains et des films de série noire, mêlés quelquefois de malodorantes arrière-pensées édifiantes. Ils sont de plus en plus indiscernables les uns des autres, et d'une médiocrité résignée. Le tableau semblerait moins sombre à tenir compte d'une augmentation de 3 % du nombre des spectateurs métropolitains, l'année dernière,

ou du fait que le film national est en léger progrès sur le marché intérieur. Mais ces chiffres, en réalité, sont la goutte d'eau dans la mer. Le salut ne peut plus venir que d'une vigoureuse intervention de l'Etat, tous les gens de bon sens en conviennent quand leurs intérêts n'y contredisent pas. Il s'agit d'articuler enfin une politique du cinéma français. Il serait présomptueux pour le moins de prétendre l'amorcer solitairement dans les colonnes du *Mercure!* Mais les remèdes sont inscrits dans la description même. Je m'y suis efforcé, il y a deux ans, dans *Télé-Ciné*, avec, je crois, tous les chiffres qui importent, cependant que les camarades chassaient le papillon, et ce n'est pas pour les en blâmer. La situation a évolué depuis. Sous les apparences, elle a beaucoup empiré, puisqu'on n'a recherché que des appuis extérieurs qui tueront le patient, à la longue, sous prétexte de le sauver, fût-ce au nom de l'Europe, etc. Tant qu'il n'y aura que les rats du navire, entourés de ces sycophantes qui montrent leur nombril et célèbrent le génie parisien, on n'en sortira pas. L'heure est aux chirurgiens. Elle n'est pas désespérée. Elle ne l'est pas pour deux raisons. La première est qu'il ne s'en faut pas de beaucoup, à regarder les chiffres — et quand on sait combien de gens s'enrichissent grâce au cinéma et combien il s'y gaspille d'argent —, pour que la situation soit redressée. Un surcroît de 75 millions de spectateurs métropolitains dans l'année y pourrait peut-être suffire (il y en a 350, en ce moment) ; ou l'ouverture d'un circuit sur le marché américain; ou l'obligation d'une formule semi-coopérative de production, avec des vedettes principalement dédommagées au pourcentage; ou une légère détaxation provisoire; ou un contingentement renforcé de la projection des bandes étrangères. On peut additionner ou soustraire, marier et conjuguer ces diverses mesures, qui ne sont que de première urgence, qui n'auraient pour but que d'assurer un répit. Sur quoi, en deux mois, un petit comité d'experts indépendants, lucides, rivés à leur étude peut articuler les lignes de force d'une politique. Ici apparaît la seconde raison d'espérer : l'existence, par miracle, d'un gouvernement qui gouverne. Il faudra tenir les deux bouts de la chaîne. Plaider pour l'art sans souci de l'industrie est d'un angélisme pernicieux. Mais à quoi servirait — et à qui servirait, hormis les industriels — d'asseoir l'industrie sur les jolis attributs de Mlle Unetelle, et de faire un cinéma rentable en rationalisant Peter Cheyney et le commerce du trottoir?

Jean Queval.

Détective du Bon Dieu. — Si la vue d'une soutane vous met dans des états; si vous n'aimez pas un dialogue allusif, cursif, elliptique, avec des ouvertures sur l'absurde; si vous associez le cinéma au déploiement des attributs féminins; si vous n'appréciez pas Alec Guinness, — alors, ne voyez pas ce film. Il est adapté des histoires policières de G. K. Chesterton, c'est-à-dire qu'il s'agit d'un détective en soutane, le Père Brown, qui joue au plus malin avec de grands criminels, afin de sauver leurs âmes. De surcroît, le Père Brown doit faire face à la police, à la hiérarchie épiscopale et aux affres de la myopie. Le film est réalisé par Robert Hamer, de *Noblesse oblige*, un haut lieu, et de plusieurs autres lieux. On y voit Joan Greenwood, en duchesse et en prime. Vous le verrez donc si vous aimez rencontrer un ecclésiastique un peu singulier, montré avec une sympathie qui ne milite pour aucune confession (et qu'il est reposant de ne pas militer, pour une fois!); — si vous appréciez, étant de goût subtil, un comédien qui déride avec les plus infimes moyens, et qui est toujours impérieusement un autre, à chaque nouvel ouvrage; — si vous savez vous faire peur pour rire avec un myope sur une échelle pour instruments de l'épouvante; — si vous aimez un film où tout est en place sans un seul effet; — si vous pensez avec le Père Brown qu'il y a un mobile derrière toute apparence; — si vous préférez les œuvres mineures réussies aux grandes machines, le hors-d'œuvre au plat du jour indigeste, et l'humour à la prétention.

L'air de Paris. — Marcel Carné a voulu un scénario sur la boxe incarnée par des comédiens auxquels il attache du prix. Il l'a demandé à Jacques Sigurd, qui a fait mieux qu'honnêtement ce travail à façon. Il a bâti une histoire sobre, bien articulée, plausible, avec un dénouement d'un pessimisme raisonnable. Dommage qu'il n'y ait pas grand chose à l'intérieur. C'est bâti comme à cache-cache, avec des trous, des ellipses, des allusions. C'est en somme tout à fait habile. Mais il n'y a plus guère de sujet, c'est-à-dire plus guère de conflit. A la fin, le futur champion pourra librement courir sa carrière. Car la jolie dame, jusque-là lesbienne de la main droite, entretenue de la main gauche par le vieux monsieur dont elle espère le mariage et beaucoup de robes, renonce à l'amour du petit gars ambitieux et propre qui l'aurait tirée de sa misère morale. Soit. C'est le dénouement d'une situation. Mais de même que la situation demeure artificielle, et calquée sur le reportage, de même et pour cause n'y a-t-il pas de dénouement, à vrai dire. Seulement une astuce. L'habileté ambiguë de Sigurd consiste en effet à ignorer les raisons qui font que la dame n'est pas au rendez-vous. Elle les donne, au téléphone, au manager du petit gars, qui les garde pour lui. C'est le risque d'un argument adroitement écrit par procuration. C'est peut-être le moindre. Car la seule scène psychologique difficile, à l'intérieur du conflit central — celle qui met en présence le boxeur et la protectrice de son amie — est la seule du film qui soit totalement ratée. En revanche, tout ce qui touche à la boxe avoisine la perfection. D'abord le reportage. Le combat du *Central* est admirablement conté, en lui-même et par son insertion dans le récit. Car il le fait avancer, au lieu d'être inerte et morceau de bravoure. L'arrière-plan — la salle d'entraînement, l'entraînement lui-même, le petit gars des faubourgs — est peint avec une espèce d'affectueuse minutie. Dramatiquement aussi, la partie est gagnée, sur ce terrain. Les relations triangulaires entre le manager, l'espèce de fils adoptif dans lequel il transfère l'espoir d'une carrière triomphale, celle qu'il a ratée, et l'épouse du manager, que le métier de l'homme rend jalouse, sont brossées d'un pinceau persuasif. Tout se gâche quand on abandonne ce milieu pour le contrepoint, pour l'abrégé du Tout-Paris : le restaurant nocturne des Halles, les deux dames, leur appartement. Ah, cet appartement! Il y entre une touche du nouveau riche frotté aux usages, rien du laisser-aller un peu bohème, du bric-à-brac, de l'humour, qu'on attendrait aussi dans ce milieu, selon ce qu'il me semble. Le contraste des éclairages du Paris nocturne, en deux ou trois plans, est aussi hors de tonalité, comme par l'effet d'un zèle de la mémoire. On dirait une signature égarée de l'artiste. Ce sont vétilles, bien sûr, au regard d'une mise en scène impeccable, à prendre le mot dans ses limites étroites. Le dialogue de Sigurd est assez bon pour camoufler plus ou moins les insuffisances de l'anecdote. Il a su donner aux comédiens des répliques sobres, justes, où le pittoresque est enchâssé dans l'action. Il a été bien servi en retour. Jean Gabin, le

manager, est admirable ! Quelle fermeté, intelligente autorité. Il est injuste de dire que le rôle était pour lui, et de s'en tenir là. Car il est ausi un grand acteur de composition. Arletty, son épouse, est parfaite aussi. Il faut du courage, quand on a la grâce qui défie les ans, pour se faire ce visage méconnaissable et comme plombé. Marie Daems, l'héroïne ambivalente, réussit à donner une espèce de charme à un film qui en serait dépourvu, sans elle. Vraiment, en quelques scènes, elle impose ses divers personnages, celui qu'elle est dans le moment et la mémoire présente des autres. Parédès est assez drôle dans un rôle superflu de couturier. La vedette est Roland Lesaffre. C'est, je crois, un ancien champion de boxe de la marine. En boxeur, eh bien, il est parfait, lui aussi. J'ai entendu Carné dire à la télévision qu'il s'était entraîné pendant six mois. Il en a été récompensé. Il est presque toute la boxe. Il se compose fort bien, de plus. Mais je ne trouve pas qu'il s'impose, ou du moins pas encore à ce niveau. On ne peut certes pas dire, ou pas encore dire, Roland Lesaffre comme on dit Gregory Peck, ou Clark Gable, ou James Stewart, ou Montgomery Clift. Ou Jean Gabin. Je ne doute aucunement de sa réussite. Il faudrait d'abord, il me semble, qu'il se décontracte, qu'il respire mieux, en quelque sorte. Qu'il devienne tout à fait lui-même. Il a le physique, il a l'intelligence. Mais il ne touche pas au-delà de la vraisemblance, sauf en deux ou trois plans. Je pense surtout à son apparition, dans la première scène, en cheminot accomplissant, avec les copains, une petite besogne de terrassement sur la voie, la casquette fendue, le visage sale, et regardant une dame des premières, une fois le train arrêté. J'ai eu la nostalgie des films sentimentaux de Clair, une seconde ou deux.

Des frères Prévert à Bussières et Carbonau. — Il y eut une école de burlesque français, exactement celle des frères Prévert, scénarios de Jacques, mise en scène de Pierre. Ils ont fait trois films qui gardent une place insolite, unique dans nos souvenirs : le *Voyage-surprise*, *Adieu Léonard*, *L'affaire est dans le sac*. Malheureusement, cette école précédait l'époque, ce qui n'est pas la recette du succès. Mais elle se prolonge, avec un infléchissement, dans une autre série, et qui compte aussi trois films à ce jour : le *Costaud des Batignolles*, *Mon frangin du Sénégal*, les *Corsaires du bois de Boulogne*. Sans aucunement mésestimer divers apports, cette école doit être renommée l'école Raymond Bussières-Norbert Carbonau.

Note sur des cousins. — La parenté entre les deux équipes est claire. Même goût du gag à l'état pur, qui naturellement ne leur appartient pas en propre, mais qui tend à se perdre. Mêmes cibles choisies parmi les gros de ce monde, et même gentillesse aussi. Bussières, et nous pouvons bien dire Bubu, comme tous les amis qu'il a dans les rues, fait du reste le pont. Il rencontra Jacques Prévert au groupe *Octobre*. Comme Prévert ne voulait pas être écrivain, Bussières ne voulait pas être acteur, mais seulement faire la révolution. Si vous voyez ce que je veux dire. Faire la révolution en s'amusant en chemin avec les copains. Il sait encore par cœur des poèmes perdus de Prévert récités devant les grévistes de *Citroën*, dont un sur le képi du flic, emblème de l'époque. (« *C'est joli, c'est léger, c'est pimpant.* »)

Suite aux cousins. — La nouvelle école est plus populaire que l'ancienne. Elle embraye plus directement sur son public naturel. C'est peu dire même. Le temps pourrait bien venir où, consacrés enfin par un système de production qui leur met des bâtons dans les roues, jusqu'ici, par cette méfiance institutionnelle qu'il porte aux talents neufs, ces films seraient populaires comme ceux de Fernandel. Ce qui était neuf au temps de l'*Affaire est dans le sac* est accepté et salué aujourd'hui selon ses mérites. Pourtant, l'ancienne série avait des qualités qui se sont perdues en cours de transmission. La nouvelle n'a pas gardé tout l'humour savoureux et dru dans lequel le dialogue était tissé, simplement parce qu'il n'y a qu'un Jacques Prévert. Les scénarios sont moins rigoureusement construits, et beaucoup moins heureusement mis en scène. On peut le dire sans pour cela diminuer la fraîcheur, le charme, la vivacité de la tentative, qui sont grands.

Parenthèse sur Jacques Tati. — Les choses ont commencé, si je ne m'abuse, par une rencontre entre voisins de palier; entre Carbonau, qui écrivait des histoires avec ferveur et à temps perdu pour le cinéma sans connaître personne « dans le cinéma », et la famille Bussières d'autre part (la famille Bussières — Bubu, Annette Poivre, Sophie Sel — étant véritablement une famille, ce qui vaut peut-être d'être noté, vu que le milieu est ce qu'il est). Bubu est donc devenu

l'animateur de cette série, et sa tête d'affiche. Je le tiens pour le seul grand acteur comique du cinéma français. Je sais bien qu'il y a Tati. Mais Tati est un gagman, un clown, un expérimentateur sur pellicule, peut-être un génie par la rencontre de ces talents en une personne, plutôt qu'un type comique. A cet égard, il se tirait beaucoup mieux d'affaire dans *Jour de fête*, par l'effet de ses manches trop courtes, de son bafouillage, de son mariage avec une bicyclette, de son air buté et de sa ressemblance avec un général, que dans *M. Hulot*, car M. Hulot est surtout le révélateur, insolite sans doute, mais un peu impersonnel, de l'inconsciente drôlerie ambiante. Son comique personnel a besoin d'être habillé sur mesure par une histoire. Mais c'est le contraire, pour Bubu.

Du comique de Bubu. — Bussières a un œil plus grand que l'autre, une chevelure jais, deux plis profonds qui longent le nez, quand on regarde de près. Il porte un feutre mou rabattu sous un angle fier et qui paraphe son élégance. Il est piaffant comme un pur sang tout jeune, nerveux comme la sonnerie du réveil-matin. On croirait que le mot présence a été inventé pour lui. Toutes les scènes où il paraît se déroulent sous le signe plus, entre des scènes où l'on s'endort. Il est sans une once de graisse, il paraît, il remonte le manège. Il pousse le courage physique jusqu'à la témérité (voir ses rapports avec le lion du *Costaud des Batignolles*, ou avec la hache que manie Duvaleix dans les *Corsaires*). Cousin, au moral, de Jacques Prévert, il est, par les traits et par la personnalité comique, celui de Buster Keaton, qui savait sauter de cinq mètres de haut, faire une pause impassible d'une seconde, et démarrer comme la flèche, dans les temps, au temps de Mack Sennett. Il joue de face, de profil, de trois quarts, avec ou sans chapeau, avec ou sans un chou-fleur à la boutonnière. Il a un jeu de jambes, comme le boxeur habile qui esquisse d'une dérobade ou promène l'adversaire autour du ring. Il paraît, vous souriez. Il parle, vous riez.

Les corsaires du bois de Boulogne, avec bésicles. — Les *Corsaires du bois de Boulogne*, troisième film de l'équipe. Carbonau, pour la première fois, a réalisé la mise en scène. J'espère que je ne l'offenserai pas en disant que Pierre Prévert se fût mieux tiré d'affaire. Il y a par exemple au début une séquence qui se déroule au bois de Boulogne (Duvaleix et Bubu abattent des arbres, pour se faire remarquer et accéder à la gloire). Peut-être est-elle surtout drôle à la réflexion, avec sa nounou bretonne, son petit vieux de banlieue, ses deux petits scouts qui s'époumonnent dans des sifflets. Je veux dire que les effets sont assez approximativement mis en place. A chausser les bésicles scrongneugneu du critique, on peut être plus sévère encore, peut-être, pour un dialogue, ou un commentaire, qui eussent été si drôles, si seulement ils avaient été écrits, ou pour un scénario qui procède par juxtaposition des idées, sans plus. « On pourrait faire ça? — Oui, et après on pourrait encore faire ça. » Des développements au canevas, ce qui a son charme, mais ses limites, aussi, et ce qui ne permet guère d'accomplir tout à fait un ouvrage d'une heure et demie.

Les mêmes, sans bésicles. — A tout quoi il ne faut pas s'arrêter trop longtemps, d'abord parce qu'il a fallu surmonter des conditions de travail déplorables, si je comprends bien, et surtout parce que la fraîcheur du ton emporte tout. Il s'agit de naufragés volontaires à la blague, pris à leur piège par les besoins publicitaires d'un certain M. Marcel Grossac, si vous voyez ce que veulent dire ces auteurs. Il y a, en chemin, cinquante idées drôles, qui font plus d'idées drôles que dans une année de cinéma français (une année sans Tati, bien entendu). Il y a le sus-nommé Bussières, et Christian Duvaleix en garnement timide, en garnement malgré lui, pour lui donner la réplique. Il y a Annette Poivre, qui est hilarante dans un rôle de tourte. Il y a Louis de Funès — pourquoi la critique ne parle-t-elle jamais de Louis de Funès? — en commissaire de police à moustache et grognements mélodieux pour tout potage et dialogue. Il y a surtout un ballet burlesque autour d'un radeau, qui se déroule sur une jolie musique pour piano de Jean Marion, un ballet délicieux comme un clair de lune et qu'il faudra préserver pour les anthologies. Meilleure chance à ces pionniers!

Le calendrier des postes. — Contemplé une photographie d'*Avant le déluge*, dans un hebdomadaire. Elle éclaire cette esthétique militante. C'est le calendrier des postes.

Positif, n° 11. — Il faudrait beaucoup de temps pour condenser en une seule chronique du *Mercure* le commentaire qu'appellerait le n° 11

de *Positif*, tant il est riche. C'est un numéro consacré principalement au cinéma américain, et qui annonce plusieurs autres études du sujet. Voilà une revue qui paraît avoir trouvé son assise, à travers la tentation des synthèses. Rien que l'index sommaire par sujets — niveau de vie, envers du sport, presse, alcoolisme, vie de garnison, racisme, etc. — appelle la réflexion. Les perspectives sont assez justes, à l'intérieur d'un parti pris commandé par le cinéma social. Il faut l'accepter puisque c'est ce qui est mis en cause, malgré la surestimation qu'il risque d'entraîner en faveur du cinéma engagé ou semi-engagé. Il y manque, bien entendu, l'attention due au meilleur de l'autre cinéma américain, notamment celui de la comédie musicale, qui est pourtant aussi un puissant chapitre de la sociologie, si l'on y regarde mieux. Du reste est-ce dit, dans de sages précautions préliminaires. En revanche, on y trouve, inévitablement, bien du déjà lu. Mais c'est un effort sérieux; c'est une vraie revue de cinéma, sans humour certes mais sans extravagance non plus; centrée sur l'objet, dense, sévère, sérieuse. Je parle du morceau de résistance. Les critiques de films sont mieux encore, et celle du *Grisbi* d'une élégance hautaine à peu près unique dans le village. Elle prend appui sur les éclatantes qualités du film pour le mieux condamner, d'un trait allusif et fermé. Ma foi, elle fait réfléchir même un admirateur assidu de ce metteur en scène. Elle est signée de Jacques Demeure. Encore quelques numéros de cette tenue, et on ne pourra plus dormir. Bravo! — Pour finir, une lettre d'Henri Agel sur *El*, le cléricalisme, etc., avec réponse de la rédaction. Polémistes sont sourds.

Qu'est-ce qu'un metteur en scène? — Dans l'excellent dernier numéro paru de *Sight and sound* (octobre-décembre 54), une curieuse et stimulante étude de Tony Richardson, un nouveau venu dont on reparlera. Il y est esquissé, avec des précautions et la saine prudence des limites, une théorie qui ne résiste pas en effet à l'illustration entreprise par cet intrépide. Mais ainsi de toutes les théories esthétiques, à commencer par les rationalisations que font de leurs œuvres les meilleurs auteurs, quand ils sont intelligents (Eisenstein ou Clair, par exemple, bien que pour Eisenstein les théories soient aussi au commencement, ce qui pourrait bien être un cas unique, à ce niveau). Toutefois, la théorie de Richardson est éclairante. Il s'efforce de distinguer entre l'art créateur et l'art interprétatif. Ainsi, on aurait, en haut de l'échelle, ceux-là qui ont complètement absorbé, dominé leur matière, les créateurs (*they have sea-changed it into an artistic whole*). Notre confrère trouve qu'Eisenstein, Vigo, de Sica ont passé cet examen. Soit. Et même : certes. L'ennui de ces propositions est qu'elles postulent une nouvelle histoire du cinéma. Car enfin, Chaplin, Clair, Buñuel, Stroheim (Stroheim que je n'aime pas, mais ce n'est pas le point) sont bien aussi des créateurs? Au bas de l'échelle, et à ignorer les troupeaux qui s'agitent dessous, les plus modestes champions de l'art interprétatif. Richardson est si sévère qu'il y range jusqu'à Huston. Entre les deux, les metteurs en scène. Ceux-là font illusion par une interprétation en surface, héritée du théâtre, consciemment (Kazan, voire Welles) ou non (Becker). Soumis à une mode, ils sont voués à l'oubli. Là encore, réintroduire les exceptions. La hiérarchie des metteurs en scène serait à peu près celle-ci, selon Richardson, et à ne retenir que ceux qu'ils mentionnent : Orson Welles, Carol Reed, Ophüls, Becker, Clément, Clouzot. Naturellement, tout cela relève du pari stupide. Mais c'est amusant tout de même.

Le pavé de l'ours. — Un interviouveur des Cahiers du Cinéma (n° 39) prend une interview d'Alfred Hitchcock (p. 44). Le réalisateur déclare qu'il voit les choses *larger than life*. Quiconque a quelque pratique de la langue anglaise sait qu'il s'agit d'une expression signifiant qu'on voit les choses à la Sherlock Holmes, par exemple, ou à la Alexandre Dumas père. On la prononcera avec un petit sourire, où il n'entrera pas de condescendance. Il s'agit d'un niveau artistique accepté, tel quel, et dont nul ne mésestime les mérites. Il suffit de ne pas le prendre pour un autre. Mais ayant entendu Hitchcock dire qu'il voit les choses en plus grand que la vie, l'interviouveur lui demande si ce n'est pas de la métaphysique? Merci, dit Hitchcock; soit qu'il n'ait rien compris à la question, soit qu'il ne l'ait pas écoutée, soit qu'il aime à se moquer du monde. Puis il enchaîne sur le mélo. Tout le numéro est de ce tonneau. C'est un numéro spécial sur Bergson, avec un prête-nom. Un exercice en voyance extra-lucide. Tout le numéro? Pas tout à fait. Il y a quelques pages prudentes d'André Bazin, et deux pages d'Hitchcock lui-même, les meilleu-

res. Elles concernent le cinéaste et le roman policier. Encore se méfie-t-on, à voir qu'elles sont traduites par l'intrépide intellectuel pour qui *larger than life* veut dire métaphysique. Un dernier mot. De l'avis commun comme de l'avis même d'Hitchcok, les meilleurs plans de ce réalisateur sont les films anglais. Il n'en est à peu près rien dit. On en peut donner plusieurs explications, mais qui dira quelle est la plus désolante? L'évolution d'une revue de cinéma est toujours imprévisible. Mais s'ils continuent de cette encre, on ne lira plus les *Cahiers* que pour s'y faire une pinte de bon sang.

Ouvrages de cinéma. — En se recommandant du *Mercure*, on peut obtenir l'envoi gratuit du catalogue des ouvrages de cinéma en vente à la Librairie de la Fontaine, 13, rue de Médicis, Paris (6e). C'est un catalogue de quarante-huit pages! Il a été établi par M. Marcel Lapierre, lui-même l'auteur d'un des meilleurs livres sur le sujet.

MUSIQUE

LE COMPOSITEUR DE MUSIQUE DANS LA SOCIETE MODERNE. — FESTIVALS. — La publication du rapport, ou plus exactement, du mémoire adressé par Arthur Honegger à l'UNESCO sur les problèmes posés par la condition des artistes dans la société contemporaine, a fait grand bruit dans le monde des musiciens, et tout autant, sinon plus encore, parmi les gens qui, sans être eux-mêmes musiciens, s'intéressent à la vie musicale. Honegger remarquait d'abord qu'entre tous ceux qui demandent à la musique de les faire vivre, les compositeurs sont les plus durement traités dans la cité moderne. Mais qu'entend-on par compositeur, demandait-il? Il existe à la vérité, deux classes, deux catégories de musiciens que l'on nomme ainsi, bien qu'elles soient aujourd'hui plus que jamais fort nettement tranchées. Dans la première, on peut ranger ceux qui écrivent des ouvrages de consommation courante, de la « musique légère, musique de danse, chansons, *Unterhaltungsmusik*, que l'on entend dans les restaurants, les bals, les cabarets, les boîtes de nuit, music-halls, cafés-concerts », partout où la musique joue un rôle accessoire. Ceux qui fournissent cette clientèle sont plutôt des « fabricants de musique » — nullement méprisables, d'ailleurs, car il leur faut souvent faire preuve de talent, au moins d'habileté, de connaissances et d'invention. Mais c'est à l'autre catégorie qu'Honegger réserve — et il a raison — le titre de compositeurs. Ceux-là n'ont pas pour ambition de satisfaire une clientèle, c'est-à-dire de plaire aux goûts les plus quotidiens du public — mais d'exprimer leur pensée, de traduire leurs sentiments, leurs émotions dans une forme originale. « Ce sont des idéalistes — ajoute

Honegger — et donc, à notre époque, des déments, mais peu redoutables. »

Si peu redoutables que la société se soucie fort peu de ce qu'ils peuvent devenir. Le fabricant de musique, lorsque ses produits plaisent, vit convenablement. Les commandes lui arrivent, et souvent même elles affluent si bien qu'il n'y peut suffire tout seul. Il trouve aisément de l'aide : il ne manque pas de confrères moins fortunés, et même parmi ceux qui ont du talent, mais aussi le grand défaut de montrer trop de respect à leur signature et de croire à la valeur de leur personnalité. Lorsque la faim les presse, ils sont tout prêts à devenir d'excellents « nègres ». Leur dignité s'en accommode: ils ne signent pas, et leur rôle se borne à orchestrer ce qu'on leur donne, à le corriger, à le développer. Le « travail d'équipe » s'organise alors au mieux : le négrier prend le titre honorable de « superviseur » et tout va bien ainsi. Honegger se garde de condamner ces pratiques : n'ayant rien à voir avec l'art, elles ressortissent du négoce. Pratiques d'un monde nouveau — ou d'un Nouveau Monde — où l'offre et la demande sont l'unique loi. Pratiques qui ont souvent rendu de grands services à des musiciens de talent au début de leur carrière (ajoute Honegger avec humour) : « Nul n'exigerait que ce fussent M. Packard ou M. Citroën eux-mêmes qui fixassent les moteurs sur les châssis des voitures qui portent leur nom » — et il est d'ailleurs juste de noter que la musique ainsi « fabriquée » n'apporte que rarement la notoriété à celui qui la signe, car bien peu, parmi ceux qui chantent le refrain dont on dit qu'il est « sur toutes les bouches » connaissent le nom de l'auteur. Mais cet « auteur » touche des droits en rapport avec le nombre de ceux qui le chantent.

L'autre catégorie est celle des « pauvres maniaques » qui se sont imaginé que leur apport « pouvait avoir le moindre intérêt pour leurs contemporains ». Honegger les compare à ces fabricants d'objets qui, hier, étaient le signe de l'élégance la plus raffinée, et dont personne ne se sert plus aujourd'hui. Et il dit encore : « Le compositeur contemporain est un intrus qui veut absolument s'imposer à une table où il n'est pas invité. » Car l'auditeur, l'habitué des concerts et des théâtres lyriques, ne s'intéresse qu'à une musique fréquemment entendue. Celles qu'il ignore ne commencent à « exister » pour lui qu'au moment où une vedette de la baguette se sera intéressée à leur sort. La preuve? Elle est facile : des ouvrages comme l'ouverture de *Guillaume Tell* ou l'ouverture de *Sémiramis* ont complètement disparu des

programmes de grands concerts, et sont « laissés aux chefs d'orphéon » — mais l'ouverture de *la Scala di Seta* — *l'Echelle de Soie* — du même Rossini, et qui n'est certes pas meilleure que ces deux ouvrages consacrés, est revenue à la mode parce qu'il a plu à Toscanini de l'exhumer. Tous les autres chefs l'ont imité et le public est resté béant d'admiration. Chose digne de remarque : le nombre des concerts est plus grand qu'il y a cinquante ans; mais le nombre des ouvrages composant leur répertoire a diminué de moitié. Il en est de même à l'Opéra. Et depuis que les concerts symphoniques sont gérés par un comité, que, conséquemment, le chef a perdu toute initiative, toute tentative quelque peu audacieuse est immédiatement réprimée, car il faut, avant tout, penser à la recette et ne jouer que les classiques dont on est certain qu'ils ne feront courir aucun risque; d'autre part — chose importante — ils n'exigeront qu'un minimum de répétitions (d'où une économie appréciable). C'est ainsi qu'en notre beau pays — et en beaucoup d'autres, mais ce n'est pas une consolation — la profession de compositeur n'est pas de celles que l'on peut conseiller d'adopter à des jeunes gens doués d'un solide appétit : ils courent simplement le risque de mourir de faim. Conclusion : ne pas chercher à découvrir les jeunes talents puisqu'ils sont déjà trop nombreux — mais accorder toute l'aide possible à ceux qui ont donné déjà des preuves de leur talent, et ne pas les laisser écraser sous la concurrence des grands classiques. Il faut pour cela orienter l'éducation musicale dans le sens de la formation d'auditeurs curieux de connaître ce que produit leur temps. N'est-il pas extraordinaire que le public s'intéresse à la jeune peinture, à la jeune littérature, et qu'il soit si difficile de l'intéresser à la jeune musique?

Les conclusions amères — mais irréfutables — de cette étude ont été, bien entendu, fort discutées. Certains se révoltent à la pensée que la société peut laisser le musicien mourir de faim — ce qui est peut-être, en effet révoltant; mais sachant cette dureté de la vie moderne, — et qui n'est pas un fait nouveau ni un fait spécial au monde de la musique, — le jeune compositeur, s'il a le feu sacré, peut gagner sa vie comme instrumentiste, metteur en ondes, correcteur d'épreuves, répétiteur de rôles, chef des chœurs, chef d'orchestre — ce que tant d'autres qui se nommaient Wagner, Gounod, Strauss ont fait sans déchoir — ou exercer un autre métier, comme Moussorgski, Borodine, Albert Roussel, Chabrier, tant d'autres, à leurs débuts.

Honegger consacre un paragraphe aux festivals, si fort à la mode depuis quelques années, et c'est pour constater qu'il s'agit

d'organisations touristiques auxquelles la musique sert d'enseigne, mais où le développement de l'art musical n'a trouvé jusqu'ici aucun encouragement réel. Les bénéfices, remarque-t-il, sont pour les compagnies de chemin de fer, les hôtels et les restaurants. En outre, le festival absorbe en quelques jours pour le seul profit des vedettes internationales, tout ce qui naguère permettait aux sociétés symphoniques et aux théâtres locaux de subsister pendant l'année. Il faut cependant reconnaître que, cette année, un progrès sensible a été réalisé. N'a-t-on pas vu à Vichy un festival entier consacré à la musique française? Commencé par un hommage à Berlioz et à Chabrier (dont deux ouvrages fort négligés au point d'être presque inconnus, *Béatrice et Bénédict*, pour le premier, *Briséis*, pour le second, ont été donnés au théâtre), suivi d'une commémoration du centième anniversaire de Messager, avec la représentation de *Madame Chrysanthème*, il a inscrit au programme une quarantaine d'œuvres françaises, dont une quinzaine données en première ou en seconde audition. M. Gustave Samazeuilh qui inspira cette audacieuse réalisation peut être fier du résultat obtenu. Peut-être le succès de Vichy suscitera-t-il des imitateurs. Comment ne point le souhaiter?

René Dumesnil.

Corelli et son temps, par *Marc Pincherle* (Plon, collect. « Amour de la Musique », 188 p., 660 fr.). — M. Marc Pincherle a publié sur Vivaldi un grand ouvrage qui non seulement fait autorité, mais qui a restitué au maître italien, au « prete rosso » le rang qui lui revient de droit dans l'histoire de la musique, tout près de Bach. Marc Pincherle est également un spécialiste — si l'on peut dire d'un érudit dont le savoir est d'une si vaste étendue — de Corelli sur lequel il a donné, il y a une vingtaine d'années, une étude définitive, depuis longtemps épuisée. On en attendait impatiemment la réimpression. Mais Marc Pincherle n'est pas de ceux qui se contentent de réimprimer sans remanier un texte, même, ce qui est ici le cas, lorsque ce texte n'a pas vieilli. Il se trouve, en la circonstance, que certains faits — comme le voyage de Corelli à Paris, déjà démenti par Marc Pincherle à la page 8 de la première édition — apparaissent aujourd'hui comme des fables parfaitement absurdes. D'autres découvertes ont permis au savant musicologue de préciser certains points demeurés obscurs jusqu'ici. Enfin depuis vingt ans, la faveur croissante des œuvres de l'école italienne du XVIIIe siècle, les enregistrements sur disque, qui en ont été la conséquence, rendaient particulièrement souhaitable la réimpression d'un ouvrage dont l'autorité est encore accrue par la refonte dont il a été l'objet.

Costumes et chants populaires de Haute Bretagne, texte et musique recueillis par *Jean Choleau* (Edition Unvaniez, Arvor, Vitré, nombr. illustr. et exemples musicaux, in-8°, 250 p., 2.695 fr.). — C'est un patient travail qu'a accompli l'auteur de ce recueil dont l'abondante illustration constitue un véritable musée du costume de la Haute Bretagne. Mais ce n'est point seulement ce qui fait la valeur de ce volume : il intéressera les musiciens par l'abondance et la variété des chants populaires que l'auteur a notés. Beaucoup sont connus, mais pour un assez grand nombre l'étude des variantes — non seulement pour les paroles, mais pour la mélodie — montre à quel point une même chanson populaire est pour ainsi dire recréée en passant d'un canton à un autre.

C'est le caractère d'un pays, son âme même avec toutes ses nuances, qu'expriment ces variantes.

La Symphonie, par *Eugène Borrel* (Collect. : Formes, Ecoles et Œuvres musicales, Larousse, 176 p.). — La petite collection dirigée par M. Norbert Dufourcq, et dans laquelle M. Eugène Borrel avait déjà fait paraître une étude sur *la Sonate*, vient de s'enrichir d'un des volumes les mieux réussis, et certainement les plus utiles qui aient été publiés ces derniers temps. C'est en effet sous une forme extrêmement concise, mais nullement sèche, et néanmoins complète, tout ce qu'il faut savoir sur *La Symphonie*, sa formation à l'époque classique, son épanouissement dans les œuvres de « la trinité » Haydn, Mozart, Beethoven, ses transformations au temps du romantisme; et c'est enfin un exposé des formes que lui ont données les différentes écoles nationales. Un volume précieux pour tous ceux, amateurs aussi bien que professionnels, qui s'occupent de musique.

Le marquis de Cuevas, par *Pierre Daguerre* (Edit. Denoël, 164 p., nomb. illustr. photogr.). — Au répertoire des ballets donnés par la troupe du marquis de Cuevas depuis qu'il forma en 1944 sa compagnie d'abord nommée l'International Ballet, on a joint une notice biographique — un panégyrique — du noble impresario et aussi de nombreuses photographies des étoiles de la troupe, des décors, des scènes de répétitions. La partie documentaire rend utile ce volume présenté avec un soin louable.

Ballet, n° 4, par *Serge Lido*, Préface par Jean-Louis Barrault, texte par Irène Lidova (Paris, Art et Industrie, 1 *bis*, r. Henri-Rochefort, un album de 96 reproductions photographiques, in-4°). — Les albums publiés par Lido et Irène Lidova constituent le plus précieux document sur la danse à Paris. On y trouve rassemblés avec art, portraits et instantanés pris au cours des répétitions et fixant quelques instants merveilleux, quelque vision trop rapide, que l'on peut, grâce à ces images, admirer à loisir. On admire, en effet, et c'est bien le mot qui convient, car on s'étonne de tant de fidélité, jointe à tant d'art; et c'est ici mieux qu'un cliché; la vie même apparaît dans ces pages qui fait retrouver dans ces personnages immobiles, les êtres affranchis des lois de la pesanteur que l'on a applaudis au théâtre.

DISQUES

MUSIQUE D'AMOUR ET MUSIQUE SACREE. — Il y a un an à peu près, saluant l'apparition de l'excellent enregistrement de *Pelléas* dirigé par Ernest Ansermet, je ne voulais point paraître oublier le seul enregistrement que nous ayons eu jusque-là et qui fut réalisé pendant la guerre dans les conditions les plus difficiles. Hélas! il était vieilli, pesant, avec ses vingt disques et son audition hachée. Or, la machine, les progrès de la machine, qui l'avaient condamné, voici qu'ils le ressuscitent. L'enregistrement de 1942 a pu être — dirai-je : transcrit? — en microsillon (1). J'ai repris l'ancien, comparé longuement, minutieusement — délicieusement — parfois presque mesure par mesure : la fidélité est merveilleuse; c'est la même qualité de sonorité, de transparence, — avec le bruit de fond en moins, et ces trois disques légers par

(1) *Voix de son Maître*, FJLP 5030 à 5032.

quoi sont effacés toute rupture, tout suspens; ils nous donnent l'œuvre comme au théâtre.

Douze années, et quelles années! Quel allégement put apporter ce *Pelléas* dans une chambre glaciale, dans tant de chambres glaciales de cet hiver 42! Il y a aussi quelque mélancolie dans ce retour. C'était Louis Beydts qui avait assumé la responsabilité de l'enregistrement et c'est Roger Désormière qui dirigeait l'orchestre. Il reste cette gravure, une des plus précieuses et des plus pures que nous possédions. Irène Joachim est, à nulle autre pareille, notre Mélisande. Je crois aussi que, depuis Panzera, Jacques Jansen est le plus tendre et mystérieux Pelléas que nous ayons entendu. Autour d'eux, on retrouve avec le même contentement Mmes Germaine Cernay, Leila Ben Sedira, MM. Etcheverry, Paul Cabanel, Narçon et les chœurs d'Yvonne Gouverné. Ce qui fut musicalement et techniquement une réussite exceptionnelle, en dehors même de tout ce qu'y ajoutaient les circonstances, nous est donc, non seulement conservé intact, mais rendu encore plus proche; rien ne vient plus, fût-ce un instant, suspendre l'enchantement. Cet enchantement — non, nous n'avons point fini de nous en émerveiller — qui d'un seul petit signe nous permet d'appeler à soi Mélisande...

Et de l'écouter inlassablement. Comment tant de sottises purent-elles être dites? — Il est tout de même étrange que celui qui a, contre Wagner, si bien « senti » Debussy comme Bizet, ce fût encore Nietszche. Cependant qu'on attaquait Debussy au nom de la « clarté française ». Sans se douter qu'avec *Pelléas* — à travers Maeterlinck, mais bien au delà de Maeterlinck — Debussy découvrait la poésie la mieux faite pour le porter, lui, « musicien français », — la poésie non point « nordique » qu'on lui reprochait, mais celtique. Autre rencontre: je ne me suis jamais lassé de rappeler ce qu'on oublie trop souvent, — que Wagner a cherché les deux thèmes de son inspiration la plus haute — *Tristan* et *Parsifal* — non dans la mythologie germanique, mais dans la poésie celte. En puisant à la même source, mais d'un mouvement plus naturel, Debussy ne faisait point un emprunt étranger, il prenait à son propre fonds.

Mais le savait-il clairement? Il est curieux que, dans les dernières années de sa vie, Debussy eût songé à écrire un *Tristan* sur le poème restitué par Bélier. Est-ce la maladie, puis la mort, ou de simples obstacles matériels qui l'ont détaché de son dessein? — Ou bien a-t-il découvert que, son *Tristan*, égal à l'autre, il l'avait déjà donné?

•

Musicien anglais, et le plus grand, Purcell était en réalité de famille française et sa musique est « italienne », mais d'un italianisme en partie français en ce qu'il se rattache à Lulli. Avec tout cela, Purcell a inventé une forme originale de l'opéra, qui eût dû rivaliser avec l'opéra italien, et qui, en fait, fut négligée et méconnue. L'œuvre qui, avec d'autres, ouvrait cette voie et qui est devenu la plus fameuse, c'est *Didon et Enée*, écrite pour un pensionnat et jouée à Chelsea par des « jeunes filles de bonne famille ». Il fallut attendre plus de deux siècles pour que *Didon* fût remis à la scène, en 1895, cette fois encore par des étudiants. En France, on en doit la seule représentation à Xavier de Courville. Rien ne convient mieux au disque (2) que cet « opéra de chambre », et quelle représentation réunirait Mmes Flagstad et Mme Elizabeth Schwarzkopf ? — Thomas Hemley est un très beau et dramatique Enée, et la partition est remarquablement éclairée par Geraint Jones, au pupitre du « Mermaid theatre company » de Londres.

•

Parmi les grands mystiques espagnols il ne serait que juste de compter Luiz Victoria. Et non moins juste de le mettre à son rang de musicien, qui est le premier, au-dessus de Palestrina qu'on lui donne trop souvent pour maître. L'admirable *Office des morts*, enregistré par la célèbre chorale de Pampelune (3), témoigne non seulement de la science du contrapuntiste, mais d'un sentiment religieux intense, pathétique, exalté, bref de tout ce dont Palestrina est le plus éloigné.

L'exigence de l'artiste et du mystique se traduit dans cette messe par le refus de recourir soit à des thèmes profanes et populaires, soit à l'invention personnelle : le thème grégorien appelle la réponse polyphonique du chœur. Mais sur cette fondation, Victoria bâtit la plus dramatique — lumineuse et ténébreuse à la fois — des cathédrales espagnoles. Cette messe funèbre et royale est une des grandes pages de la musique sacrée, et la voici impeccablement gravée.

Yves Florenne.

(2) *Voix de son Maître*, FALP 200.
(3) *Officium defunctorum* (Ducretet-Thomson — LPG 8738).

Opéra. — La *Mireille* du festival d'Aix, représentée aux Baux en juillet dernier, a été intégralement enregistrée sur place, dans le décor du Val d'Enfer, avec Janette Vivalda, Christiane Gayraud, Michel Dens et l'orchestre de la Société des concerts du Conservatoire dirigé par A. Cluytens (Columbia). Debussy : *Le Martyre de saint Sébastien*, avec Claudine et Jeannine Collard, dir. Inghelbrecht (Ducr.-Thomson, 2 disques de 25 cms).

Musique religieuse. — Couperin : *Messe à l'usage de Paroisses*, enregistrée par G. Litaize sur l'orgue de Saint-Merry, dont Couperin lui-même admirait déjà la fraîcheur de timbre.

LETTRES GERMANIQUES

KLOPSTOCK ET LA NAISSANCE DE LA POESIE ALLEMANDE MODERNE AU XVIIIe SIECLE. — Un humoriste déclarait un jour : lorsqu'un écrivain célèbre meurt, les directeurs de tel journal littéraire se sentent revivre. Les chroniqueurs sont moins cruels, peut-être parce qu'ils ont à faire face aux anniversaires, dont les Allemands sont si friands, qu'il s'agisse de la naissance ou de la mort ou du soixantième anniversaire, ou même, comme ce fut le cas pour Wedekind, de l'anniversaire que l'on aurait pu célébrer, si l'auteur était encore en vie. Nous allons continuer la série par le plus ancien des poètes allemands, par Klopstock, dont nous dirons qu'il est le père de la poésie moderne, si nous ne devions pas réserver cette appellation à Gœthe; mais en être le grand-père constitue un assez beau titre de gloire.

Né en 1724 et mort en 1803 après avoir joué un rôle considérable dans la littérature, Klopstock n'est presque plus étudié et bien peu d'Allemands pourraient se vanter d'avoir lu en entier *La Messiade.* Pourtant son importance ne saurait être contestée et nous en voyons la preuve dans la publication de travaux récents consacrés à celui que Curt Hohoff n'hésite pas à appeler dans un article substantiel du « Rheinischer Merkur » (17 septembre 1954) : « le premier poète moderne », ou encore, avec un sens spécial, « le premier Germaniste ».

Le 13 mars 1953, exactement 150 ans après la mort de Klopstock, le romancier Hans Henny Jahnn — dont nous aurons à reparler — fit son éloge à l'Académie des Sciences et de la Littérature de Mayence (Steiner Verlag, Wiesbaden, 25 p. 2,40 DM.). Ce fut un éloge académique, nuancé d'ironie et dans lequel les pointes ne faisaient pas défaut; l'orateur saisit l'occasion pour reprocher à Frédéric II d'avoir favorisé les étrangers aux dépens des hommes de lettres allemands et pour opposer à l'hostilité qui parfois entoura Lessing les funérailles grandioses

que Hambourg fit à Klopstock, funérailles plus que nationales, puisque son cercueil était suivi par les ambassadeurs ou chargés d'affaires d'Angleterre, d'Autriche, de France, de Russie, etc. L'hommage est mitigé, mais cette étude sur le XVIIIe siècle allemand nous intéresse à plus d'un titre.

L'hommage est au contraire presque sans réserves dans deux livres qui viennent de paraître: *Klopstock Dichtungs-theorie als Beitrag zur Geschichte der deutschen Poetik* (West-Ost Verlag, Saarbrücken, 1954, 187 p., 990 fr.) et *Friedrich Gottlieb Klopstock, Ausgewählte Werke* (Hanser, Munich, 1954, 470 p.). Le responsable de ces deux ouvrages est Karl August Schleiden, germaniste sarrois, et le premier constitue la première thèse de doctorat soutenue à l'Université de la Sarre en littérature allemande, mais son édition des œuvres choisies est complétée par une très importante étude du poète Friedrich Georg Jünger, étude que celui-ci avait déjà publiée sous une forme peu différente dans son recueil *Orient und Okzident* (1948). De l'édition nous dirons simplement qu'elle est tout à fait satisfaite. Elle contient l'essentiel : cent pages de poèmes, en particulier des odes, les trois premiers chants de *la Messiade*, qui sont les meilleurs, un drame, *La mort d'Adam*, les textes en prose les plus caractéristiques, notamment deux de la *Deutsche Gelehrtenrepublik*, un certain nombre de lettres et quelques spécimens de traductions du grec et du latin. Elle est complétée par un appareil scientifique important. C'est un Klopstock de poche qui rendra de grands services.

Nous voudrions nous attarder plus longuement sur les deux études, la thèse du germaniste et l'essai du poète, qui sont évidemment très différentes et pour cette raison même se complètent heureusement. Schleiden a fort bien compris qu'il devait partir des travaux antérieurs et s'appuyer sur eux pour les dépasser. Après avoir présenté dans leur ensemble les théories de Klopstock, spécialement sur la langue, il s'attaque aux problèmes principaux : poétique, rôle du poète considéré comme créateur et comme artiste, mission de la poésie; son livre, qui repose sur des analyses de textes précis, est solide et clair; il fournit au lecteur une documentation de bon aloi. — Tout autre évidemment est le propos de Fr. J. Jünger qui, sans se préoccuper de recherches de détail, veut exalter le rôle de Klopstock, rénovateur de la poésie allemande, mais il aboutit à des conclusions identiques ou plutôt il en part.

Klopstock a le mérite d'avoir élevé la poésie à une dignité nouvelle, d'avoir montré par sa vie et par son œuvre ce que devait être un poète. D'abord il vivait en poète, — grâce, il faut

l'avouer, aux subsides de mécènes danois ou badois — comme le prêtre d'une religion nouvelle du vers ou de la langue et ses contemporains surpris en conçurent une vive admiration; ils se pressaient, enthousiastes, à ses lectures publiques de *la Messiade*. Il leur parlait dans une langue nouvelle, animée et rythmée, riche d'un dynamisme qui fait penser Jünger à l'harmonie des sphères. Il parlait à leur âme, car sa poésie venait du cœur plus que de l'esprit, elle était aussi riche de sentiments et même de sentimentalité que la poésie didactique l'avait été de réflexions; à la fois musicale et plastique, elle les entraînait dans une sphère plus élevée. Il fut encore un novateur parce que, nourri des Grecs et des Romains, il introduisit les maîtres antiques dans la mesure où ils pouvaient être adaptés aux tendances allemandes; il s'efforça, le premier, de réaliser dans la poésie une synthèse d'éléments antiques, germaniques et chrétiens, qui fait de lui le précurseur de Gœthe et de Hölderlin. Cela ne signifie nullement qu'on peut l'égaler à ses successeurs, mais ils lui doivent une part de leur œuvre poétique et c'est déjà beaucoup. Cela justifierait cette chronique, même si l'Assemblée nationale française ne l'avait pas, en 1792, nommé citoyen d'honneur, même si, comme le rappelle Schleiden, l'Institut ne l'avait pas appelé à lui en 1802.

J.-F. Angelloz.

Frankreichs Uhren gehen anders, par *Herbert Lüthy* (Europa Verlag, Zürich — Stuttgart — Vienne, 1954, 355 p., relié 15.80 DM). — Voici un livre qu'il faut lire, malgré son excessive longueur, mais qu'un Français ne lit pas sans irritation, que les critiques allemands eux-mêmes n'approuvent pas sans réserves, surtout lorsqu'ils aiment la France. L'auteur nous dirait probablement que tel est son cas; nous pensons qu'il l'aime moins qu'il ne la connaît et qu'il l'envie peut-être plus qu'il ne l'aime. Il a choisi un titre qui fait balle et qui par son caractère un peu énigmatique devait assurer les succès du livre, mais qui se retourne contre lui : « Les montres de France marchent autrement », ...autrement que les siennes ou que celles de son pays? (la Suisse). Si nous avons pendant quelques années connu l'heure allemande, qui était un défi au soleil, nous ne pensons pas imposer l'heure française à tous les pays du monde. Cela signifie évidemment que la France n'est pas semblable aux autres pays, mais réjouissons-nous de cette unicité et conservons-la le jour où les pays européens connaîtront une unité à laquelle l'auteur aspire et pour laquelle il lui demande de s'enrôler. Après avoir montré dès le début la personne France prisonnière de son passé, de ses corps constitués et de ses juristes, extraordinairement stable malgré une instabilité superficielle, il s'étonne qu'elle ne prenne pas la tête d'un mouvement révolutionnaire; il oublie un peu qu'elle a fait la Révolution de 1789 et qu'elle reste, comme l'écrivait Distelbarth, la France de toujours, qu'elle fut, et qu'elle est encore, le pays des missions et des missionnaires.

Nous ne voudrions pas que l'irritation l'emporte sur l'impartialité; même si l'on est maintes fois tenté d'apporter une retouche aux paroles de l'auteur, son livre est très riche; il présente aux Français une image de leur pays qui n'est pas une caricature, un portrait exact, un peu déformé, parce que les traits en sont grossis, un peu déplaisant parfois, mais c'est notre faute.

Federn vom gallischen Hahn, par *Walter Lenz* (Limes-Verlag, Wiesbaden, 1954, 196 p.). — Il est rare qu'une deuxième mouture vaille la première. C'est pourtant le cas pour cette suite à *Franzosen hin... Franzosen her*, que nous avons signalé précédemment. Lenz ne veut point, comme le titre pourrait le faire supposer, déplumer le coq gaulois, qui orne la couverture, mais au contraire, prendre avec amour ses plumes dans la main pour les faire valoir et les mieux admirer. Certain passage nous incite à penser qu'il a voulu avec ce deuxième « alphabet », écrire une réplique au livre de Lüthy et lui dire : « Qu'il est heureux que les montres de la France marchent autrement que les nôtres et marchent mieux! Qu'il est bon d'avoir à portée de sa voiture un pays aussi accueillant, où l'on sait vivre et laisser vivre, où l'on secourt avec un empressement particulier l'ancien adversaire, où les agents — même si on les appelle des vaches — savent régler la circulation, où l'on mange des escargots, boit du pinard et fume des gauloises bleues, le pays du champagne, du charme et du chahut, etc. » Ce n'est pas que Lenz ignore nos défauts et il sait parfois nous les montrer, mais il a la manière, parce qu'il est devenu l'un des nôtres, il a tant de « gentillesse » que nous nous étonnons de ne pas trouver ce mot dans son alphabet, ce mot pour lequel il n'y a pas non plus de traduction; ce sera peut-être pour un troisième volume.

Les lecteurs du *Mercure* se réjouiront sans doute d'apprendre qu'à Paris Lenz a rencontré « un maître », et « une maître », dont il publie les photographies, l'une était une charmante avocate, l'autre portait un béret, des lunettes et s'appelait Georges Duhamel, ce qui permet un sous-titre éloquent : « Quartier de l'Europe. »

Gœthe, Tome 17 (Artemis, Zürich, 1954, 1030 p.). — Nous avons signalé en son temps la parution du tome 16 de la grande édition dirigée par le professeur Beutler et qui contenait une partie des écrits scientifiques du poète. En voici la deuxième partie (Botanique, anatomie comparée, zoologie, géologie et minéralogie), où nous trouvons également de précieux aphorismes et fragments. Une très importante étude de Hans Fischer les suit et un double index, particulièrement utile ici, composé par Joachim Schroeter. On sait l'intérêt que Gœthe porta aux recherches scientifiques et l'intérêt qu'elles présentent pour la compréhension de son œuvre poétique. L'excellente présentation de cette édition en rendra la lecture et l'étude agréables.

Hesse-Rolland Briefe (Fretz et Wasmuth, Zürich, 1954, 118 p., relié 19 fr.). — En apparence il y a peu de chose dans cette correspondance toute simple, échangée pendant un quart de siècle par R. Rolland et H. Hesse; en apparence seulement, car nous y trouvons deux grands esprits fraternels, unis par le sentiment de maintenir dans un monde déchaîné les droits de l'homme et de l'humain. Aussi ne lit-on pas sans émotion le fac-similé de la carte postale que, de Vézelay, Rolland envoya le 5 août 1940 à Hesse; il lui adressait « un salut affectueux et nostalgique » et ajoutait ce vœu : « Qu'il vous fasse goûter plus amoureusement encore la paix lumineuse et libre de l'air que vous respirez! J'en jouis par vous. » La censure s'inquiéta et orna la carte du tampon « Retour à l'envoyeur ». Le livre est fort joliment présenté et illustré d'aquarelles de Hesse, de ces aquarelles dont Rolland lui disait dans une lettre du 18 septembre 1922 : « Elles sont savoureuses comme des fruits et riantes comme des fleurs. Elles mettent le cœur en joie »; il aura des lecteurs fervents.

Erste Stücke von Brecht (Suhrkamp, Berlin, Francfort, 1953, 6 et suiv., 2 vol. de 331 et 303 p.). — Bertolt Brecht est un des principaux représentants de l'expressionnisme, surtout dans le domaine dramatique et il était un des écrivains marquants de la zone d'occupation soviétique, au moins avant de devenir autrichien par naturalisation en 1951 et d'élire domicile à Salzburg; pourtant il ne bénéficie pas de la faveur qu'il mérite et on a parfois tendance à le considérer comme un auteur fini, alors qu'il a cinquante-six ans. Aussi la maison Suhrkamp a-t-elle été bien inspirée en publiant ses premières pièces, celles de la période nihiliste, qui se termine en 1927 ou 1928 avec le triomphe de « L'opéra de quatre sous ». Elles sont au nombre de cinq : *Baal, Trommeln in der Nach, Im Dickicht der Städte, Leben Eduards des Zweiten von England, Mann ist Mann. Trommeln in der Nacht*, comédie représentée en 1922 à Munich et qui fit connaître Brecht est une satire de la République de Weimar; *Baal*, jouée à Leipzig en 1924, mais qui date de 1922, porte sur la scène tout ce qu'il peut y avoir de vulgaire et de bas dans l'homme; *Im Dickicht der Städte* (Munich, 1923) ne représente pas seu-

lement, comme l'annonce un bref avant-propos, la lutte inexplicable de deux hommes et la décadence d'une famille venue des savanes, dans le fourré de la grande ville, mais aussi le conflit des instincts inférieurs et la détresse de l'homme solitaire. Dans *Leben Eduards des Zweiten von England* (Munich, 1924), qu'il écrivit avec Lion Feuchtwanger, Brecht suit le drame de Marlowe, mais de loin, pour en faire une pièce expressionniste. Enfin, *Mann ist Mann* (Darmstadt, 1926) qui porte le sous-titre « La transformation de l'emballeur Galy Gay dans les baraques militaires de Kilkoa en l'année 1925 », veut montrer « qu'on peut faire d'un homme tout ce que l'on veut..., le démonter et le remonter comme une auto, sans qu'il y perde quoi que ce soit ». Il faut souhaiter que la maison Suhrkamp continue la publication des œuvres de Brecht et nous permette d'étudier dans son ensemble l'évolution d'un des poètes les plus caractéristiques de l'époque.

Hugo von Hofmannsthal. Dramen II (S. Fischer, Francfort, 1954, 547 p.). — Voici dans la grande édition, dont nous sommes heureux de voir s'accélérer le rythme, le tome II des Drames, qui groupe les œuvres de la maturité ou plutôt de la maturation, spécialement les pièces grecques : *Elektra* (1903), *Das gerettete Venedig* (1904), *Œdipus und die Sphinx* (1905), *König Œdipus* (1906), *Vorspiel für ein Puppentheater* (1906) ; s'y ajoutent quelques esquisses dramatiques ; *Leda und der Schwan* (1900), *Jupiter und Semele* (1901), *die Söhne des Fortunatus* (1900) ; *König Kandaules* (1903), *Pentheus* (1906). Vers 1900 Hofmannsthal achève une période essentiellement lyrique et esthétique. Il va chercher hors de lui, même hors de son pays et de son temps, ce qui doit être maintenant la base de sa « Weltanschauung » et la substance de son œuvre ; son évolution le conduit dans la Grèce antique où il va trouver l'homme aux prises avec le Destin, où il va combiner l'élément moral et l'élément mythique, avant d'en venir au monde chrétien. C'est ce qu'on trouve dans le présent volume, c'est-à-dire Hofmannsthal en route vers lui-même.

Phäakische Inseln, par *Gerhard Nebel* (Klett, Stuttgart, 1954, 189 p., cart. 9,80 DM). — Les hasards de la guerre avaient entraîné G. Nebel dans plusieurs pays d'Europe et nous avons signalé ses livres sur la France et l'Italie. Mais il a réellement la vocation du voyage et du dépaysement, puisque la paix le vit en Afrique et plus récemment aux îles Canaries. Après bien d'autres, mais à sa manière il chante donc, poète lyrique en prose, les « îles phéaciennes ». Comment les a-t-il vues? Il répond lui-même : « Nous regardons la terre non pas avec la science comme une gigantesque chose morte, mais avec le mythe et aussi avec les yeux de Léonard et de Gœthe comme un devenir vivant » (p. 11). Il est en effet un visionnaire du réel et du mythe, qui nous donne un portrait haut en couleurs, une synthèse d'hommes et d'animaux, de paysages et des fleurs, de villes et de mer, où tout vit dans une exaltation paradisiaque. Il nous grise, car il s'est grisé. Mais ne se fuit-il pas lui-même et que deviendra-t-il après la griserie? que fera-t-il s'il a un jour tout vu?

Martin et Isabel, par *Manfred Hausmann* (Bertelsmann, Gütersloh, 1954, 2 vol. de 80 p.). — Il nous faut signaler dans la petite collection Bertelsmann ces deux charmants volumes illustrés par Eva Kausche-Kongsbach. Martin, c'est un bambin qui n'est pas encore sorti du vert paradis de l'enfance et qui reste toujours drôle, même et surtout quand il fait des bêtises. Isabelle, c'est ce que les Allemands appellent « un Backfisch » (poisson frit), la grande fillette en passe de devenir jeune fille au seuil de l'amour. Tous deux sont authentiques et M. Hausmann les a dépeints l'un et l'autre avec beaucoup de saveur et de charme, de naïveté et de délicatesse.

Aufstieg des Abendlandes, par *A. Ch. de Guttenberg* (Limes-Verlag, Wiesbaden, 1954, 388 p., 19.80 DM). — Ce livre qui parut d'abord en français, au Canada, veut démontrer que les divers peuples d'Europe sont liés par une communauté de race, de religion, de langue, de culture qui doit les pousser à s'unir, s'ils veulent sauvegarder la civilisation occidentale. Il repose donc sur les recherches entreprises dans plusieurs domaines scientifiques et dont l'auteur utilise les résultats ; la bibliographie sommaire qu'il donne à la fin nous indique à quelles sources il a puisé ; elle contient peu d'ouvrages récents. Même s'il apporte peu de nouveautés c'est un recueil commode.

Meister Eckart. Die deutschen Werke (Kohlhammer-Stuttgart, le cahier de 64 p., le N° 4.80 DM). — Nous avons déjà signalé la publication de la grande édition des œu-

vres allemandes et latines de Maître Eckart et indiqué que les premières sont confiées à Josef Quint, professeur à l'Université de la Sarre. Le rythme de parution acquiert une régularité qui nous réjouit. En mars et en août 1954 deux fascicules ont été publiés, les deux premiers du tome V; ils contiennent le célèbre « Buch der Göttlichen Tröstung » et l'appareil scientifique qui, ainsi qu'il est d'usage dans toute édition savante, occupe dix fois plus de place que le texte.

Les lecteurs qui s'intéressent au grand mystique seront heureux d'apprendre que le professeur Quint a maintenant installé son « Institut Maître Eckart » dans une salle de la nouvelle bibliothèque récemment inaugurée à l'Université de la Sarre.

Insel-Almanach, 1954-1955 (Insel-Verlag, Wiesbaden, 1954, 191 p.). — L'Insel Almanach, dont nous avons annoncé en son temps la réapparition continue, bien présenté et illustré, sous le signe de Katharina Kippenberg, dont il était l'émanation. Elle y apparaît en personne avec un récit délicat extrait de ses *Kleine Schriten* et dans un portrait nuancé que trace d'elle Carossa. Y figurent R. M. Rilke : *Sechs Sonette aus dem Italienischen;* — Reinholf Schneider : *Aus der Jugendzeit;* — Ernst Bertram : *Neun Gedichte;* — Gertrud von le Fort : *Das Dokument;* — Erhart Kästner : *Anachoreten gebirgauf verteil;* — Gerhard Marcks : *Tiersplastik;* — Sally Salminen : *Lebendiges Strandgut;* — Max Mell : *Drei geistliche Erzählungen;* — Federico Garcia Lorca : *Plauderei über Theater;* — Molière : *Vorspiel zum « Amphitryon »;* — Mattias Braun : *Schwarzes Wasser* (Erzählung); — Josef Mühlberger : *Drei Gedichte;* — Misia Sert : *Renoir;* — Giovanni Boccaccio : *Diane und die Nymphe;* — Alfred de Vigny : *Das unbekannt gebliebene Gespräch;* — Günther von Stürzner : *Drei Gedichte;* — Paul Valery : *Briefe.*

Merkur (Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart, le N° 2.50 DM). — Toujours d'un niveau élevé, cette revue réunit dans son N° 78 (août 1954) Jürgen Habermas : *Die Dialektik der Rationalisierung;* — Mircea Eliade : *Die Mythen in der modernen Welt;* — Georg Britting : *Gedichte;* — Rudolf Kassner : *Stil und Gesicht;* — Gerd Gaiser : *Zwei Anekdoten;* — Sören Kierkegaard : *Briefe.* Il convient de mentionner également les comptes rendus, dont certains sont excellents; ils sont dus à Curt Hohoff (*Antike Strophen in der Dichtung Georg Brittings*), Karl August Horst (*Hermann Brochs Bergroman*), Armin Mohler (*Die organisierte Anarchic*), Hemito von Doderer (*Um die Wahrheit*), Otto von Taube (*Rhapsodische Erinnerungen*), L. L. Matthias Golo Mann (*Auseinandesetzung über ein Amerika-Buch*).

Studium Generale (Springer, Berlin-Göttingen-Heidelberg, le N° 6,60 DM). — Le N° d'août 1954 présente un vif intérêt, car il est en grande partie consacré au problème important de l'interprétation et l'article du romaniste de Cologne, le professeur Schalk, intéressera particulièrement les spécialistes français; il est intitulé : *Zur Interpretationsmethode in der romanischen Philologie.* Les autres études sont dues à Thr. Georgiades : *Die musikalische Interpretation,* Hermann F. : *Um die Interpretation der Bildnerei der Naturvölker,* Ipsen : *Zur Theorie der Entzifferung,* A. Nasvytis : *Kombinationen und Geheimschriften,* E. Topitsch : *Der Historismus,* H. U. Instinsky : *Theodor Mommsen und die Römische Geschichte,* N. Adler : *Verständnis und Interpreation der Bibel.*

Deutsche Rundschau (Baden-Baden, le N° 1.80 DM). — Au sommaire du N° de septembre : Rudolf Pechel : *Ein Sommer unseres Mißvergnügens;* — Hans Jaeger : *Tschu-En-Lai;* — Reginal H. Phelps : *Die Hitler-Bibliothek;* — Hans von Eckardt : *Die Dramaturgie der russische Geschichte;* — Alfred Mohrhenn : *Eduard Mörike;* — Hermann Uhde-Bernays : *Fontanes Briefe an Friedländer;* — Alfred Frisch : *Französische Parteien vor dem Schmelztiegel;* — Vigoleis Thelen : *Jede Blume erblüht sich den Tod;* — Walther Tritsch : *Das Abendland durch die Brille der Anderen gesehen;* — Gerhard Neumann : *Später Sommer;* — Klaus Peter Schulz : *Resolutionen und Realitäten;* — Dietrich Koch : *Einem Freunde aus der Zeit der Gefangenschaft;* — Hermann Uhde-Bernays : *Fontanes Briefe an Friedländer;* — Eduard Lachmann : *Georg Trakl;* — Gottfried R. Treviranus : *Glückwunsch für Hermann Ullmann;* — Irmgard Kern : *Die Gräber am Walde;* — Heinz Albers : *Begegnung im Eissalon.*

Frankfurter Hefete (Francfort, le N° 1, 1.50 DM). — Dans le N° d'août qui est très varié nous trouvons Joseph Rovan : *Paris in der Nacht zum 31. Juli,* Ruth Landshoff-Yorcks : *Ganz deutlich kleine Hörner,* Max Hermann : *Die Jugend*

der DDR, Joseph Antz : Der Fall Foerster, Alfred Andersch : *Ein Gedenkblatt*, Aus der diesjähringen Osterbotschaft Papst Pius XII, Klaus von Bismarck.

Antares (W. Klein, Baden-Baden, le N°, 1.80 DM). — Le N° 6 de 1954 a fait l'objet de soins particuliers, parce qu'il devait paraître pour la foire du livre à Francfort. Nous ne pouvons pas en énumérer tous les articles; bornons-nous à dire qu'il fournit au lecteur une documentation très abondante sur la France et les Français, sur la littérature, le théâtre, l'art, le film, la science et la technique, etc.; ce sont les rubriques habituelles, mais elles sont encore plus riches que d'habitude; que de renseignements par exemple dans l'article de M. Mohrt. *Streifzüge durch das literarische Leben Frankreichs! Die Freiheit des Christen zum Halten und Hergeben*, P. Hacks : *Wider den ästhetiche Ennui*, Ruth Landshoff-Yorck : *Annemarie, — ein Porträt*, Janheinz Jahn : *« Fleisch vom Fleisch der Welt » — Onthologie der Bantu*, E. Kuby : *Jeder sein eigener Robinson?*

Documents (S. B. 81 528 — BCM « C » Paris, le N° 150 fr.). — Nous avons maintes fois dit l'intérêt de cette « Revue mensuelle des questions allemandes »; le N° double d'août et septembre (206 p., 300 fr.) est passionnant, car il est en grande partie consacré à la jeune littérature allemande. Nous y trouvons pour ne donner que l'essentiel : Friedrich Sieburg : *Pauvre littérature allemande*, Helmut Braem : *Situation de la nouvelle littérature allemande* (1945-1953), Heinrich Böll : *Maison sans gardien*, Paul Schallüch : *Arrivée 0 h. 12*, Ernst Schnabel : *Interview avec une étoile*, Milo Dor et Reinhard Federmann : *Le fleuve souterrain, ou rêves du demi-siècle*, George Forestier : *deux poèmes*, Walter Höllerer : *deux poèmes*, Joachim Schoeps : *Je suis né en 1909*, Hermann Kasack : *Pour une Académie allemande*, Hans Egon Holthusen : *Un écrivain allemand aux U.S.A.*, Walter Jens : *L'homme qui ne voulait pas vieillir*, Herbert Eisenreich : *Lâcher de ballons*, Jeannie Ebner : *Morts à vendre*, Eve Dessarre : *Quatre poèmes d'Erich Kaestner.*

Du (Conzett et Huber Zürich, le N° 3,20 fr. suisses). — Quel beau sujet que celui qui emplit le N° de septembre : « La philosophie dans l'image! » Près de 20 philosophes y paraissent d'Heraclite à Jaspers avec des textes intéressants et de belles illustrations. Mais la France se trouve reléguée un peu à l'arrière-plan; ignore-t-on en Suisse les philosophes français contemporains? Cette rétrospective est suivie d'une anticipation très curieuse : le plan d'une « Académie » par Walter Robert Corti, suivi des projets qu'ont élaborés en vue d'une réalisation éventuelle les étudiants de la classe d'architecture du professeur Hans Hofman, à Zurich; il y a là des suggestions fort intéressantes caractéristiques des tendances architecturales modernes. — J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

LA MARQUE DE YEATS. — L'heure est venue de présenter ou de rappeler l'essentiel de la bibliographie yeatsienne de ces dernières années : inédits du poète, ouvrages critiques.

Les inédits (y compris ceux que cite Ellmann dans son livre examiné plus bas) consistent essentiellement en correspondance. On avait déjà, par ordre d'apparition : *Letters on Poetry from W. B. Yeats to Dorothy Wellesley* (Oxf. Univ. Press, 1940, 224 p., 8/6); *Letters to his Son W. B. Yeats and Others* (London, Faber, 1944); *Letters to Florence Farr*, by Bernard Shaw and W. B. Yeats, ed. by C. Bax (London, Home & Van Thal, 1946, 77 p., 7/6. Les lettres de Yeats occupent une trentaine de pages. Il y

avait eu deux éditions antérieures : Dublin, Cuala Press, 1941; N. Y., Dodd, Mead & C°, 1942); *W. B. Yeats and T. Sturge Moore, Their Correspondence 1901-37* (London, Routledge, 1953, 234 p., 20/) signalé dans notre revue de livres de juin. Sans compter ce qui a pu paraître isolément en périodiques ou autrement.

Malgré l'intérêt à la fois biographique, psychologique, esthétique et philosophique de toutes ces lettres, le plus gros restait à faire. Le voici, et encore partiel, avec *The Letters of W. B. Yeats*, ed. by A. Wade (London, Hart-Davis, 1954, 938 p., 63/). Malgré le titre, ce n'est qu'un choix; d'où l'on peut conclure à la fécondité de Yeats correspondant. L'éditeur a retenu les lettres qui peuvent, au sens le plus général, être considérées comme autobiographiques. De tout point de vue, elles s'imposent à quiconque s'intéresse à l'écrivain. Ne s'agit-il que de sa vie, son dernier volume d'autobiographie, *Dramatis Personae*, n'allait pas au delà de 1902. La présente collection embrasse les lettres (à part une plus ancienne) écrites de 1887, où Yeats avait vingt-deux ans, à 1939, année de sa mort. Elles sont annotées, divisées en six parties dont chacune est précédée d'une introduction qui ne fait pas double emploi avec l'introduction générale, et suivies d'un index en deux grandes colonnes serrées. Elles montrent Yeats dans son cercle d'amis : des femmes comme K. Tynan, F. Farr, Lady Gregory, O. Shakespear; des poètes comme W. E. Henley, R. Bridges, A. Symons, A. E. (pseudonyme de G. W. Russell); des artistes comme C. Ricketts, E. Dulac, et son propre père J. B. Yeats. Elles contiennent beaucoup de détails anecdotiques, humoristiques même et parfois mordants, sur la vie du monde artistique et littéraire à Londres et à Dublin. Elles renseignent avec son abondance communicative sur les intérêts de Yeats : la politique (ce n'était pas son fort) et les lettres irlandaises, le théâtre, la philosophie, l'occultisme, le spiritisme et la magie, les livres de ses devanciers et contemporains, son labeur lent et pénible, ses débats intérieurs — car cet artiste avait une conscience et de la suite dans la conscience, un souci aisément contradictoire de se montrer dans sa variété, de se comprendre et se construire avec cohésion. Pleine page, onze photos de lui et de ses amis, de son écriture peu déchiffrable, sont comme le sucre sur le gâteau.

Comment ces lettres sont-elles éditées? Toutes ne sont pas absolument inédites; p. ex. celles à K. Tynan, F. Farr, A. E., D. Wellesley, J. O. 'Leary. Pour des raisons variées — destruction, scrupule, refus, impossibilité légale — certains destinataires à qui

l'on s'attendrait sont absents complètement ou presque : Mrs. Yeats; Maud Gonne, pour qui le poète eut des années durant une passion malheureuse; E. Sitwell, G. Moore, Synge, Shaw, Pound, etc. Enfin Wade n'a rien reproduit des lettres à Sturge Moore parues l'an dernier, et relativement peu des lettres à D. Wellesley. On peut juger sur un échantillon, la correspondance avec F. Farr, de la difficulté du travail. Wade s'est reporté aux originaux. Dans la chronologie, et jusque dans les mots et dans la ponctuation, son édition diffère de l'édition Bax. On penche à en croire plutôt Wade, qui a bénéficié d'une dernière collation et qui est l'un des plus anciens familiers et connaisseurs de Yeats.

Ne voit-on pas en effet, dans une lettre de 1909, le poète admirer la bibliographie de ses œuvres déjà commencée par son ami? Ce travail s'est poursuivi jusqu'en 1951, où le même Wade a publié *A Bibliography of the Writings of W. B. Yeats* (London, Hart-Davis, 390 p., 63/). Le *Mercure* a présenté en avril 1953 ce monument raisonné, complet, définitif. Il fallait le rappeler ici à côté d'autres ouvrages biographo-critiques : *W. B. Yeats, Man and Poet*, par N. Jeffares (London, Routledge, 1949, 373 p., 21/); *Yeats, the Man and the Masks*, par R. Ellmann (London, Macmillan, 1949, 356 p., 21/); *The Identity of Yeats*, par le même *(Ib., Id.*, 1954, 353 p., 25/). Les deux premiers ont fourni un sujet de chronique au *Mercure* en novembre 1950. Parlons du dernier.

Lui aussi nous livre des inédits abondants et de grande valeur à l'appui de sa thèse. Surtout des lettres (quelques-unes ont paru autre part pendant qu'on préparait ce volume) et des poèmes. De ceux que l'on connaissait des explications nouvelles sont avancées en cours d'exposé ou en appendice. On suit la métamorphose de certains, du premier état jusqu'à la forme parfaite, selon la méthode que L. J. Austin appliquait ici même, naguère, à Valéry (1), et que seul rend possible l'accès à des documents dérobés au public. Le livre est très utile à ces deux points de vue: on n'aura jamais trop de clartés sur les sens multiples de nombreux poèmes de Yeats, ni sur sa technique.

L'essentiel n'est pourtant pas là, mais dans le programme annoncé par le titre et fidèle à deux sens du mot « identité ». Il y a le fait d'être un individu, ou un poète, donné. Donné? acquis plutôt, car Yeats a mis toute la vie à se trouver, définir, vérifier et réaliser. Et puis le fait d'être ou de rester identique à soi-

(1) Voir le *Mercure*, nos d'avril et mai 1953.

même. Le second article du programme, bien qu'annoncé dans l'introduction, ne se comprend que dans les dernières pages auxquelles tout le reste n'a cessé de tendre.

Vaste sujet. Il soulève, à propos d'un artiste en particulier, des questions générales et graves, comme p. ex. : quelle conception le poète a-t-il de la réalité? quels rapports existent chez lui entre l'émotion et le symbole, entre la sincérité de la créance et la qualité de l'œuvre? quelle idée se fait-il de l'homme, quelle part donne-t-il au corps, quelle à l'esprit? Elles peuvent se résumer dans le problème du style entendu largement et engageant toute la personne.

Jusqu'ici l'accent des commentateurs portait sur la diversité de Yeats, l'homme et l'artiste, en lui-même et suivant les époques. Pour Ellmann, sa marque est la continuité, l'unité désirée par lui, préexistante et peu à peu approfondie. Le montrer était presque aussi rude que de saisir Protée; nouvel Aristée, bien équipé pour sa tâche, Ellmann y a réussi avec un minimum de système et un maximum de cohésion. A le suivre, on discerne chez Yeats un progrès de l' « affirmation sans doctrine » à la « capacité d'affirmer », en passant par la « quête de spontanéité » et par d'autres stades où se forgeait le style, dans un ton général d'interrogation et de lutte recherchée comme la condition ou la chance d'une vie organisée. Il montre l'importance capitale des images et des symboles chez ce poète dont ils étaient la substance et qui s'en est constitué des systèmes successifs, toujours fidèles à l'unique propos de s'exprimer et de se construire. Je restreins, on s'en doute, à un point de vue essentiel le portrait fouillé à loisir d'une magnifique et riche complexité.

Essayons de montrer avant de finir comment Ellmann présente la nature et le rôle de ce que sont chez Yeats la créance et l'idée; ou, plus simplement, la vérité des choses et la sienne. Il ne pose pas les croyances comme des vérités où l'on adhère; il « vit en présence de certaines idées » (mot à ne pas compliquer d'une interprétation platonicienne). Le centre de ses poèmes n'est pas un contenu de notions, mais un « état d'âme » ni trop solide, ni trop fluide : idées vécues, croyances dramatisées, issues non de la raison ou des émotions, mais de l'imagination. Il a défendu l'imagination, par besoin d'ordre, contre l'invasion du chaos; il l'a fait en attaquant et conquérant des provinces de la poésie peut-être non encore soumises. Dans tout cela rien d'absolu : Yeats sait mépriser le monde des apparences et cultiver le rêve, mais sans supprimer ce monde nourricier. Il ne distingue pas en philosophe l'apparence et la réalité, mais entretient entre elles des ten-

sions, reste à mi-chemin des deux, s'affranchit des liens imposés par la perception commune et par la raison. Serait-ce qu'il se fait un univers à son usage exclusif? Non. Il évite le solipsisme. Il se garde aussi du pragmatisme. La notion d' « état d'âme » lui permet de s'exprimer sans engagement à des orthodoxies selon lui mortelles et fausses, en conservant intacte et vivante sa flexibilité. La vérité conceptuelle n'est pas son fait pour lui, dirait-on presque, la vérité est une façon d'être. A tous les niveaux du style, Yeats a voulu ressentir et communiquer des instants où nos pensées et nos émotions puissent trouver la satisfaction ou le repos. Si, en demeurant le même, il a changé, c'est au cours de son effort pour exprimer ces instants.

Ne croyez pas qu'il sorte du livre d'Ellmann dans l'état du papillon disséqué au couteau de cuisine. Au contraire, sa poésie ne donnera que des jouissances plus fortes à l'esprit mieux adapté.

Quelques jours avant sa mort, Yeats écrivait à une amie : « Il me semble avoir trouvé ce dont j'avais besoin. Quand je cherche une façon de résumer tout cela, je dis : « *L'homme peut incarner la vérité, mais il ne peut la connaître.* »

La marque de Yeats, ou l'histoire d'une incarnation.

Jacques Vallette.

LIVRES

Le lieutenant de marine Hornblower, par *C. S. Forester*, trad. Beerblock (Paris, N.R.F., 1954, 309 p., 550 fr.). — Un des meilleurs Hornblower, par le talent de résurrection ou de vraisemblance et par l'art de monter une intrigue. 1803, un nid de pirates espagnols à détruire, un commandant quasi fou auquel ses subordonnés devront se substituer : il n'en faut pas moins pour qu'à travers combats et manœuvres s'imposent le courage et l'habileté du héros.

Poursuivi par la mort, par *R. Pape*, trad. Aveling (*Ib.*, *Id.*, 1954, 317 p., 630 fr.). — Sergent d'aviation, abattu en Hollande, Pape joue au chat et à la souris avec les Allemands : suite de palpitantes aventures où il est aidé par la Résistance, trahi, pris, repris après évasions, notamment en Pologne, et torturé. Mais il ne perd pas le sourire.

La nonne militaire d'Espagne, par *Th. de Quincey*, trad. Schneider (Paris, Julliard, 1954, 252 p., 480 fr.). — Sous ce curieux titre, Quincey a raconté à sa manière une histoire empruntée à la *Revue des Deux Mondes* — ces mondes où ses aventures conduisirent la nonnain déguisée en cavalier, il y a plus de 300 ans. Séduisante, primesautière, aventureuse et de mœurs pures, elle tuait intrépidement. M. Saillet, dans sa préface, présume qu'elle fut à Quincey ce que Fabrice fut à Stendhal. Texte éclairé de notes. Tables chronologiques comparées du roman et de l'autobiographie d'où il dérive indirectement.

The Naked Heart, by *J. L. Weldon* (128 p.); **Guns of the Frontier**, by *W. M. Raine* (180 p.); **The Bottom of the Bottle**, by *G. Simenon*, transl. by *C. Schaeffer* (127 p.); **A Kiss before Dying**, by *I. Levin* (191 p.); **Requiem for a Redhead**, by *L. Hardy* (191 p.); chac. : 25 c. — **The Time of Man**, by *E. M. Roberts* (238 p.); **The Wild Palms and The Old Man**, by *W. Faulkner* (239 p.); **How to Land the Job You Want**, by *J. Z. Willing* (192 p.); chac. : 35 c. — **The Holy Bible in Brief**, ed. by *J. Reeves* (320 p.); **Leaves of Grass**, by *W. Whitman* (430 p.);

chac. : 50 c. — Tous : N. Y., NAL, 1954. — 1) Conflits de la chair et de l'esprit adolescents. 2) Histoire donnée pour vraie : opérations un peu rudes dans un West encore Far et turbulent. 3) Peut-on échapper à un passé coupable? 4) A lire : l'un des thrillers les plus brillants de l'année. 5) Un escroc international laisse un sillage de crime. 6) Joli roman kentuckyen, sentimental sans fadeur. 7) Deux romans en un tome, du célèbre prix Nobel : deux amants affrontés à des conventions menaçantes; et la lutte de deux êtres pour échapper à l'inondation du Mississipi. 8) Les clefs du succès dans la carrière pour laquelle on vous conseille. 9) La version classique de 1611, abrégée et présentée en un texte continu, non en versets. 10) Le chef-d'œuvre de Whitman, compendieux et maniable.

Southern Renascence, The Literature of the Modern South, ed. by *L. D. Rubin*, Jr., and R. D. Jacobs (Baltimore, Johns Hopkins Press, 1953, 462 p., 5 $). — Il convient que le *Mercure* annonce l'existence de ce livre, le premier à présenter le tableau raisonné d'un phénomène littéraire très important : l'apparition assez récente, aux Etats-Unis, d'un corps d'écrivains propres au sud et qui attirent vers cette région les regards du monde. Si le livre souffre d'une pointe de provincialisme çà et là, dans l'ensemble il atteint largement son but : définir la « méridionalité » et la mettre en relief systématiquement chez tant d'auteurs que nous pouvons souvent lire en traduction, surtout des romanciers, comme Faulkner, Caldwell, Th. Wolfe, R. P. Warreu, K. A. Porter, E. Glasgow, E. M. Roberts, M. K. Rawlings, etc. Travail collectif : 29 essais par 26 contribuants. Quatre parties. En premier lieu « L'esprit du sud » défini en termes psychologiques, historiques, économiques et sociaux. Puis « Les thèmes de la littérature sudiste » (si l'on peut employer ce mot sans rapport étroit avec la guerre de Sécession, dont l'influence vivace et profonde donne lieu à un essai); « Les romanciers du sud », la plupart pris individuellement et de points de vue qui leur sont propres; « La poésie du sud ». Les 1re, 2e et 4e parties révéleront des terres neuves à presque tous les Français, qui n'ont guère de lumières que sur le roman. Aucune section n'est réservée aux critiques, très notables cependant, et qui sont présentés séparément au cours du livre. Tout lecteur soucieux d'information générale voudra connaître ce recueil rédigé par des esprits divers, en toute liberté, sans mot d'ordre critique imposé, selon des vues spacieuses où l'observation aiguë fourmille.

The Classic Anthology defined by Confucius, recreated for Modern Readers by *Ezra Pound* (Cambridge, Harvard Univ. Press, 1954, 240 p., 5 $). — Le livre des *Odes* en comprend 305, extraites d'un corpus de quelque 3.000 chansons accumulées au cours des siècles. Confucius a-t-il édité cette anthologie? L'a-t-il trouvée toute faite? Il semble au moins qu'il en ait organisé, peut-être en partie composé la musique (484 av. J.-C. et suiv.). Cette musique même est conjecturale : l'introduction de ce recueil donne en exemple deux mélodies différentes pour une même ode. Comment croirions-nous avoir affaire à une sûre équivalence de texte après des millénaires, de commentateurs et d'éditeurs, alors que le savant introducteur nous avertit que, faute des recherches nécessaires, le sens en est encore incertain? Pourtant ces *Odes* nous sont données pour un aliment classique de l'éducation, de la culture, de l'art de vivre. Le cadre général, les grandes divisions sont clairs : il y a des chants populaires, des exercices de style élégant, des poèmes dit « grandes odes » dont certains rappellent le livre biblique des *Proverbes*, et enfin des poèmes « du temple et de l'autel ». On sera frappé du rôle que jouent là dedans, sous une forme imagée et lyrique, la politique et le gouvernement. Tout du reste y est pour nous peu familier : prononciation (dont une clef sommaire est donnée au début); pensée, expression d'une civilisation où la poésie, la musique, le rite ne font qu'un. Faute d'une poétique, le traducteur ne peut pas être plus fixé sur la forme que sur le sens détaillé, et peut-être multiple de l'œuvre. Quand c'est un Pound qui traduit, il a beau jeu à mettre sa griffe sur le travail. Comparez, dans son recueil *Cathay* (1915), le *Song of the Bowmen of Shu* avec l'*Ode* 167, tous deux traduits du même poème, chacun selon un parti entièrement différent : vous croiriez deux œuvres distinctes, et elles le sont. Le « recréée » du titre ne ment pas. Pound a mis dans cette recréation la science raffinée des formes, le sens de la musique verbale qui font la beauté de tant de ses anciens poèmes : mètres de la ballade, locutions et orthographes archaïques ou argotiques, rimes extérieures et intérieures, etc. Ceux-ci donneront le même plaisir que des originaux.

Chirk Castle. — Serlby Hall. — Bowes Museum. — Chac. : Derby, Eng. Life Publications, 1954, 32 p., 2/6. — Trois additions à une appétissante série de monographies déjà signalée ici. Des trois monuments présentés, le premier seul a conservé du dehors son aspect ancien. Audedans, tous sont magnifiquement installés. Serlby et Bowes Museum sont de véritables musées abritant des richesses étonnantes : meubles, céramique, peinture, etc. Le *Saint Pierre* du Greco est-il celui qu'on voyait à la National Gallery, ou une réplique? Le texte occupe une demi-page sur deux; le reste (demi-pages et pleines pages) consiste en des dizaines de bonnes photos, sans compter pour chacun les deux figures de la couverture et les deux plans des pages de garde.

Oscar Wilde, by *J. Laver* (London, Brit. Council and Longmans, 1954, 36 p., 2/). — N° 53 de « Writers and Their Work », publié à l'occasion du centenaire de la naissance de Wilde. On ne peut guère apporter de nouveau sur sa vie et son œuvre, qui sont ici présentées convenablement et consciencieusement, en toute connaissance de la bibliographie donnée *in fine*. L'auteur cite plusieurs jugements de Madeleine Cazamian et de Du Bos. Il estime que, littérairement et historiquement, Wilde est une figure mondiale et permanente.

New Poems 1954, ed. by *R. Warner*, C. Hassall, L. Lee (*Id.*, M. Joseph, 1954, 180 p., 10/6). — Troisième anthologie poétique annuelle du P. E. N. On sait qu'elle vise à donner une image en coupe de l'état contemporain des vers en Angleterre, ainsi qu'à encourager le talent. Le deuxième but peut être mieux atteint que l'an dernier : sur 100 noms (contre 46 et 64 précédemment), la proportion des réputations établies est moindre, sans d'ailleurs que les seigneurs représentés soient toujours les mêmes. Le premier but est servi par ce nombre augmenté, tout en restreignant à un échantillon la part de chacun. Impression générale : orientation possible vers plus d'intelligibilité, vers plus de régularité dans la forme; et abondance du talent (l'un de ces poètes a dix-neuf ans).

Selected Drawings from the Collection of Her Majesty the Queen at Windsor Castle : Raphael and Michelangelo (46 p.); **Holbein** (45 p.). Chac. : *Ib.*, Phaidon, 1954, 12/6). — Deux choix de dessins extraits des collections royales britanniques. Les reproductions, 83 au total, pleine p., sont admirables. Celles de Michel-Ange, acquises la plupart il y a moins de deux siècles, sont ou très achevées, ou plus ou moins esquissées, ou (les deux *Crucifixions*) très en relief dans un brouillard de mystère, et presque toujours sans lieu avec des peintures ou des sculptures connues. Pour le dessin à la plume, à grandes hachures, ou la sanguine (reproduite en noir), pour les esquisses ou projets d'œuvres peintes ou sculptées, il faut se tourner vers Raphaël, dont ces quelques dizaines de figures illustrent dans sa continuité la brève carrière. Quant à Holbein, le jeune, mort en Angleterre après deux séjours de 2 et 13 ans, l'Angleterre le revendique parmi ses enfants. Il a portraituré la cour d'Henri VIII en psychologue pénétrant, en artiste loyal. Beaucoup de ses dessins ont mal résisté au temps. On a reproduit ici 41 des mieux conservés, où parfois on remarque un contour à la plume ajouté plus tard en renfort — sans grande nécessité, car la netteté de Holbein est aussi fine que vigoureuse.

The First Night of Twelfth Night, by *L. Hotson* (*Ib.*, Hart-Davis, 1954, 256 p., 12/6). — J. Dover Wilson a écrit que la première représentation du *Soir des rois* dont on ait trace eut lieu au Middle Temple. Il semble bien, après ce livre, qu'elle fut donnée le soir même des Rois, à Whitehall, en 1600-01, pour fêter le duc Virginio Orsino qu'Elisabeth voulait traiter magnifiquement. Hotson s'était déjà fait un nom dans la détection littéraire. Jamais sans doute il n'a fait preuve d'une ingéniosité si brillante et si justement assurée. Il porte l'histoire, les mœurs, la littérature de la Renaissance anglaise dans sa tête, prêtes à jaillir toujours à son appui dans le moindre et indispensable détail. Il a tiré des indices souvent décisifs de textes que des dizaines de chercheurs croyaient épuisés. Il a aussi le flair qui s'oriente vers le document illuminateur, la prescience stratégique d'où procèdent le recoupement et l'ordre constructif. Enfin l'entrain, l'appétit, l'enjouement contagieux. Deux princes, italien et allemand, un ambassadeur d'Ivan le Terrible, dans leurs lettres et rapports; de hauts dignitaires de la Cour dans leurs mémoires, lui ont fourni les matériaux de cette histoire absorbante : comment a pu naître *Twelfth Night*. Magnifique tableau, fourmillant et coloré, d'un pan d'époque. Si son hypothèse, sérieusement soutenue, est juste, le fonds de notions reçues

quant à la scène shakespearienne est à reviser. Des dizaines de détails et de passages de la pièce sont éclairés d'un jour parfois conjectural, parfois irrésistible : entre autres les jumeaux, le personnage de Malvolio, les mystérieuses allusions du fou aux Vapians, à Quinapalus et à Pigrogromitus. Des références possibles à la vie et aux gens du temps se révèlent. Séduisant, entraînant.

William Poel and the Elizabethan Revival, by *R. Speaight* (*Ib.*, Heinemann, 1954, 302 p., 21/). — C'est dommage que ce livre, ainsi que le précédent et le suivant, soient sortis et arrivés après notre chronique d'août, où il était parlé de Poel. Il retient par la simple vertu de l'auteur, qui raconte l'histoire d'un homme et de ses luttes, et dépeint un caractère à la fois très aimable et très ferme. Mais il s'agit surtout d'un homme de théâtre qui a transformé la mise en scène et l'interprétation du drame de la Renaissance et notamment de Shakespeare. Pourquoi, relativement à ses successeurs, est-il aussi mal connu du grand public? C'est que, par exemple, son disciple Granville-Barker a mis en pratique ce qui chez Poel restait assez théorique. Poel demeure élusif; on ne se figure pas très clairement ce qu'il entendait par la musique du vers. Son grand mérite aura été de rendre au texte son pouvoir trop étouffé par le décor et par une diction sclérosée. Mais il faisait voir d'étranges contradictions avec ce propos, surtout dans les coupures qu'il se permettait. Ce saint, ce scrupuleux était aussi un puritain à qui les convenances faisaient oublier la fidélité au texte, par exemple dans *Mesure pour mesure*. Speaight l'admire sans idolâtrie et met en lumière ses contradictions. Somme toute, il fait comprendre que, si l'on cherche à restituer aujourd'hui au drame shakespearien les conditions de la scène élisabéthaine, c'est, à l'origine, grâce à Poel. Le livre fournit de nombreux souvenirs et détails anecdotiques à l'amoureux de ce théâtre soucieux de toujours mieux le pénétrer. Signalons, pages 79 et 151, une confusion entre Jouve et Jouvet.

Elizabethan Shorthand and the First Quarto of King Lear, by *G. I. Duthie* (Oxford, Blackwell, 84 p.). — La première édition in-quarto connue de *King Lear* date de 1608. On croyait jusqu'ici que le texte en avait été emprunté à une version prise en sténo à la représentation. Le prof. Duthie passe en revue les trois systèmes de sténo qu'on sait avoir existé en 1608, et en reproduit les signes. Ayant examiné le texte de l'in-quarto à leur lumière, il conclut que le troisième aurait les chances les plus probables d'avoir servi, mais explique pourquoi ce texte n'a pu, à son avis, être établi d'après aucun d'entre eux. D'où un problème non résolu.

The Poetic Drama of Paul Claudel, by *J. Chiari* (London, Harvill, 1954, 186 p., 15/). — Il faudrait beaucoup d'espace pour discuter les positions de départ du Dr Chiari (Français, mais qui a préféré écrire son livre en anglais) : chaque époque a son art propre; le grand art ne fleurit qu'aux époques « religieuses », c'est-à-dire au contact d'une transcendance dont on avait de flux en reflux toujours davantage perdu le sens (mais ce n'est pas sans remède : voir le dernier paragr., si poétique, de sa note 1); notre époque est tragique, et le drame contemporain en est l'expression imaginative; la grande poésie capte un instant de mystère aperçu, avec d'autant plus de succès qu'elle nous est plus immédiate. A cet égard, Claudel est « le plus extraordinaire génie de notre temps », avec toutes les inégalités que ce mot suppose. Chiari convient de ses faiblesses, les analyse avec précision. Il se propose de rechercher ce qu'il y a de drame poétique, et de quelle espèce, dans les œuvres principales de Claudel; c'est-à-dire le poète bien plus que l'homme de théâtre, le psychologue bien moins que l'homme d'une grande synthèse imaginative; et cela sur un arrière-fond historique brossé dans le chapitre premier. Les pièces sont examinées ensuite, et suivies d'essais sur l'amour et la théologie chez Claudel, Claudel poète, et son art poétique. En conclusion il justifie sa conviction que Claudel est le poète-dramatiste français le plus important depuis Racine. Ce livre fera réfléchir. L'auteur n'a sans doute pas pu corriger la dernière bibliographie.

John Ruskin, by *J. Evans* (*Ib.*, Cape, 1954, 447 p., 25/). — Le Dr Evans s'accorde deux titres à écrire après tant d'autres un livre sur Ruskin : elle éditera le *Journal* de R. à paraître, et elle est un des derniers victoriens, c'est-à-dire qui puissent replacer l'écrivain dans son milieu. Son livre bénéficie d'avance de l'inédit du *Journal;* il raconte, ensemble, la vie et l'œuvre de R. Il ne se perd quand même pas dans le détail qu'il subordonne

à l'essentiel (par exemple les déboires de R. avec les femmes). Il place R. dans son temps, cadre indispensable au drame complexe de cette vie. L'idée la plus importante du Dr Evans pourrait être que R., essentiellement esthète et subjectif, et qui selon elle n'a laissé derrière lui ni un style ni un sytème, a été conduit, par une logique impérieuse, de et par son culte de la beauté à ses préoccupations sociales (ce en quoi il ressemblerait à W. Morris, exclusivement de tout rapprochement abusif avec les préraphaélites). Son rôle et son influence, trop oubliés, ne sont pas en question. Sa vie est une tragédie, en grande partie de l'hérédité, qui mérite non une pitié trop détachée, mais une fraternelle compassion. Telles sont quelques-unes des inspirations et des leçons que ce livre dénote et communique.

The Conservative Mind, by *R. Kirk* (*Ib.*, Faber, 1954, 480 p., 30/). — Seules l'Angleterre et l'Amérique ont depuis 1790 échappé aux grandes révolutions et paraissent le devoir à un solide conservatisme. Mr. Kirk, américain, fait porter son enquête sur le conservatisme dans ces deux pays, de Burke à Santayana. Il ne s'agit pas d'histoire des partis, mais d'analyse d'idées à l'exclusion (faute d'espace) de leurs causes matérielles. Burke, et c'est justice, tient une grosse part du livre. De ses nombreux débiteurs européens, seul Tocqueville a droit à une attention prolongée, à cause de son influence durable dans les pays anglo-saxons. Même là, seuls sont retenus les philosophes politiques qui sont dans la lignée de Burke (il y a place ici pour la discussion). Au bout du compte, Kirk dégage les caractères qu'il tient pour essentiels à la pensée conservatrice. On les trouve affirmés d'une époque à l'autre. Il conduit ainsi à la conclusion logique de son livre : rendre ses lecteurs conscients de ce qu'il y a de vivant et de durablement salutaire dans cette attitude d'esprit, et des moyens d'en perpétuer les bienfaits. La position est défendue avec talent. Elle suppose évidemment l'antithèse — bien au-dessus des querelles de partis.

Shakespeare : The Last Phase, by *D. Traversi* (*Ib.*, Hollis and Carter, 1954, 280 p., 21/). — Certaines choses contenues dans ce livre ont déjà été dites et suggérées, parfois plus simplement et plus clairement. L'auteur ne pouvait que les faire servir à un propos qui lui est propre : réhabiliter, s'il le faut, les dernières pièces de Shakespeare (de *Pericles* à la *Tempête*) dans l'estime générale; montrer qu'elles ne sont pas un appendice sans lien avec les grandes tragédies immédiatement antérieures, mais un stade final dans une évolution, sensible d'un bout à l'autre de l'œuvre shakespearienne, vers une fusion intégrale des caractères, de l'action, du style et du sens. Même à l'intérieur de ce groupe de quatre pièces, on constate un progrès dans ce développement du drame poétique, jusqu'à la *Tempête* où le motif de la réconciliation s'épanouit en celui du renouvellement.

English Literature in the 16th Century, Excluding Drama, by *C. S. Lewis* (Oxford Univ. Press, 1954, 704 p., 30/). — La grande histoire de la littérature anglaise éditée à Cambridge est achevée et jouit d'une solide et légitime autorité. Celle d'Oxford, en cours de publication, aura l'avantage d'une information plus récente. Dans ce quatrième tome publié, qui comble un vide existant entre deux signalés ici en leur temps, C. S. Lewis traite à loisir (puisqu'il n'est pas chargé du drame) d'une production littéraire qu'il divise en trois parties : les survivances du moyen âge, avec pré-éminence écossaise; l'âge terne; l'âge d'or. Ces deux dernières dénominations s'appliquent à une période où « rien n'est léger, ni tendre, ni frais » (l'auteur prévient que *terne* pour lui n'a rien de péjoratif), suivie subitement, dans le dernier quart du siècle, d'un retour de la fantaisie, de l'esprit, de la couleur, de l'incantation, de la jeunesse. Lewis ne veut pas que l'humanisme y soit pour rien. Sa tendance est à constater (sans pouvoir l'expliquer) cette étrange profusion du génie et à accentuer son caractère individuel et indigène. Pour lui, pas d'autre Renaissance qu'une légende plantée dans nos esprits par les humanistes. On voit qu'il est homme à briser les notions et cadres reçus, à nous réveiller, à nous exciter : même indépendance vis-à-vis des rapports établis entre la Renaissance, la Réforme et la naissance des sciences physiques; vis-à-vis des partis pris pour ou contre la Réforme. Au plaisir de le voir, si l'on peut dire, ruer dans les brancards, s'ajoute celui de le voir faire avec enjouement, concision, pittoresque. Il cultive la formule à l'emporte-pièce, d'instinct, par exactitude et non par vanité. Son anglais est délicieux. Il est à consulter, mais les yeux ouverts : ses jugements ont le goût de ses préférences; c'est ce qui fait son

charme. Ce qui fait sa solidité, c'est qu'il connaît très bien son sujet. Le *Mercure* est heureux d'annoncer ce livre à ses lecteurs français et étrangers.

British Politics and the American Revolution, by *C. P. Ritcheson* (Norman, Univ. of Oklahoma Press, 1954, 336 p., 4 $). — La Révolution américaine a mis fin au premier Empire britannique, à centralisation autoritaire et mercantiliste. Jusqu'à une époque récente, une histoire largement inspirée par les amis de l'opposition whig aux gouvernements d'alors rendait responsables du désastre le roi qui aurait, par ses prétentions personnelles, affaibli son pays à ce moment critique, et ces gouvernements qu'on accusait après coup de n'avoir pas compris des temps nouveaux. Le prof. Ritcheson raconte cette histoire du côté anglais et en s'aidant des mises au point contemporaines. Il ne juge pas, mais explique la politique du gouvernement par l'imprévu de la situation, et en observant que l'opposition ne fut pas d'emblée pro-américaine. Pour ce qui est du roi, il adopte la position qui tend à devenir classique depuis tantôt un quart de siècle que le professeur Namies l'a défendu dans des livres qui font date. Ses portraits des acteurs principaux du drame, tracés avec indépendance, sont doublés de dix reproductions de tableaux ou miniatures souvent peu connus. En plus de sa valeur de synthèse, le livre utilise d'importants inédits, tirés notamment des dossiers Fitzwilliam rendus publics depuis peu, et des archives Sandwich.

The Poetry of Dylan Thomas, by *E. Olson* (Univ. of Chicago Press, 1954, 171 p., 3 $ 25). — D. Thomas est un poète difficile qu'on n'a guère jusqu'ici tenté d'expliquer en détail. Ses symboles sont de provenance insolite, et tout personnels. Pour les comprendre, il faut retrouver celle-là, et observer les habitudes de Thomas. On pressent, à l'usage, qu'il n'y a rien de gratuit ni de lâche dans cette poésie magnifiquement condensée et tumultueuse, et que le sens non par rapport à l'objet brut, mais au symbole précis et voulu, est susceptible de l'entente littérale que demandait l'auteur. Le professeur Olson nous rappelle tout cela et travaille à éclaircir ces symboles. Faisant naturellement sa part à l'inégalité du génie, il montre que dans les meilleurs moments ils sont tragiques, parce que relatifs aux souffrances de l'homme. Ils reflètent la nature du poète lui-même, douloureux, incertain, révolté, religieux. Olson montre le mode concret et descriptif de ses méditations. A cette exégèse s'en ajoute une plus difficile : celle du langage des poèmes, pour laquelle Olson suggère une méthode en prenant quelques-uns pour exemples. Il montre ainsi que le travail en vaut la peine, et nous encourage à ce jeu passionnant. Il donne encore un sens possible (parfois peut-être simplifié) à nombre de poèmes de Thomas par ses paraphrases en prose et son glossaire, en plus du chapitre consacré aux *Sonnets* que l'on croirait, à tort, irrémédiablement obscurs. Une bibliographie de 454 articles.

Livres reçus. — **Abandon Spa Hot Springs,** by *J. C. Russell* (London, Gaberbocchus, 1954, 30 p., 2/6). — **La passion de Sacco et Vanzetti,** par *H. Fast,* trad. de Jouvenel (Paris, E. F. R., 1954. 268 p., 450 fr.). — **Les yeux de la raison,** par *S. Heym,* trad. Escoube (Paris, NRF, 1954, 475 p., 990 fr.). — **Les feux de la Saint Jean II,** par E. von Stroheim, trad. Nitzschke (Paris, Martel, 1954, 707 p.). — **Au premier cri de l'engoulevent,** par *M. K. Rawlings,* trad. Lebettre-Laporte (Paris, Michel, 1954, 327 p., 525 fr.). — **Le temps qu'il fait à Middenhot,** par *E. Miltelholzer,* trad. Tournier (Paris, Plon, 1954, 288 p., 570 fr.). — **Trois cœurs d'hommes,** par *N. Monsarrat,* trad. Claireau (*Ib.*, *Id.*, 1954, 317 p., 540 fr.). — **La puissance du néant,** par *Lama Yongden,* trad. David-Neel (*Ib.*, *Id.*, 1954, 255 p., 480 fr.).

REVUES

The New Statesman and Nation, 25.9-23.10. — *Séries :* Congrès Labour, 25.9-9.10). France, Union française; Arts, spectacles, BBC; Poèmes (25.9-23.10). L'obscénité et la loi (2-9.10). A Londres et après (2-16.10). E. U. (9-16.10). — *25.9 :* Guerre dans les docks? Rhodesia. L'ombre de Peron. Sadisme des *comics.* Un village dédié à Dieu. Elections. Peur de soi. Meredith. *2.10 :* Défense de la démocratie. Réflexions de Priestley. Logement et revenu. Quelques suites du changement de sexe. Wilde. Livres d'automne. Livingstone. *9.10 :* La Tate. Unicef. Teruel. Racisme à Londres. Un père absent. L'appel de l'Orient. *16.10 :* Congrès de partis et BBC. McCarthysme pas mort. Dans les docks. Le pool vert. A Blackpool. Londres en 3954. Victime. Rimbaud. *23.10 :* Grèves. L'affaire Oppenheimer. Ne réarmez pas (Th. Mann). Mauvaise récolte. Ethiopie. Folie et

criminalité. Histoire et fantaisie. Meredith.

The Listener, 23.9-21.10. — *Séries :* Emissions politiques (23-30.9). Ailes futures (23.9-7.10). Arts, spectacles, BBC; Poèmes (23.9-21.10). L'obscénité et la loi; W. Morris artiste (7-14.10). En parlant avec les Allemands; Problème racial aux E.-U. (14-21.10). Romans (30.9-21.10). — *23.9 :* Visite Dulles. Pétrole. Charbon. Droit d'asile. La campagne qui change. Lois sur le jeu. Acteurs-auteurs. Derain. *30.9 :* Défense civile. Thaïlande. Les partis. Freud. Un alpiniste. Le romancier (J. Cary). Le mal. *7.10 :* La France à Londres (P. Mendès-France). Armée nouvelle. Financement des colonies. Peinture de cavernes françaises. Peintre et public. Miroirs chinois. Livres d'automne. *14.10 :* Angola. Moyen Orient. Fielding. Unilever. Premiers romans victoriens. La baleine. Architecte et public. Age et identité. Cézanne. Toynbee. *21.10 :* G.-B. — Europe. Syndicats et démocratie allemands. Missions de la BBC. Urbanisme à Cambridge. Wilde. Droit appliqué. La Tate. Sculpteur et public.

Revue des lettres modernes, avril 54. — L'apport du théâtre étranger au début du xxe siècle (N. Gourfinkel). Le roman anglais d'après-guerre (R. Hayman). Le thème de Faust (C. Dédéyan).

Reçu. — Literary, Debating and Dialect Societies of Great Britain, Ireland and France. Sections III and IV. — J. V.

HISTOIRE

DEUX GRANDS PROFESSEURS A L'HONNEUR (1). — Il est juste que des hommages publics soient rendus aux plus éminents de nos maîtres de l'enseignement supérieur, au soir de leur carrière et de leur vie, par leurs élèves, leurs disciples et leurs amis; ils acquittent ainsi une dette de reconnaissance envers ceux qui, par le rayonnement de leur enseignement, le prestige de leurs travaux, ont déterminé des vocations nouvelles, guidé et inspiré les travaux qui complétaient et corrigeaient parfois les leurs. Est-il besoin d'ajouter que ce sentiment de reconnaissance se double bien souvent de liens personnels d'amitié nés d'un commun idéal, de recherches voisines?

L'hommage rendu à M. Lucien Febvre, professeur au Collège de France, revêt la forme traditionnelle des *Mélanges*. Mais alors que, de coutume, ces recueils constituent des ouvrages spécialisés dans la discipline illustrée par le professeur, cette fois la diversité des études offertes au maître « par l'amitié d'historiens, linguistes, géographes, économistes, sociologues et ethnologues », atteste l'ampleur et les directions multiples de recherches d'un historien dont la curiosité est universelle et pour l'œuvre duquel il faudrait créer le terme d' « histoire humaine », comme on a

(1) *Hommage à Lucien Febvre, Eventail de l'histoire vivante,* offert par l'amitié d'historiens, linguistes, géographes, économistes, sociologues, ethnologues, 2 vol. in-8° de 452 et 468 p. (Armand Colin); — Georges Lefebvre, *Etudes sur la Révolution française*, 1 vol. in-8°, 326 p., 1.500 fr. (Presses universitaires de France).

fait jadis, après les travaux de Vidal de Lablache et de Bruhnes, de celui de « géographie humaine ». Toutes les activités humaines du passé ont en effet intéressé M. Lucien Febvre; esprit encyclopédique, il ne conçoit l'homme que vivant au milieu et en fonction de la civilisation qu'il a lui-même créée. Il attache autant d'importance à la pensée — voir son étude sur la *Religion de Rabelais* qui nuançait fortement les résultats des travaux d'Abel Lefranc — qu'à l'activité commerciale et industrielle. Les *Annales* qu'avec le regretté Marc Bloch il fonda jadis avaient pour but d'accueillir les documents et les travaux originaux sur la vie économique et sociale dans le passé. C'est à l'impulsion qu'il a donnée à ces études nouvelles sur une des formes essentielles de l'activité humaine qu'on doit des travaux comme cette *Histoire des Commerces et marchands de Toulouse* aux XIVe et XVe siècles, de M. Philippe Wolff, que je signale ci-après, ou encore comme cette étude annoncée sur la naissance de la grande industrie dans le Dauphiné.

Déjà, de nombreuses histoires générales ont accordé une large place à cette histoire économique et sociale, autrefois dédaignée au profit de l'histoire militaire et diplomatique. Parfois peut-être des disciples trop zélés ou trop pressés ont tenté des synthèses prématurées. Les problèmes de finances et de démographie en sont encore au stade des prospections et des dépouillements d'archives. Il faudra encore beaucoup d'études localisées dans le temps et dans l'espace pour que des conclusions générales et une vue d'ensemble valable puissent être dégagées. Mieux que tout autre, M. Lucien Febvre le sait et que les synthèses sont sans cesse sujettes à révision. C'est pour matérialiser cette progression lente et constante de la science historique qu'il avait imaginé, avant la guerre, de présenter en feuillets mobiles dans des reliures mécaniques cette grande *Encyclopédie française* dont A. de Monzie lui avait confié la direction. Dix-sept volumes avaient déjà paru de cet ouvrage monumental, dû à une équipe d'excellents spécialistes, et dont on est heureux d'apprendre que la publication va reprendre.

L'hommage dédié à M. Georges Lefebvre pour ses quatre-vingts ans, dont cinquante furent consacrés à l'enseignement de l'histoire, prend une autre forme. Sous le titre d'*Etudes sur la Révolution française*, ses disciples et amis ont réuni une série d'articles de lui parus dans diverses revues et notamment dans les *Annales historiques de la Révolution française* dont M. Georges Lefebvre assura la direction après la mort prématurée du maître des études robespierristes, Albert Mathiez, qui fut leur fondateur et

leur premier directeur. On aura ainsi désormais, commodément réunis, agréablement imprimés, et parfois éclairés et complétés par des notes plus récentes, une vingtaine d'articles actuellement disséminés dans des revues peu accessibles et qui, toutes, apportent une contribution certaine et neuve à l'histoire de cette révolution dont il tenta une synthèse, déjà classique, et totalement remaniée lors de la deuxième édition, dans la Collection « Peuples et Civilisations » d'Halphen et Sagnac.

L'ouvrage s'ouvre sur un juste hommage à Mathiez, à ses travaux sur Robespierre et par une longue étude sur Danton à propos des ouvrages de Wendel (1930) et de Louis Barthou (1932). M. Georges Lefebvre y reprend avec exactitude et minutie le problème de la fortune de Danton et les accusations de vénalité portées contre lui. Là encore il rencontre Mathiez qui déboulonna la statue de Danton jadis édifiée par Aulard. Il est d'accord avec lui sur l'essentiel, mais apporte un examen critique plus serré des sources et des témoignages sur Danton ; il croit lui aussi à la vénalité du tribun, mais, au contraire de Mathiez, qui ne voyait en lui qu'un politicien de bas étage, « toujours prêt à passer d'un parti à l'autre, au gré de son avantage personnel », M. Georges Lefebvre croit à la sincérité « de son attachement aux principes essentiels de la Révolution » et à l'efficacité de son action. En résumé, son Danton est plus nuancé que celui de Mathiez.

Mais si, dans ses articles sur Robespierre, Saint-Just et Sieyès, M. Georges Lefebvre continue à approfondir les aspects politiques de la Révolution française, il n'est pas resté indifférent aux questions économiques et sociales qui préoccupèrent tant son presque homonyme Lucien Febvre et dont quelques-unes ont précisément paru dans les *Annales* dirigées par ce dernier. Il est évidemment impossible d'examiner, dans le cadre d'un court article, et par le détail, ces différentes études, toutes fondées sur des recherches originales d'archives et qui restent des modèles d'exposition et de critique des textes. Je me contenterai de signaler leurs objets : les mines de Littry, dans le Calvados, le mouvement des prix et les origines de la Révolution française, à propos des travaux de Simiand et de Labrousse, desquels notre auteur tire d'excellentes conclusions sur les méthodes particulières à l'histoire économique ; le commerce extérieur en l'an II.

La question agraire a longtemps retenu l'attention de M. Georges Lefebvre qui lui a d'ailleurs consacré tout un volume. On trouvera ici des études sur le rôle des paysans dans la Révolution, sur la vente des biens nationaux et la répartition de la

propriété foncière à la fin du XVIIIe siècle; l'historien y dresse un tableau récapitulatif fort utile et complété jusqu'en 1950 des dépouillements de terriers et des documents fonciers.

Sans doute était-il nécessaire et légitime de souligner la rigueur de la méthode historique qui donne toute leur valeur à ces études et aux autres travaux de M. Georges Lefebvre dont on trouvera une bibliographie dans ce volume. Mais l'homme qui était capable de ces beaux travaux d'érudition et qui savait découvrir les documents aussi bien qu'en faire la critique et mesurer leur valeur, était aussi capable, dominant l'histoire d'une époque à laquelle il avait consacré sa vie, d'en éclairer la synthèse à la lumière d'idées générales. Quelques-uns de ses ouvrages sont là pour le prouver, et aussi cette étude, étincelante d'intelligence dans sa brièveté, qui clôt ce volume et replace *La Révolution française dans l'Histoire du monde.* Une dizaine de pages seulement, d'une étonnante lucidité, d'un style clair et dépouillé ont suffi à M. Georges Lefebvre pour exposer l'évolution économique et sociale de la Révolution, prise depuis la situation de départ qu'offrait l'Ancien régime. A larges traits, survolant l'histoire générale, définissant les idéologies, il montre que la Révolution d'abord aristocratique, puis bourgeoise, fut « avant tout la Révolution de l'égalité » et que de cette égalité naquit l'unité nationale, toujours restée imparfaite sous l'Ancien régime. Et il est bien vrai que cette « égalité des droits au sein de chaque nation et entre les nations mêmes apparaît en dernier ressort comme le problème fondamental » du monde contemporain, qui en cherche encore, en tâtonnant, la solution.

Georges Mongrédien.

Le Théâtre du Marais, t. I, La période de gloire et de fortune, 1634-(1629-1648), 46 documents inédits, 12 pl. hors-texte, *par Mme S. Wilma Deierkauf-Holsboer,* 1 vol. in-8°, de 231 p., 1.000 fr. (Nizet). — J'ai longuement parlé ici même de la *Vie d'Alexandre Hardy* du même auteur. Son nouvel ouvrage présente les mêmes qualités de nouveauté; grâce à de nombreux actes retrouvés au minutier central, Mme Deierkauf-Holsboer a pu éclairer l'histoire, jusqu'ici si obscure, du théâtre du Marais. Elle a précisé les différents jeux de paume où la troupe a joué avant de s'installer rue Vieille-du-Temple; grâce à des devis de travaux, elle a pu fournir une description minutieuse de la salle et en établir les plans; elle a apporté de précieux renseignements sur les comédiens, leur fortune; elle a précisé la chronologie des premières comédies de Corneille. Enfin et surtout elle a montré que, pour cette première période, le théâtre du Marais, alimenté par le répertoire de Corneille et de Tristan, a tenu le haut du pavé à Paris et éclipsé son rival, l'hôtel de Bourgogne. Celui-ci ne prit le dessus qu'en 1647 lorsque Floridor, transfuge par ordre du roi, lui apporta précisément le répertoire de Corneille. — G. M.

Commerces et marchands de Toulouse (1350-1450), par *Philippe Wolff,* 1 vol. in-8°, XXXI-710 p., illustr., cartes et graph. (Plon). — La thèse copieuse de M. Philippe Wolff est une étude exhaustive, fondée presque uniquement sur des do-

cuments extraits des archives notariales, du commerce toulousain aux XIVe et XVe siècles. L'auteur a déterminé le commerce local et régional et les lointains négoces avec l'étranger, alimentation, matières premières, produits industriels. Il a étudié avec précision les problèmes posés par la monnaie, les prix, le crédit, les transports, les formes d'association des marchands, leur place dans la cité. Travail d'analyse minutieuse qui aboutit à des conclusions précises mais prudentes. Dédiée à la mémoire de Marc Bloch, cette thèse, qui fait le plus grand honneur à son auteur, est digne des travaux classiques de ce maître. — G. M.

La Droite en France de 1815 à nos jours, par *René Rémond,* 1 vol. in-8°, 323 p., 690 fr. (Aubier, « Collection historique », dirigée par Paul Lemerle). — M. René Rémond a entrepris de préciser cette notion assez vague de « droite » politique en France. Il l'a fait en étudiant cent cinquante années de vie politique. Son ouvrage, clair, précis, fondé sur une solide et très utile bibliographie, décèle trois courants principaux dont la convergence assure la continuité de la droite : une droite réactionnaire, anti-révolutionnaire, issue des ultras de la Restauration, une droite conservatrice et libérale, d'origine orléaniste, une droite autoritaire où se mêlent les souvenirs du bonapartisme, du boulangisme, du nationalisme et du fascisme. — G. M.

La vie privée de Rachel, par *Martial-Piéchaud,* 1 vol. in-16, 256 p., 550 fr. (Hachette). — Une histoire rapide et alerte, consciencieuse aussi de la carrière fulgurante et trop brève de la célèbre tragédienne romantique et de sa vie sentimentale, assez encombrée. Un portrait fervent, admiratif, mais qui se garde de tourner à l'hagiographie. — G. M.

Vicissitudes et chutes du Parlement de Paris, par *Pierre Jacomet,* 1 vol. in-16, 256 p., 550 fr. (Hachette). — C'est un agréable ouvrage de bonne vulgarisation, qui retrace la vie mouvementée du Parlement de Paris et de ses réformes au XVIIIe siècle, de son rôle politique et judiciaire. On y trouvera de clairs exposés sur le procès des Jésuites, l'affaire Beaumarchais-Gœzman, l'affaire du Collier. — G. M.

Jean-Baptiste Colbert, par *Claude Farrère,* de l'Académie française, 1 vol. in-16, 252 p., 480 fr. (Grasset). — L'auteur, se souvenant qu'il fut marin, évoque surtout en Colbert le véritable fondateur de la marine royale. Il juge l'homme équitablement, c'est-à-dire sévèrement et stigmatise le rôle odieux qu'il joua dans le procès de Foucquet, coupable certes, mais moins que Mazarin et victime d'une parodie de justice organisée par un rival envieux, qui fit, lui aussi, une confortable fortune et sut faire tomber la manne royale sur toute sa famille. — G. M.

Histoire de la ferme du Gros-Caillou, par *Théo Fleischman,* 1 vol. in-8°, 93 p., grav. hors texte (Société Belge d'études napoléoniennes, Bruxelles). — Créateur du Musée du Gros-Caillou, ferme qui servit de quartier général à Napoléon pendant la bataille de Waterloo, M. Théo Fleischman retrace avec minutie l'histoire de cette journée et le destin de ce lieu désormais historique. Cette petite plaquette est un document indispensable désormais à tous les pèlerins de Waterloo. — G. M.

La Jeunesse inédite de Napoléon, par *Paul Bartel,* 1 vol. in-8°, 280 p. (Amiot-Dumont). — Auteur d'un *Napoléon à l'île d'Elbe,* M. Paul Bartel n'a cessé de travailler sur Napoléon. Heureux chercheur, il a déniché des documents et des correspondances inédites, des témoignages de compagnons de jeunesse de l'Empereur et notamment les souvenirs de Des Mazis, l'ami de l'école militaire, qu'il publie intégralement. Sur la naissance de Napoléon et les mystérieuses relations de Lætitia et du comte de Marbeuf, sur les études à Brienne et à Paris, sur les voyages du jeune Bonaparte en Corse, sur les débuts de sa carrière d'officier, M. Paul Bartel a pu apporter bien des précisions nouvelles qui complètent utilement les travaux de F. Masson et de L. Madelin. Un travail original, de première main, désormais indispensable, et qui fera oublier tant de compilations superflues ou inutiles. — G. M.

Charles de Flahaut, par *Françoise de Bernardy,* 1 vol. in-16, 280 p., 600 fr. (Hachette). — Comme son père Talleyrand, et son fils Morny, Flahaut apparaît surtout comme un aimable séducteur que les femmes, et même les reines, se disputaient. Mais Mme de Bernardy n'oublie pas qu'il fut aussi un officier courageux et enthousiaste de l'épopée impériale, avant de mettre ses qualités de diplomate, déjà reconnues et employées par l'Empereur, au service de Louis-Philippe et de Napoléon III. Quelques anecdotes, des

extraits de correspondances, donnent la vie à cette biographie scrupuleuse et qui se lit avec un constant intérêt. — G. M.

La Vie religieuse au temps de saint Louis, par *Mme Germaine Maillet*, 1 vol. in-16, 280 p., 870 fr. (Robert Laffont). — La vie religieuse de cette époque c'est celle de tous et de toutes les heures. car la notion même de laïcité eût été incompréhensible pour les contemporains de saint Louis. Fondatrice des *Cahiers Champenois*, Mme Germaine Maillet, dans cet utile petit livre de vulgarisation, précise l'organisation de l'Eglise, la place du clergé dans la vie féodale, l'histoire de l'Université; elle nous conte avec simplicité la vie des fidèles, leurs prières et leurs pèlerinages; elle évoque les grands courants religieux de l'époque; les pages consacrées par Mme Germaine Maillet, folkloriste notoire, à la pensée religieuse populaire nous paraissent les plus originales et les plus neuves. — G. M.

Monge, le savant ami de Napoléon Bonaparte (1746-1818); par *M. Paul-V. Aubry*, 1 vol. in-8°, XI-364 p. (Gauthier-Villars). — Grâce au dépouillement des papiers de famille mis à sa disposition, M. Paul-V. Aubry a pu écrire la première biographie complète et exacte de Monge, dont l'œuvre scientifique a précisément fait l'objet d'une thèse récente de M. R. Taton. Ainsi le savant et l'homme sont définitivement mis en lumière. M. Paul-V. Aubry nous montre Monge, élève et professeur à l'école du Génie de Mézières, savant mathématicien et chimiste, ministre de la marine, fondateur de l'Ecole polytechnique et chargé des célèbres missions scientifiques en Italie et en Egypte. Comme son élève Lazare Carnot, ce républicain sincère fut avant tout un ardent patriote. Quelques passages de ses lettres inédites l'attestent. — G. M.

La Religion populaire dans la Grèce antique, par *Martin P. Nilsson*, 1 vol. in-16, 245 p. (Plon). — Voici, par un éminent spécialiste de l'histoire de la religion grecque, professeur suédois, un ouvrage de haute vulgarisation qui apporte ce qui manque à toutes les mythologies, une évocation concrète de la manière dont les Grecs anciens sentaient et pratiquaient leur religion. L'auteur souligne les étroites relations de la religion primitive avec les travaux agrestes, qui dominent aussi les mystères d'Eleusis, forme supérieure du spiritualisme religieux. M. Martin P. Nilsson nous décrit aussi les diverses formes que prenait le culte du foyer sacré et les aspects plus évolués de la religion dans les cités urbaines, où les dieux traditionnels de l'Olympe accueillirent parmi eux des dieux étrangers importés. — G. M.

Les religions de l'Afrique antique, par *Gilbert Charles-Picard*, 1 vol. in-16, XIII-267 p. (Plon). — M. Gilbert Charles-Picard, directeur des antiquités de Tunis, dans ce livre préfacé par Jérôme Carcopino, qui en discute quelques détails, fait une mise au point devenue nécessaire depuis les découvertes de Ras Shamra, du problème religieux dans l'Afrique antique. Il s'étend longuement sur la religion phénicienne, sur l'abominable habitude des sacrifices d'enfants et étudie les transformations de la religion de Carthage, sous l'influence hellénique d'abord, puis romaine, avant la christianisation. Un livre de véritable spécialiste, excellent. — G. M.

L'Atelier (1840-1850), par *Armand Cuvillier*, 1 vol. in-16, 223 p., 550 fr. (Les Editions ouvrières). — Philosophe et sociologue, M. Armand Cuvillier a retracé dans le détail l'histoire de ce journal socialiste, dont la particularité est d'avoir été rédigé exclusivement par des ouvriers, réunis dans une équipe bien homogène, qui constituait une sorte de petit club. Il en analyse l'inspiration démocratique et chrétienne, les théories économiques, les revendications sociales et professionnelles. Complété par une riche bibliographie, l'ouvrage a sa place, importante, à côté des travaux de Bouglé, de Dolléans et de Duveau, dans l'histoire du premier socialisme, avant Marx. — G. M.

Les idées politiques et sociales de la Résistance. Textes choisis et introductions par *H. Michel* et *B. Mirkine-Guetzevitch* (P. U. F., 1954, in-8, XI-410 p., 1.200 fr.). — Pour inaugurer la collection *Esprit de la Résistance* (orientée par un Comité de patronage et un Comité scientifique que président MM. G. Bidault et L. Febvre), il a paru utile de rechercher d'abord quelles idées et quels espoirs guidaient les Résistants. Les textes réunis dans ce volume, articles de la presse clandestine et rapports établis par divers organismes, ainsi que les notes précises qui les accompagnent, fourniront à ce sujet aux historiens de précieuses indications. A dix ans de distance, les illusions dont ils témoignent et la compa-

raison entre les espoirs de jadis et les réalités d'aujourd'hui inspirent un profond sentiment d'amertume. Dans une excellente introduction, M. H. Michel présente une analyse finement nuancée des divers courants qui ne mélangèrent leurs apports qu'en apparence, les plus homogènes gardant leur personnalité visible ou sous-jacente et préparant de nouvelles séparations. De son côté, M. Mirkine-Guetzevitch commente, avec une compétence exceptionnelle, les projets de constitution qui tinrent une si grande place dans les préoccupations des Résistants et dont on retrouve l'influence dans les institutions politiques issues de la deuxième guerre mondiale. — G. L.

Tragédie de la déportation (1940-1945). Textes choisis et présentés par *Olga Wormser* et *H. Michel* (Hachette, 1954, 312 p., 1.000 fr.). — Le *Réseau du Souvenir* a pris l'initiative de cette anthologie des pages les plus significatives extraites de quelque deux cents ouvrages des survivants des camps de concentration allemands. Sa lecture est un cauchemar. Les souffrances physiques et morales des déportés, la cruauté, le sadisme, la barbarie de leurs bourreaux, le nombre des victimes, qui s'évalue en millions, atteignent les limites de l'invraisemblance. Il semble que tout cela soit hors du réel et de l'humanité. Et pourtant tout cela est vrai!... On peut s'en rapporter, non seulement aux auteurs de ces témoignages, dont on a ici multiplié le nombre presque à l'excès, mais surtout aux responsables de cette publication qui, membres de la Commission d'Histoire de la Déportation, travaillent depuis plus de trois ans à recueillir, à classer et à critiquer une formidable documentation sur ce sujet. Cette Commission vient précisément de publier, sur le « système concentrationnaire allemand », un numéro spécial de la *Revue d'Histoire de la deuxième Guerre Mondiale* qui peut être rapproché utilement de cet ouvrage. — G. L.

Bismarck et Hitler, par *Henry Vallotton* (La Table Ronde, 1954, 373 p.). — Le diptyque s'imposait. Entre les deux hommes, « le constructeur et le destructeur de l'Empire allemand », tout est contraste, les origines, la formation, le tempérament, l'intelligence, les méthodes. Un seul point commun : le culte de la force au service de la vieille tradition germanique, ou plutôt pangermaniste. Le premier panneau du diptyque présente un remarquable résumé de l'histoire de Bismarck; le second est, faute de recul, fatalement plus diffus, mais non moins exact. L'œuvre est d'un excellent historien, à qui sa nationalité suisse assure, en cette matière, une entière liberté d'esprit.

Libres propos sur la guerre et la paix, par *Adolf Hitler*, II, version française de Fr. Genoud (Flammarion, 1934, 365 p., 700 fr.). — Recueillis sur l'ordre de Bormann, l'un des fidèles d'Hitler, ces propos de table se rapportent à la période mars-septembre 1942. Ils portent sur les sujets les plus variés, beaux-arts, enseignement, justice, organisation de l'Etat, avenir de l'Allemagne et du monde, mais la guerre n'y tient qu'une place insignifiante. Ils constituent, pour la connaissance de l'homme, un document plus sûr qu'aucun des témoignages qui ont été publiés. On y saisit sur le vif, avec quelques idées intéressantes sur le maniement des masses, sa mégalomanie, qui parfois voisine la folie, son inhumanité, sa cruauté, ses phobies (les Juifs, le christianisme, Churchill), qui se traduisent en termes d'une grossièreté presque incroyable. — G. L.

De Londres à Moscou, par *J. von Ribbentrop*, trad. par Cl. Pascal (Grasset, 1954, 261 p., 585 fr.). — De ces notes fragmentaires et apologétiques sur le rôle que joua Ribbentrop dans l'avènement de Hitler, puis comme ambassadeur à Londres et comme ministre des Affaires étrangères, les historiens auront certainement à tenir compte, notamment en ce qui concerne la conclusion de l'accord germano-russe de 1939 et la prétendue responsabilité de la Grande-Bretagne dans la déclaration de guerre, et quoi qu'on soit en droit de penser de l'intelligence de leur auteur. Mais il faudra en faire un sévère examen critique, tant en raison de leur caractère intéressé que parce que certaines inexactitudes flagrantes (par exemple, l'affirmation des intentions offensives des Alliés en avril-mai 1940) incitent à douter de la valeur d'autres affirmations. Quant aux lecteurs mal informés de l'histoire diplomatique contemporaine, ils ne sauraient trop se méfier de la bonne foi apparente de ces fragments de mémoires. Ils en retiendront toutefois de curieuses indications sur Hitler, ses idées, sa volonté d'hégémonie continentale et sur le désordre résultant de son système de gouvernement. — G. L.

Les réparations allemandes, 1919-

1932, 1945-1952, par *R. Castillon* (P. U. F., 1954, in-8, 198 p., 850 fr.). — Bourrée de chiffres et de textes, que l'auteur a su présenter avec clarté, cette thèse de doctorat vise à comparer les principes et les méthodes qui ont présidé à la fixation et à l'exécution du programme de réparations imposé à l'Allemagne après ses défaites de 1918 et de 1945. Le premier avait un caractère juridique et imposait des réparations en argent; le second, d'un caractère plus réaliste, sinon même purement économique, imposait des réparations en nature. L'un et l'autre aboutirent à un échec presque total, faute du maintien de l'entente entre les vainqueurs. — G. L.

Tableau de la Russie jusqu'à la mort de Staline, par *G.-L. Jaray* (Plon, 1954, 450 p., 1.500 fr.). — Etude approfondie de l'évolution politique, économique et sociale de la Russie des trente dernières années. Après une excellente esquisse du caractère russe et de l'héritage recueilli par Staline, l'auteur expose les résultats obtenus par celui-ci dans tous les domaines au cours de son « règne ». Il s'arrête plus longuement sur l'histoire des rapports de l'U.R.S.S. avec la Chine, la France, le Reich et les Etats-Unis. Sans « jamais condamner ni absoudre », il ne dissimule pas son admiration pour l'œuvre accomplie par celui qu'il considère comme le successeur et continuateur des grands tsars. Si certaines interprétations des faits peuvent prêter à discussion, ce livre n'en est pas moins précieux pour tous ceux qui veulent se rendre compte de la position de la Russie dans le monde et de ses possibilités, ne serait-ce que par la documentation extrêmement abondante qu'on y a condensée. — G. L.

L'U. R. S. S. après Staline, par *H. Shapiro*, trad. de l'américain par P. Laneau (Gallimard, 1954, 254 p., 480 fr.). — Réaction d'une « direction collective contre la dictature personnelle, démobilisation psychologique à l'intérieur, reprise de l'agitation antireligieuse, développement de la production des biens de consommation, assouplissement des relations internationales en vue du maintien de la paix nécessaire à l'accroissement de la puissance économique », telles seraient, d'après le doyen des journalistes étrangers à Moscou, les caractéristiques du *new look* correspondant à l'avènement du régime Malenkov. Le témoignage est des plus dignes d'être enregistré... en attendant d'être contrôlé par d'autres témoignages, — car ne faut-il pas faire des réserves sur les renseignements donnés par des journalistes que l'auteur nous montre confinés « dans un véritable ghetto ». — G. L.

Destin de la Roumanie, par *H. Prost* (Berger-Levrault, 1954, xv-279 p., 750 fr.). — Ce destin a été véritablement tragique, puisque la Grande Roumanie de 1939, qui paraissait le plus riche, le plus heureux et le plus occidentalisé des pays balkaniques, est devenue aujourd'hui, par la faute de l'égoïsme des partis et des hommes politiques, « un peuple esclave et misérable ». Dans la situation actuelle des républiques populaires et dans la quasi-impossibilité d'y réunir documents et témoignages impartiaux, seul pouvait dessiner et expliquer cette décadence progressive un homme ayant résidé près de vingt années dans ce pays, en contact avec ses dirigeants et pourvu, grâce aux importantes fonctions d'ordre économique et financier qu'il y occupait, de la documentation la plus précise et la plus sûre. On ne lira pas cette histoire navrante sans éprouver une grande pitié pour ce peuple qui fut notre ami — et sans réfléchir sur les leçons qu'elle comporte. — G. L.

Israël, terre deux fois promise, par *A. Falk* (Edit. du Seuil, collection Esprit, 1954, 213 p., avec 21 photogr., 600 fr.). — Inspiré par une évidente sympathie pour la tentative paradoxale qui a abouti à la naissance difficile de l'Etat d'Israël, mélange de mystique, de politique, de réalisme, de traditionalisme parfois rigide et sclérosé, parfois hardiment idéaliste, ce reportage ne dissimule ni les erreurs passées, ni les difficultés présentes, ni les dangers qui, de l'intérieur comme de l'extérieur, menacent le jeune Etat. Un souci, peut-être excessif, de clarté aurait conseillé un exposé plus méthodique sinon même plus didactique. L'auteur a préféré « faire vivant ». Il n'en a ainsi que mieux traduit la complexité des problèmes que pose l'étonnante aventure sioniste.

En exil, par le *Prince Félix Youssopoff* (Plon, 1954, 253 p., avec 28 illustr., 700 fr.). — C'est maintenant la fin d'un monde que l'auteur de *La fin de Raspoutine* conte dans ce second volume de Souvenirs — ce monde de la haute aristocratie russe qui essaye de se survivre dans une invraisemblable bohème internationale. — G. L.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

CHATEAUBRIAND, CENSEUR CENSURE. — Au début du mois d'avril 1814, Chateaubriand publia, sous le titre : *De Buonaparte et des Bourbons*, un pamphlet célèbre dont M. Pierre Clarac, étudiant chez le grand écrivain, à l'occasion du centenaire de 1948, le pamphlétaire et le journaliste, déclarait au cours d'une éblouissante conférence : « C'est encore un morceau académique, mais où brillent des traits de grande poésie, et où certains raccourcis brusques et familiers rappellent curieusement le ton des improvisations napoléoniennes : « Vous élevez la voix... on vous casse la tête et on vous oublie. » — « Il s'était fait l'unique marchand de son Empire. » — « Il violait le soir la loi qu'il avait faite le matin. » — « Il gagna quatre millions sur la soupe des pauvres. » — « La conquête de l'Alhambra a amené les Russes au Louvre. »

Ce pamphlet — un des modèles du genre, en dépit de quelques inégalités — eut à l'époque une profonde répercussion, et fit dire à Louis XVIII qu'il avait valu pour sa cause une armée de cent mille hommes. Chateaubriand l'avait préparé pendant les dernières semaines qui précédèrent la première abdication, et il a raconté ses angoisses lors des derniers soubresauts de l'Empire, quand il s'enfermait la nuit, ses « paperasses » sous son oreiller, deux pistolets chargés sur sa table, tandis que, le jour, ces dangereuses « paperasses » regagnaient le corsage — d'ordinaire moins avantageusement garni — de Mme de Chateaubriand. Il a parlé aussi des hésitations de son éditeur Mame, qui de son côté a relaté celles de l'auteur. Pendant l'impression, selon les fluctuations de la campagne de France, dix fois le manuscrit aurait été rendu... ou repris. « C'est un jeu à croix ou pile, disait un des frères Mame; nous risquons notre cou, tout aussi bien que celui qui écrit et qui signe. »

Après quinze jours d'attente anxieuse, Chateaubriand put annoncer son pamphlet dans le *Journal des Débats* du 4 avril 1814 et le mettre en vente le lendemain. Le chancelier Pasquier dans ses *Mémoires* rapporte que les royalistes l'accueillirent avec transports, et qu'à leur avis, rien n'avait autant contribué à détrôner Napoléon, — opinion qu'il ne partage d'ailleurs point. Quant à Mme de Rémusat, elle ne trouvait dans cette brochure « pas une exagération, mais un tableau fidèle » de tout ce dont elle avait été témoin,

La première réplique suscitée par le pamphlet fut celle d'un jeune Belge, Philippe Lesbroussart, sur laquelle M. Gustave Charlier, directeur de la classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique, a apporté les plus intéressantes précisions dans une communication faite à l'Académie qu'il préside. Ce jeune homme de trente-deux ans, qui se faisait le censeur d'un écrivain de grand renom, et d'un homme politique dont tout laissait prévoir la prochaine puissance, venait de quitter la chaire du lycée de Gand où il enseignait la philosophie, pour un préceptorat qui devait l'amener à parcourir l'Europe, et il se trouvait à Genève au moment de la chute de Napoléon. C'est dans cette ville qu'il fit imprimer une frémissante réplique sous le titre : *Réponse à l'ouvrage de M. de Chateaubriand intitulé : « De Buonaparte, des Bourbons et des Alliés »*, opuscule oublié et introuvable, en dépit d'une deuxième édition donnée dès 1814 à Bruxelles par l'auteur, qui fut par la suite titulaire de la chaire de littérature française à l'Université de Liége, et membre de l'Académie royale de Belgique.

Est-ce à dire que Philippe Lesbroussart prenait contre Chateaubriand la défense de l'Empereur qu'il appelait lui-même « Napoléon le Dévastateur » ? Non point, pas plus qu'il ne refusait à Chateaubriand le droit de s'élever contre « l'usurpateur », l'auteur des *Martyrs* n'étant pas de ceux, disait-il, qui « ont prostitué leur plume à flatter la puissance, et achèvent de l'avilir en insultant au malheur ». Il reconnaissait, au contraire, que celui-ci avait figuré « dans cette élite qui resta debout au milieu d'un peuple à genoux ». Mais justement, — et mises à part certaines pages véhémentes viciées par une exagération qui ne choquait pas Mme de Rémusat, — il reprochait à l'auteur du pamphlet d'avoir accumulé tous les torts et tous les crimes sur la tête du seul aventurier corse. Etait-ce donc que la France n'avait eu nulle part à ses méfaits— n'avait-elle pas été complice de ce régime funeste? Tel n'était pas l'avis du censeur belge. Il concevait qu'un peuple opprimé se félicitât de sa libération lorsqu'il a su opposer au despotisme une énergie désespérée ou au moins « ce silence sombre et menaçant que les tyrans savent comprendre ». Mais la France, dont la servitude avait été « active et joyeuse », qui avait prodigué à son despote des « acclamations mensongères », n'avait que le droit de « rougir et de se taire ».

Quand Lesbroussart, remarque à juste titre M. Gustave Charlier, se refuse à innocenter la France impériale des méfaits de Napoléon, l'on songe à ceux qui endossent à l'Allemagne du

régime nazi partie au moins des crimes d'Hitler, et par là l'opuscule de Lesbroussart prend une valeur documentaire.

Aux griefs d'ordre général, l'écrivain belge mêlait un grief d'un caractère en quelque sorte corporatif, car il avait appartenu au corps enseignant, et Chateaubriand, rappelant la mainmise de l'Empire sur les enfants avait écrit que ceux-ci « étaient placés dans des écoles où on leur apprenait, au son du tambour, l'irréligion, la débauche, le mépris des vertus domestiques et l'obéissance aveugle au souverain ». Lesbroussart s'indignait avec solennité, attestant Dieu, l'honneur et la vérité, que cette horrible imputation était fausse et révoltante, et reprochait au pamphlétaire de ne pas avoir hésité à salir une des classes les plus respectables et les plus utiles dans tout état civilisé, ces instituteurs publics des 130 départements, qui n'ont guère d'autre salaire de leurs travaux pénibles que l'estime de leurs concitoyens.

En somme, Lesbroussart regrettait que Chateaubriand, s'élevant au-dessus de toute considération personnelle, n'eût pas dénoncé toutes les responsabilités qu'il aurait dû, et dans une péroraison magnanime il évoquait un avenir plus serein où l'on ne porterait plus des « mains inquiètes sur des blessures qu'il faut songer à cicatriser, et où l'on cesserait même de poursuivre par des malédictions impuissantes et peu généreuses ce grand coupable exilé au delà des mers, et qui vous venge assez en se condamnant à vivre ».

Ses remontrances furent-elles suivies d'effet? L'auteur s'en flattait au moment où parut une deuxième édition de son opuscule, en même temps qu'une deuxième du pamphlet. Mais M. Gustave Charlier n'y croit guère et songe plutôt à l'influence de Fontanes en ce qui concerne les repentirs de Chateaubriand qu'il cite: « Buonaparte est jugé avec rigueur dans cet opuscule approprié aux besoins de l'époque... A cette époque de trouble et de passion les paroles ne pouvaient être rigoureusement pesées; il s'agissait moins d'écrire que d'agir. » Et ceci encore : « En 1814, j'ai peint *Buonaparte et les Bourbons*; en 1827, j'ai tracé le parallèle de *Washington* et de *Buonaparte*; mes deux plâtres de Napoléon se ressemblent; mais l'un a été coulé sur la vie, l'autre modelé sur la mort, et la mort est plus vraie que la vie. »

On ne peut que s'accorder à reconnaître avec M. Gustave Charlier les mérites de Philippe Lesbroussart qui, étranger ayant souffert de l'oppression impériale, et écrivant en 1814, dans cette période de trouble et de passion, rappela un illustre écrivain français à plus de modération et de justice.

Robert Laulan.

Répertoire archéologique du département de l'Aube. — Ce nouveau répertoire archéologique de M. Maurice Toussaint, a été présenté à la séance du 1er octobre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Consacré à la période gallo-romaine et à l'époque franque, il fait suite à ceux des quatre départements lorrains et à ceux du Bassin de Paris (Seine-et-Oise, Seine, Seine-et-Marne), du même auteur, antérieurement parus.

Etabli, comme toujours, par arrondissement et par canton, — et dans chacun de ceux-ci par commune — ce répertoire fait état de toutes les découvertes dans ce département champenois, particulièrement fécond en trouvailles, et dont la richesse archéologique semble s'expliquer par la situation des Tricasses de Troyes entre les Lingons de Langres et les Senons de Sens, à l'ouest, au sud et à l'est, et celle des Catalaunes de Châlons-sur-Marne, « clients » des Rèmes, au nord, par conséquent comme le lieu de passage de la Bourgogne au pays rémois et de la région de la Haute-Marne au bassin de Paris. — R. L.

PHILOSOPHIE

PIERRE-MAXIME SCHUHL ET LA PENSEE PLATONICIENNE. — Il y a un peu plus de deux mille trois cents ans mourait Platon. Or, son œuvre suscite toujours admiration et commentaires : son influence demeure visible chez de nombreux philosophes. Voilà bien l' « immortalité subjective » rêvée par Auguste Comte!...

Platon doit cette survivance à la richesse, à la profondeur de sa pensée, à l'extrême variété de ses dons, rarement réunis à un tel degré chez un même auteur. C'est ce que nous dit Pierre-Maxime Schuhl dans un nouveau livre qu'il lui consacre : *l'œuvre de Platon* (1). Parmi nos contemporains, et depuis la mort de notre bon maître Léon Robin, nul ne connaît mieux la pensée platonicienne, nul n'en parle avec plus de pertinence et de grâce. Professeur d'Histoire de la Philosophie Ancienne à la Sorbonne (et Directeur de la *Revue Philosophique*), P.-M. Schuhl se montre excellent historien des idées par sa sourcilleuse *méthode*, par le goût des références nombreuses et précises; « professeur » aussi, par le soin apporté à fournir aux étudiants — et à tous lecteurs — de clairs exposés (des indications bibliographiques, un Index, etc.)... Mais encore, — et c'est qualité plus rare, — l'érudition n'alourdit jamais, chez lui, l'aisance de l'écriture. Si les spécialistes le lisent avec un vif intérêt, les « honnêtes gens » ont plaisir à enrichir leurs connaissances en sa compagnie. Son récent ouvrage m'a personnellement fourni l'occasion de revoir maints

(1) *L'Œuvre de Platon.* Un vol. de 228 pp., 12×18,5 cm. Collection « A la recherche de la vérité » (publiée sous la direction de M. G. Davy, Doyen de la Fac. des Lettres de Paris). Libr. Hachette, Paris, 1954. Prix : 490 fr.

passages des précédents : *Essai sur la formation de la pensée grecque* (Introduction historique à une étude de la philosophie platonicienne) (2); *Platon et l'Art de son temps* (Arts plastiques) (3); *Etudes sur la fabulation platonicienne* (4). Un autre nous est annoncé : *Pour connaître la pensée de Platon* (5). Nous pouvons être sûrs qu'il ne fera pas double emploi, et qu'il ajoutera seulement un panneau de plus à cette galerie. Je n'aurai garde d'oublier, en ma nomenclature, le recueil d'essais publié voici deux ans : *le Merveilleux, la Pensée et l'Action* (6), d'une inspiration si libre et si vivante. Cinq chapitres au moins y ont trait à Platon, et les autres sont comme marqués de son empreinte.

La Nature, remarque Joubert, a fait deux sortes d'esprits excellents : les uns pour produire de belles pensées, et les seconds pour les admirer. Oui, mais il advient qu'à fréquenter assidûment et à aimer de tout son cœur de grandes œuvres, quelque chose en rejaillit sur le fidèle. Les précieuses qualités dont témoigne P.-M. Schuhl, — j'eus l'occasion, naguère, de le dire déjà, — il en a trouvé le secret dans une sorte d'*intimité* avec les écrits de Platon. A ce maître incomparable, il doit beaucoup. Il le sait, et veut lui devoir davantage. *Ingenui est cui multum debeas, ei plurimum velle debere*, notait, je crois, Cicéron... Sa dette, il l'acquitte, — pour notre plus grand profit. Il fait revivre, avec une singulière force d'évocation, cette pensée qui s'exprima il y a vingt-trois siècles en la plus belle langue du monde, et qui mêlait à la profondeur beaucoup de poésie, unissait l'esprit apollinien à l'esprit dionysiaque, créant « les admirables mythes que les philosophes de tous les temps n'ont pas cessé de méditer; — mais c'était sans trop y croire, et sans jamais se départir de son exquise, narquoise et profonde ironie »... Ironie très particulière, sorte d'humour métaphysique, indiquant qu'il n'est pas dupe du langage qu'il doit parler pour suggérer l'inexprimable...

D'autres oppositions encore viennent se fondre en la synthèse platonicienne : un certain goût de l'ascèse, une sévérité pour le corps, corrélative d'une aspiration à l'idéal; et, d'autre part, un désir d'équilibre harmonieux du corps et de l'esprit; une préférence pour la vie contemplative et le recueillement, contrastant avec la nostalgie de l'action politique...

Bien plus humain de n'être point systématique, figé dans sa

(2) Ed. Alcan, Paris, 1934. 2e édit. revue et augmentée, P. U. F., Paris, 1949.
(3) Alcan, Paris, 1933. 2e édit. revue et augmentée, P. U. F., 1952.
(4) P. U. F., Paris, 1947.
(5) En collaboration avec M. E. Marx; à paraître aux Editions Bordas.
(6) Flammarion, Paris, 1952.

conduite et dans sa doctrine. La forme littéraire du dialogue lui permet de tenir compte des difficultés, des objections (qu'il se fait à soi-même), et de garder ainsi le caractère dynamique d'une *recherche*, le sentiment continuel des *nuances*. « Chaque dialogue s'attaque à une question particulière, et, pour l'éclaircir, s'élève à une vue plus générale, qui elle-même suppose une conception d'ensemble; mais celle-ci nous est seulement suggérée »... A chaque fois, tout est repris d'un point de vue différent. Aussi, réduire Platon en *système* n'est guère possible, ni sage. Eriger en dogmatisme une pensée si souple, c'est la durcir, la fausser, la mal comprendre. Et commencer par exposer « du dehors » une telle œuvre, c'est d'avance se condamner à en perdre tout le profit. On s'est donc attaché, depuis peu, de divers côtés, à étudier la structure des dialogues et le rythme de la pensée platonicienne, les étapes successives par lesquelles l'interlocuteur est élevé d'un plan à un autre pour redescendre ensuite au niveau du problème initial, et l'éclairer grâce aux lumières dévoilées en cours de route. C'est là un des chantiers les plus actifs, à l'heure présente. P.-M. Schuhl craint cependant que cette méthode ne se prête guère à un exposé d'*initiation* tel qu'il le souhaite, étant donné qu'elle supposerait une connaissance préalable de *tous* les dialogues. Et puis, on trouve, dans ces dialogues des assertions peu conciliables entre elles. D'où la tendance à admettre qu'il y eut évolution, — évolution dont le dessin ne peut être tracé que grâce à un classemnt chronologique des textes. Bien des difficultés surgissent. Tout en reconnaissant ce qu'il y a de conjectural dans un tel classement, il faut s'y résoudre, faute de mieux, et admettre qu'il y eut, à l'époque du *Parménide*, une « crise » dans la pensée platonicienne. P.-M. Schuhl s'y résigne donc, en se proposant d'atténuer finalement ce qu'il y aurait de trop radical dans un tel point de vue. Mais surtout, à son avis, il importe de *situer* l'œuvre de Platon non seulement dans son temps, mais encore par rapport aux thèses de ses prédécesseurs. C'est à quoi il a fortement contribué dès son premier gros livre, en 1934, et qu'il résume aujourd'hui, ici. Il voit, au total, dans l'œuvre qu'il connaît si bien, « une recherche qui se renouvelle et s'approfondit sans cesse », et qui, pourtant, reste *une*, malgré les variations observées. C'est l'aspiration inlassable à la connaissance des réalités immatérielles, de leur structure et de leurs rapports, à l'exploration d'un monde idéal, à une réforme de la Cité, en fonction de ce savoir; c'est la conception d'une connaissance autonome par « illumination » directe; le sens de la progresssion d'une réflexion orientée vers le vrai; c'est la valeur attribuée à l'intuition rationnelle, à la connais-

sance mathématique, mais aussi aux diverses formes de l'enthousiasme...

En résumé, comme l'a dit ailleurs P.-M. Schuhl, ce qui contribue à expliquer la puissance d'attraction exercée par le maître de l'Académie, c'est quelque chose de plus important encore que sa doctrine : c'est l'élan qui l'anime, — cet élan manifesté aussi bien dans la dialectique fondée sur les Sciences que dans la dialectique de l'Amour (et dont la Réminiscence n'est qu'une expression), — ce bel élan vers les *Idées*, que le vieux Parménide admirait déjà chez Socrate...

Achille Ouy.

Soloviev. — Essai, par *Frédéric Muckermann*. Trad. de l'allemand par J.-J. Brisson. Un vol. de 224 p. in-8° couronne, de la Collection « Les Témoins de l'Esprit », dirigée par Daniel-Rops. René Julliard, Paris, 1954. Prix : 480 fr. — Pour la majorité des Français, même cultivés, dit avec raison Daniel-Rops, Vladimir Soloviev (1853-1900) n'[illegible]guère plus qu'un nom. Bien q[illegible]plupart de ses œuvres aient[illegible]duites en notre langue, bien que des études approfondies lui aient été consacrées, il est loin d'exercer l'influence à laquelle il pourrait prétendre. L'ouvrage de F. Muckermann, dans la parfaite traduction de J.-J. Brisson, comble donc une lacune et apporte chez nous un « message » qui sera, pour beaucoup de Chrétiens, une révélation.

Le R. P. Friedrich Muckermann, qui donne son témoignage en l'honneur de Soloviev, entra dans la Compagnie de Jésus au moment même où celle-ci était bannie du deuxième Reich comme ennemie principale de la politique allemande de cette époque. Peu après l'avènement de Hitler, il lui fut interdit de parler en public. Ch.-M. de Boncourt nous conte l'activité clandestine du Révérend Père, qui, recherché par la Gestapo, finit par trouver asile en Suisse, où il mourut en 1946. Nul, mieux que lui, n'a compris et aimé l'œuvre et la pensée de Soloviev. Il nous fournit une intéressante biographie de cet auteur, nous en retrace l'itinéraire spirituel. En 1874, Soloviev soutient avec éclat une thèse de doctorat (à St-Pétersbourg) devenue célèbre, sur « la crise de la philosophie occidentale ». Sa carrière universitaire fut brève. La position qu'il avait prise ne satisfaisait aucune des deux tendances antagonistes dominant alors en Russie : slavophilie et occidentalisme. Il fut attaqué de part et d'autre. Après un voyage de quinze mois en Europe et en Egypte, il reprend son activité professorale avec un vif succès, mais se rend à nouveau suspect aux autorités. Interdiction lui est faite de parler en public. Devenu simple écrivain, il continue à lutter, au milieu de grandes difficultés, en faveur d'une fraternité des peuples et de l'union spirituelle authentique au sein d'une Eglise œcuménique.

Une notice bibliographique (ouvrages et articles de Soloviev traduits en français; ouvrages et articles écrits en français sur Soloviev) nous est donnée en appendice par le traducteur.

Krishnamurti et la Révolte, par *André Niel*. Un vol. de 208 p. in-16 jésus. Le Cercle du Livre, Paris, 1954. Prix : 495 fr. — Après un Avertissement, une Préface et une Introduction générale (Esquisse pour une biologie de la Révolution), le livre se compose de deux parties, suivies chacune d'un Appendice. Première partie : Krishnamurti et la Révolution fondamentale (Destin de la Révolte. — L'humain absolu), avec, en appendice, sous forme de dialogue, une confrontation entre deux positions socialement révolutionnaires : celle du Marxisme, et celle de la « Pensée-Unifiée ». Deuxième partie : La liberté créative (Psychologie du sentiment oppositionnel de liberté : le libre arbitre oppositionnel; le choix créatif; de l'illusion d'être libre à l'état de liberté : perspectives oppositionnelles; le problème de l'homme est dans la libération de l'opposition; de l'analyse de l'opposition à la synthèse de l'homme; la consommation de l'humain; la vraie liberté est à créer, non à

conquérir) avec un Appendice : de l'illusion du transcendant à la découverte du réel (Etude critique). Une note finale (pp. 199-204) pourrait utilement, à notre avis, être prise en considération par le lecteur avant d'aborder l'ouvrage proprement dit. Elle concerne, en effet, le sens particulier donné par l'auteur aux termes de Révolte et de Révolution. On y trouve, notamment, cette intéressante formule : « C'est de l'éducation en profondeur de la Révolte, non de l'exploitation massive de son réflexe spontané que sera capable de sortir le mouvement qui fondera la société universelle unifiée. » ...Et encore : « La révolte qui tend à s'affirmer par l'agression violente et destructive d'autres hommes perpétue la cause de l'injustice. » Ce que souhaite l'auteur, avec une entraînante conviction, c'est *la révolte sans haine*.

Parmi les idées essentielles et neuves qui sont exposées par André Niel, signalons celle du « choix créatif » comme définition de la vraie liberté morale; et aussi (pp. 141-196) qu'une telle libération est accessible à tous les hommes de bonne volonté, et non pas réservée à de doctes esprits isolés en leur tour d'ivoire et méprisant les réalités du monde. Si l'être intérieurement libéré ne reste pas un homme ordinaire, comment l'humanité commune pourra-t-elle jamais s'unifier?...

Textes choisis des Auteurs philosophiques (Introduction générale. — Psychologie) par *Armand Cuvillier*. Un vol. de 320 p. in-8° carré. Armand Colin, Paris, 1954. — Infatigablement, Armand Cuvillier a consacré une grande partie de sa vie à aider, guider, soutenir, faciliter l'effort des étudiants de nos classes terminales, voire ceux de l'Enseignement supérieur, par des ouvrages soigneusement appropriés à leurs besoins et à leur relative inexpérience. Voici, dans la présentation toujours parfaite des éditions Armand Colin, des textes choisis des Auteurs philosophiques. Le tome premier, qui vient de paraître, contient des extraits concernant la Psychologie, après une Introduction générale (Philosophie et Culture humaine. — La Philosophie). Le second, qui est annoncé, sera destiné aux textes touchant la Logique, la Philosophie des Sciences, la Morale, la Philosophie générale.

L'intérêt de ces recueils n'a pas besoin d'être souligné. Ce que l'on appelle une « année » scolaire comporte, en réalité, trente à trente-deux semaines. C'est peu. L'élève, même le plus studieux, n'a guère d'heures à consacrer à des *lectures*, puisque, en dehors de la Philosophie, il doit répartir ses efforts entre cinq ou six disciplines qui sont « matières d'examen ». Le mieux est donc de pouvoir trouver, dans un seul ouvrage, des textes judicieusement choisis sur toutes les grandes questions inscrites au Programme. Cela illustre et complète les leçons suivies en classe, ainsi que les exposés du Manuel.

On se doute bien, quand on connaît le souci de scrupuleuse mise au point apporté par A. Cuvillier à tous ses travaux, qu'il n'a *rien* négligé, ici, pour rendre vraiment utiles et assimilables les textes cités. Des notes en pied de page, des explications, des commentaires, des renvois aux divers chapitres du *Précis* de Philosophie, prémunissent le lecteur contre les risques de dispersion et de confusion. Son sens pédagogique fait merveille à cet égard. Nous avons toujours pensé que le « secret » de cette sagacité capable de prévoir les moindres faux pas du débutant, a pour ressort un attachement quasi paternel envers les jeunes esprits.

L'Esthétique, par *Denis Huisman*. Un vol. de 128 p. in-8° couronne, de la Collection « Que sais-je? » P. U. F., Paris, 1954. Prix : 144 fr. — Denis Huisman a, comme l'on dit familièrement, « de qui tenir » quand il manifeste sa compétence en matière d'Esthétique. Son petit livre, au surplus, correspond bien à l'idée que nous nous faisons du but même de la Collection où il vient de paraître : il peut servir à instruire l' « honnête homme » et l'étudiant; il permet au lecteur déjà sérieusement cultivé de réviser, de grouper ses connaissances. Enfin, il ne s'interdit nullement de marquer des convictions personnelles : trois parties composent l'ouvrage : les Etapes de l'Esthétique (le platonisme : le kantisme; le positivisme); les Domaines de l'Esthétique (Philosophie de l'Art; Psychologie de l'Art; Sociologie de l'Art); les Problèmes de l'Esthétique (Axiologie de l'Art; le Système des Beaux-Arts; Méthodologie de l'Art). Une bibliographie bien choisie est fournie en fin de volume. D'ailleurs, au cours des chapitres, tous d'une riche information, nous trouvons, en pied de page, des références nombreuses à des livres ou articles, depuis les plus classiques jusqu'aux plus récents.

Dans sa conclusion, Denis Huisman déclare : « Il n'est que trop certain que le XVIIIe siècle et une bonne partie des Auteurs français

du XIX[e] siècle ont laissé de l'Esthétique une image peu flatteuse; beaucoup, en parlant de poésie se sont crus obligés d'être lyriques et ont tout simplement été très ridicules. D'autres ont voulu être émouvants pour décrire le drame, drôles pour disserter sur le Rire, poignants pour définir la Tragédie, ou étincelants pour traiter du Sublime. C'était prendre le fond pour la forme. Le danger constant en ces matières, c'est le verbiage. (...) Il est temps que l'Esthétique prenne une autre orientation (...) Face au verbalisme du XIX[e] siècle, le XX[e] siècle se doit de marquer un progrès ou un changement radical; il lui faut instituer une Esthétique de Laboratoire. Car il n'est plus que deux voies pour l'Esthétique du présent : sombrer dans le pathos ou devenir une Science... Si l'Esthétique refuse d'être expérimentale, précise et positive, elle cessera d'exister... »

Journal de l'Analyste, par *Suzanne Lilar*. Un vol. de 192 p. in-8° raisin, 8 p. d'illustr. hélio. René Julliard, Paris, 1954. Prix : 1.200 fr. — Si l'on me demandait de dégager de ce livre une *théorie* ressortissant à l'Esthétique, je me récuserais avec une sorte de mauvaise humeur. En revanche, je dirais bien volontiers à quelle *famille* d'esprits s'apparente Suzanne Lilar, quelles « affinités électives » l'unissent à J.-M. Guyau, Valéry, Bergson, Barrès, R. Maria Rilke, Henri Heine, Colette, J.-K. Huysmans, André Suarès... Je cite, pêle-mêle, à dessein, et j'en oublie peut-être, quelques-uns des auteurs qui ont su, dans telles pages de leurs œuvres, exprimer l'ineffable du « choc » poétique éprouvé devant les productions de l'Art et devant la beauté « inattendue » de l'être ou de l'objet... Suzanne Lilar nous incite, sans y prétendre, à confronter notre expérience à la sienne. Son introspection d'artiste (aucune forme d'art, aucun aspect de la sensibilité ne lui sont étrangers) nous révèle, par analogie ou bien par contraste, ce que nous avons déjà ressenti. *Journal* intime, avec ce que cela comporte de liberté, de non-didactique. Dès que l'on vient d'en achever la lecture, on ne doute pas que l'on y reviendra : on place le livre parmi ceux que l'on aura toujours vif agrément à relire...

L'Art et l'Occultisme. Un vol. de 160 p. grand in-8°, illustré. Extrait du n° 27 de la Revue Métapsychique (Réd. en chef : Robert Amadou), 89, av. Niel, Paris (XVII[e]), 1954. Prix : 300 fr. — Vingt auteurs ont collaboré à ce recueil, dont Robert Amadou, le Dr Vinchon et le Dr P. Mabille, Matila Ghyka, Théoph. Briant, Louis Hautecœur (de l'Institut), Jean Bruno, André Breton, Robert Kanters, Jacques Masui, L. Edg. Cantau, etc. On peut, et c'est notre cas, se sentir peu perméable aux séductions de la Métapsychie, du Surréalisme... Nous n'en sommes que plus à l'aise pour louer la « tenue » des articles qui composent cet ouvrage. Ne serait-ce qu'à titre documentaire, bon nombre d'entre eux sont instructifs et témoignent d'une érudition de grande classe, ainsi que de vues originales.

La Cybernétique, par *G.-Th. Guilbaud*, agrégé de l'Université. Un vol. de 136 p. in-8° couronne. N° 638 de la Collection « Que sais-je? » P. U. F., Paris, 1954. Prix : 144 fr. — Dans une collection qui s'adresse à un très vaste public, l'auteur aurait pu, traitant de la Cybernétique, flatter le goût du profane pour les simplifications pittoresques, mettre l'accent sur les réalisations étonnantes des constructeurs de Robots. Il pouvait aussi nous faire rêver sur les analogies entre le fonctionnement du système nerveux et les « montages » des machines électroniques. N'oublions pas, en effet, que le titre (*complet*) du célèbre ouvrage de Norbert Wiener est : « Cybernétique, ou commandes et connexions chez l'Animal et dans la Machine... »

Mais G.-Th. Guilbaud a préféré, dès le début de son livre, inquiéter, voire déconcerter le lecteur. Dans le dessein — n'en doutons pas — de le mieux instruire. Il a réalisé ce que nous appellerions volontiers de la « contre-vulgarisation ». La Cybernétique n'est pas, nous dit-il, la théorie des machines électroniques, ni des machines à calculer, ni des machines automatiques. Elle désigne une tentative de regroupement d'éléments, autrefois séparés, de la recherche scientifique. C'est une science-carrefour. Si elle tire son nom de celui d'un type de machine particulière (le *Governor*, ou régulateur) elle n'est pas la théorie de cette machine. Elle a seulement pour but, selon des suggestions et demandes d'origines variées, de mettre au point des techniques de recherche et d'analyse, que chacun pourra ensuite utiliser en son domaine selon des méthodes spécifiques. Ce n'est pas un hasard si les écrits cybernétiques *sérieux* ont l'air d'être des mémoires de mathématiques. Que l'on se rassure pourtant : les trois chapitres de l'ouvrage (Réseaux et circuits; signaux

et messages; pilotes, stratèges et joueurs) n'exigent pas, pour être bien compris, les connaissances d'un Polytechnicien. Ils sont très clairs et aimablement instructifs. Ils élargissent nos vues sur des questions fort importantes, en même temps qu'ils nous détournent de confondre désormais l'activité cybernéticienne avec celle d'un « Concours Lépine » d'ordre supérieur.

Le Masque-Cheval et quelques autres animaux fantastiques (Etude de Folklore, d'Ethnographie et d'Histoire), par *Jean Baumel*. Un vol. de 240 p. in-8° carré, orné de photographies et d'annotations musicales. Institut d'Etudes Occitanes, et Grande Revue, éditeurs (37, rue de Constantinople), Paris, 1954. — Après avoir dégagé les formes multiples du Masque-Cheval en France et à l'Etranger, déterminé ses équivalences, ses parentés, ses analogies, l'auteur esquisse une synthèse et expose les nombreuses conjectures émises pour expliquer les origines lointaines et la nature de cette institution. Il nous montre que si, de nos jours, le Masque-Cheval en bois, en carton, ou en étoffe, est devenu simple amusement, simple jouet, accessoire de danse locale et parfois mascarade de Carnaval, il incarne cependant un passé mythique ou magique.

Cette étude, dédiée à Arnold Van Gennep, s'appuie sur une énorme et précise documentation... Il n'y a pas, en somme, de « petits » sujets pour la Science; et Jean Baumel, Docteur ès Lettres, Docteur en Droit, n'a pas jugé indifférent de se livrer à de patientes recherches qui, parties du simple Folklore, aboutissent à la Préhistoire. Il s'accorde en cela avec les conclusions de Dumézil (*Le Problème des Centaures*, 1929) concernant le caractère sacré du Cheval et le culte primitif dont cet animal était l'objet.

Et toi..., que vas-tu faire? par le *Dr René Biot* et le *Dr F.-M. Dufour*. Un vol. de VI-328 p. in-8° soleil. Plon, Paris, 1954. Prix : 600 fr. — Le Dr René Biot est l'auteur de livres qui ont connu, dès leur publication un grand retentissement et furent traduits en plusieurs langues. Notamment *le Corps et l'Ame; Santé humaine; Education de l'Amour* (chez Plon); *Offensives biologiques contre la personne* (Ed. Spes); *Au service de la personne humaine* (Ed. U. C. S. S.), etc... De son côté, le Dr F.-M. Dufour a donné, voici quatre ans, dans l'ouvrage collectif *Médecine et Sexualité* (Ed. Spes) une bonne étude sur *Endocrinologie sexuelle et biologie humaine*.

Ces deux auteurs nous apportent aujourd'hui un livre très riche d'enseignements, un véritable « guide » à l'usage des éducateurs, des familles et des « Conseillers », touchant l'orientation professionnelle. Plus exactement, car il ne s'agit pas d'un répertoire des professions ou autre chose de ce genre, c'est une suite méthodique de réflexions sur le délicat problème de la *vocation*. Au lieu de solutions toutes faites, de formules précises et tranchées, qui risqueraient d'être fallacieuses, nous trouvons ici les multiples éléments capables de nous éclairer. Les données scientifiques (pp. 50 à 180) sont très judicieusement présentées. Mais il est bien spécifié que les méthodes d'investigation, si elles apparaissent comme nécessaires, ne sauraient être suffisantes. A l'esprit de géométrie, pour ainsi dire, doit se joindre, chez le Conseiller, l'esprit de finesse.

Des considérations morales et même religieuses dominent dans ces pages les simples préoccupations pratiques ou techniques.

REVUES

Diogène. Rev. trimestrielle, publiée sous les auspices du Conseil internat. de la Philos. et des sc. humaines, et avec l'aide de l'Unesco. Gallimard, Paris. Prix : 200 fr. le n°. Noté au sommaire des numéros V et VII (janvier et juillet 1954). N° V. — Haute culture et culture de masse (D. W. Brogan); la prévision de l'évolution économique (Jean Fourastié); signification de la Phénoménologie (A. de Waelhens); agression et coopération chez les Insectes (O. W. Richards); remarques sur l'origine de l'Etat et de la société (W. Koppers); découvertes récentes en préhistoire (Gordon Childe); recherches sur la tragédie grecque (T. B. L. Webster); l'art de déchiffrer les symboles (Cl. Lévi-Strauss); sur une histoire indienne de la Philosophie (Louis Renou). — N° VII. — Quelques aspects du Welfare State (A.-C. Pigou); réflexions sur la tragédie (Ch. G. Bell); signification du Mythique (Eric Dardel); cent ans après Ranke (Arnaldo-Momigliano); Démocratie directe et Totalitarisme (Gér. Ritter); Berenson et Malraux (R. Ergmann); le problème de l'Evolution (J.-P. Aron), etc... Le n° VI ne nous étant pas parvenu, nous savons seulement (grâce à la publication du sommaire des numéros, en fin de volume) qu'il offrait également grand intérêt, comportant notamment une étude sur la Causa-

lité en Electrodynamique quantique, par H. Margenau.

La Pensée. Revue du rationalisme moderne. Arts, Sciences, Philosophie. Paraît tous les deux mois (64, bd Aug.-Blanqui, XIIIe). Nouvelle série. N° 57. Sept-oct. 1954. — Ce numéro est entièrement consacré au Colloque sur « Lénine, philosophe et savant », tenu à Paris en mars dernier. Comme introduction à ce colloque, figurent deux conférences données en janvier : celle de Jean Orcel (Prof. au Muséum) sur « Lénine et les sciences de la nature », et celle de Henri Lefebvre sur « Lénine philosophe ».

Parmi les auteurs de communications ou d'interventions au Colloque, nous relevons les noms de Eug. Aubel (Prof. à la Sorbonne), J.-T. Desanti (Prof. agrégé de philos.), P. Laberenne (Prof. agrégé des Sciences); Pierre Fougerolles (Prof. agrégé de philos.), J.-P. Vigier (Dr de l'Univ. de Genève), Jacques Nicolle (Assist. au Collège de France), Pierre Hervé, Jean Deprun (Prof. agr. philos. lycée de Marseille), Lucien Sève (Prof. agr. lycée de Talence), Dr Henri Wallon (Prof. hon. au Collège de France), Guy Besse (Prof. agr. de philos.), Evry Schatzman (Chargé de Cours, Fac. des Sc. de Paris), Fr. Halbwachs (Prof. agr. de Physique); E. Bottigelli (Prof. agr.), Paul Rumpf (Prof. agr.), Ernest Kahane (Maître de recherches au C. N. R. S.), etc. Dans la séance de clôture, Marcel Cachin (dont beaucoup ignorent peut-être qu'il fut professeur de philosophie), le Pr. Henri Wallon et Georges Cogniot (Agr. de l'Univ.) dégagent respectivement les conclusions du Colloque sur « Lénine philosophe et savant ».

Culture humaine. Revue mensuelle de Psychologie appliquée à la conduite de la vie. Edition J. Oliven, Paris. Le n° : 165 fr. — Noté au sommaire du n° 7 (août-sept. 1954) : L'apprentissage de la vie par la fierté (J. des Vignes-Rouges); Cours de psych. pratique (Abel Delcourt); Sommes-nous prisonniers de notre milieu? (J.-F. Fiehl); Le trac et les examens (Muse Dalbray et Tristan Sévère), et divers autres articles... Au sommaire du n° 8 (oct. 1954) : La Psychanalyse a-t-elle évolué depuis cinquante ans? (Dr Dugast-Rouillé); la discipline dans l'Enseignement (Ph. Carlier); le bon Joubert (Claire Théodore); le Silence, cathédrale de l'esprit (M. Regnault); l'Adolescent (M. Caucheteur); la Femme et le Travail (M. Bastier); Charles Dallery, précurseur malchanceux (Amédée Fayol), Cours de psych. pratique (Abel Delcourt), etc...

Revue Métapsychique. Paraît tous les deux mois (89, av. Niel, XVIIe). Rédact. en chef : Robert Amadou. Numéro double (mai-août 1954) (240 p. grd in-8°. Prix : 350 fr.). — Principalement consacré au compte rendu du premier Colloque internat. de Parapsychologie et aux rapports présentés au cours de cette rencontre. Parmi les participants français de ce Colloque, nous relevons les noms de Robert Amadou, Gabriel Marcel (de l'Institut), du Dr Marcel Martiny (hôpital Foch) et de René Sudre.

GAZETTE

Divers hommages à René Bray. — *Lorsqu'il est mort l'été dernier, René Bray enseignait la littérature française à la Faculté des Lettres de Lausanne depuis plus d'un quart de siècle. Et c'est tout naturellement à sa mémoire que la Faculté, au début de novembre, a dédié sa séance solennelle de rentrée; M. Jean Pommier y représentait l'Université de Paris et notre Collège de France.*

A cette occasion, la Gazette de Lausanne *a consacré à un « hommage à René Bray » plus d'une page de son supplément littéraire du 6 novembre.*

« La qualité unique de l'enseignement de René Bray, y écrit M. Franck Jotterand, tenait en ces deux formules : d'une part, éliminer les songeries dans lesquelles se complaisent beaucoup d'adolescents pour leur donner des schémas de base solides, des notions claires; et ensuite faire appel à leur sensibilité pour venir étayer les jugements de leur pensée. Les médiocres ne résistaient pas à cette discipline qui révélait en revanche la vigueur de certaines personnalités. »

De M. Pierre Thevenaz, doyen de la Faculté des Lettres : « Là où sa parole, là où sa plume avaient formulé un jugement, les choses, les êtres et les idées prenaient forme. Sa pensée ferme, droite, calme et sûre, par la seule vertu de son énoncé, fixait le vrai, montrait le beau, proclamait la justice et le droit. A son contact, tout prenait sa place, sonnait juste et clair. (...) Le vrai, pour René Bray, s'animait de la chaleur d'une foi. « On ne fait rien sans la foi », disait-il. Il entendait par là cette conviction élémentaire et profonde selon laquelle il y a quelque chose qui est juste et quelque chose qui ne l'est pas, quelque chose aussi pour quoi il vaut la peine de lutter. C'était la foi nécessaire à toute action et à tout dévouement, la foi du paysan qui a joie à jeter le grain dans le champ pour qu'il porte fruit. Cet élan puissant et contenu faisait sa hardiesse; car cet homme, tout de maîtrise, de conscience et de mesure, ne consentait pas à vivre et à penser au rabais. Dans ce pays-ci des coteaux modérés, des audaces rares et des prudences timides, il ne craignait pas d'énoncer des jugements nets et de parler clair. Il avait la hardiesse d'être exigeant, la témérité d'exiger beaucoup de soi-même et des autres. Telle était aussi la méthode qu'il préconisait en histoire littéraire. »

« Je voudrais me borner, note de son côté M. Georges Anex, à reconnaître la place qu'occupe une œuvre de ce genre dans la vie même de la littérature. L'Université est-elle séparée de cette vie? Les livres qui appartiennent à la recherche universitaire sont-ils des livres en circuit fermé? Y a-t-il un Molière vécu (par des critiques, par des spectateurs, par des acteurs et des metteurs en scène) et un Molière inventorié dans ses thèmes, ses caractères, ses sources, mis en fiches, puis enseigné? Toute l'œuvre de Bray tend à prouver le contraire et son dernier livre, en particulier, même s'il est discutable à certains égards, ne vise qu'à arracher Molière à l'école pour le faire revivre aux feux de la rampe. (...) René Bray n'est plus là pour en débattre. Il nous laisse son livre, si attentif et si fidèle, comme un répondant et comme un ultime message, comme un dernier et admirable exemple de sa probité critique, de ce souci de la vérité la plus sobre et la plus humaine qui a inspiré toute son œuvre et lui assure notre gratitude. »

La Gazette de Lausanne *a donné, au centre de ces articles d'hommage, un inédit de René Bray particulièrement important. On sait* (Mercure *du 1er novembre, page 562) que le Club du Meilleur Livre avait demandé à René Bray d'établir pour lui une nouvelle édition des œuvres complètes de Molière qui devait être le couronnement d'une vie de moliériste et la suite de son ouvrage capital sur* Molière homme de théâtre. *Le tome premier de cette édition, qui comptera trois volumes, vient de paraître, à une date qui correspond à peu près exactement avec la commémoration de Lausanne. Et ce sont les pages les plus significatives de son introduction que la* Gazette *a choisies pour les publier.*

A ce premier volume a aussi collaboré Béatrice Dussane, que M. Hubert Juin est allé interviewer, à cette occasion, pour Combat *(11 novembre) :*

« Je ne saurais assez dire, déclare notamment Dussane, quel plaisir j'éprouvai à collaborer avec René Bray. Mais je ne saurais non plus évoquer la douleur qu'à l'annonce de sa mort je ressentis. La rigueur de cet homme de science rejoignait à tel point l'honnêteté d'une pensée souple et riche que — lorsque le Mercure de France publia son extraordinaire Molière homme de théâtre *— ma thèse, de se trouver ainsi confirmée par le témoignage d'un universitaire aussi sérieux qu'informé, ma thèse m'apparut dès ce moment comme invincible et assurée.* Molière homme de théâtre, *cela rejoignait l'effort de toute ma vie. (...) C'est en effet de l'amour que j'éprouve pour lui, un amour singulier et qui me semble récompensé, enfin, par l'édition complète de ses Œuvres au Club du Meilleur Livre. J'ai écrit en tête de ce magnifique recueil une courte histoire de l'interprétation et de la mise en scène. Molière au théâtre, Molière à travers les âges. Vous comprenez! Dès que je me suis occupée de Molière, j'ai mis tous les projecteurs sur le comédien, ce qui était nouveau, mais, je crois, juste. »*

Signalons enfin que l'hebdomadaire Arts *vient, le 17 novembre, de réserver toute une de ses pages à la présentation de cette même édition, avec un autre extrait de l'introduction de René Bray, un important et caractéristique extrait de l'étude de Dussane, et une plaisante illustration tirée de l'ouvrage, d'après une édition ancienne*

« L'évolution statistique du style de Rimbaud. » — *On nous a beaucoup écrit à propos de notre numéro d'octobre, partiellement consacré à Rimbaud. Le plus souvent on a complimenté le* Mercure *d'avoir préféré le document au commentaire, et d'avoir réuni un ensemble où MM. D. A. de Graaf, H. Guillemin, P. Guiraud et A. Tian apportaient des faits, ou même des chiffres, plutôt que des propositions subjectives. Parfois aussi on lui a fait grief d'un excès d'austérité...*

L'étude de M. Pierre Guiraud sur « L'évolution statistique du style de Rimbaud », placée par le Mercure *en tête du groupement, est peut-être celle qui a rencontré le plus de résistances, soit par la méthode qui s'y trouvait appliquée, soit par la spécialisation qu'en supposait l'application.*

Donnons donc la parole aux contradicteurs. D'abord à M. Antoine Durand, ingénieur à Vienne :

« Page 206, *l'auteur fait état d'une dispersion anormale pour appuyer une hypothèse sur la datation des* Illuminations. *Pour dire qu'il y a dispersion anormale, il faudrait comparer des choses comparables et, en particulier, étudier des collections de même importance. Si, pour chacun des groupes distingués par M. Guiraud, on fait le quotient*

$$\frac{\textit{aire de dispersion}}{\textit{nombre d'objets}}$$

on obtient les résultats du tableau et du graphique joints. »

(Malheureusement nous n'avons pas la possiblité de reproduire ici le tableau et le graphique annexés par M. A. Durand à sa lettre.)

« En toute honnêteté, poursuit M. A. Durand, on doit conclure qu'il n'y a pas à retenir l'argument.

« Ceci dit, je me permets de suggérer à M. Guiraud la lecture (ou la relecture) d'un ouvrage assez peu répandu paru en 1941 : Technique et Statistique *par F. Divisia.*

« L'auteur (polytechnicien, professeur à Polytechnique), tout acquis aux méthodes statistiques, met les utilisateurs en garde contre l'emploi de mauvais indices.

« Pour terminer, je crois que des vers comme : Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir *échappent à l'analyse. »*

« Evolution... » (suite). — *Depuis plusieurs années déjà, l'inquiétude me gagnait. On me demandait quels étaient mes titres scientifiques. Le seul que je me connusse était la première partie du Baccalauréat, série A, obtenue en* 1938, *c'est-à-dire sous le régime — aujourd'hui abhorré — de l'égalité scientifique. C'était maigre, mais, croyais-je, suffisant pour une carrière d'études littéraires. Grande était mon erreur. Sans doute pus-je, bénéficiant de l'équivoque qui laisse encore donner l'enseignement des littératures dans les Facultés des Lettres, conquérir, usurper peut-être, une licence, un Diplôme, une agrégation d'ordre littéraire. Pour le doctorat, l'équivoque ne put rester entière, car il me fallut faire appel à l'aide financière du Conseil National de la Recherche Scientifique. Mais, tandis que mon jury s'interrogeait sur les mérites scientifiques de la thèse littéraire que je m'étais efforcé de présenter, je pus encore, courbant l'échine, me bercer intérieurement de l'illusion que cet adjectif terrifiant n'avait d'autre sens que, pour d'aucuns, celui de* savant, *et pour d'autres,* d'érudit.

Aujourd'hui, hélas! il me faut déchanter. L'équivoque, l'illusion viennent d'être dissipées sans rémission. Ouvrant en effet la dernière livraison (je répugne, en un tel contexte, à dire le dernier numéro) du Mercure de France, *revue consacrée à l'étude des littératures, je suis tombé en arrêt devant un article intitulé 'L'évolution statistique du style de Rimbaud'. Au bout de quelques lignes de cette lecture, j'avais perdu pied. Il est illustré de quatre courbes, pour l'établissement desquelles il faut (et cela suffit) calculer une donnée appelée l'écart-type, et qu'on obtient à partir de la formule : Il faut et il suffit! Il suffit, en effet; il suffit d'évoquer les larmes amères versées dans mon enfance, devant l'impossibilité absolue et définitive où je me trouvai de pénétrer les mystères de l'extraction des racines carrées. Et cette formule souligne avec une évidence cruelle combien insuffisante est ma formation scientifique pour les véritables études littéraires.*

Peut-être demeure-t-il un espoir, non point pour moi, qui me suis fourvoyé, et devrai terminer mes jours dans la honte chaque jour remâchée de vivre en imposteur, de vivre, qui plus est, de mon imposture même : celle que commet tout littéraire trop peu scientifique. Mais un espoir pour mes enfants qui, rebelles, eux aussi, aux racines carrées et courbes, semblent affligés, en revanche, d'un certain goût du style, d'un certain souci de la forme. Il semble que dans les Facultés scientifiques on se préoccupe aujourd'hui de trouver des étudiants capables d'exposer faits, idées et solutions en une langue pure et propre, des étudiants pour qui la clarté de l'expression soit un souci majeur. Réjouissons-nous donc qu'un refuge reste ouvert aux déshérités de l'intelligence, et orientons sans ambiguïté vers les Facultés des Sciences ceux de nos enfants qui n'ont que des dons littéraires. — SYLVÈRE MONOD.

« Evolution statistique... » (deuxième suite). — *Je n'ai pas oublié l'article que M. J.-F. Angelloz a publié en octobre* 1952 *dans le* Mercure *sur « Statistique et Littérature ». Je viens de le relire. Il y a là un problème bien surprenant, peut-être même inquiétant, pour les gens qui sont, comme moi, de la vieille école. Il s'agit, en somme, d'étudier les mots des écrivains comme si ces mots n'avaient pas de signification, et, d'autre part, de les étudier comme si, à défaut de sens, ils avaient une valeur qui leur fût propre indépendamment des phrases, des alinéas, des pages, bref des ensembles. Tout cela nous change terriblement de nos habitudes; et je dirais, pour exprimer exactement ma pensée, ou du moins une partie de ma pensée, je dirais, si je n'avais pas le souci de rester poli, que tout cela est proprement scandaleux. Mais d'autre part je suis bien obligé de reconnaître que cette scandaleuse méthode donne des résultats. J'ai lu je ne sais où des choses fort intéressantes à ce sujet, sur Mallarmé, je crois, et sur Baudelaire. M. J.-F. Angelloz, déjà nommé, a fait sur Rilke quelques essais de cette méthode. Quant à M. P. Guiraud, les quatre cinquièmes au moins de son étude me sont restés inintelligibles; mais le dernier cinquième a fait tomber toutes mes préventions. Au total, je crois que vous avez bien fait de nous donner ces pages : si de telles tentatives sont réellement fructueuses, il serait scandaleux de nouveau, mais cette fois en sens inverse, de les étouffer. Nous devrons peut-être conclure un jour que les formules de critique sur lesquelles nous avons vécu jusqu'ici étaient rudimentaires... J'avoue que, d'arriver moi-même à une telle conclusion, j'en ai le souffle un peu coupé. Mais ce détail n'importe guère : il fallait et il faut encore que l'expérience soit faite. Et ce sont les conclusions mêmes de M. P. Guiraud qui concluent en sa faveur.* — P. L. (*Montpellier*).

« Evolution statistique... » (troisième suite). — *L'hebdomadaire* Aux Ecoutes *compte parmi les périodiques qui préfèrent en général ne tenir pour sérieuses que les choses vraiment sérieuses. En annonçant à ses lecteurs, le* 29 *octobre, les quatre articles du* Mercure, *il signalait les pages de M. Pierre Guiraud comme étant « les plus personnelles » :*

« De quoi s'agit-il? D'analyser, en l'espèce, des poèmes à la lumière des mathématiques et en fonction de deux caractéristiques : un indice sémantique ou longueur moyenne du mot et un indice syntaxique ou rapport du nombre de compléments de nom au nombre d'adjectifs qualificatifs. Ces deux indices donnent la position de chaque poème ou groupe de poèmes sur un graphique. Nous ne pouvons ici suivre M. Guiraud dans ses développements, où peut-être il entre plus d'incertitude qu'il ne le dit, mais ce travail mérite, par son originalité, d'être lu. »

Les « restaurations » de Félix Ravaisson. — *Face au Pont du Carroussel, sur la façade du 11, quai Voltaire, une plaque nouvellement posée rappelle aux passants le souvenir de Félix Ravaisson qui, comme son ami Ingres, comme Denon et, plus près encore, comme Gustave Droz, termina ses jours dans cette demeure.*

Ce n'est pas au seul philosophe, mais aussi à l'esthéticien, à l'archéologue, à l'artiste même que l'on a voulu rendre hommage. Son activité dans ces derniers domaines, bien qu'elle l'ait occupé pendant une longue période, nous est certes moins familière que son œuvre philosophique — que ce soit la thèse sur l'habitude ou le Rapport sur le progrès de la Philosophie en France. C'est pourtant là un aspect de sa personne dont quelques traits méritent d'être rapportés.

De bonne heure, ce futur lauréat du Concours général, plus tard agrégé de philosophie, avait manifesté pour les beaux-arts un goût très vif. Il avait étudié la peinture avec Broc, élève de David, et sous le nom de Laché, son véritable nom, avait même exposé au Salon.

A la veille de professer à la faculté de Rennes, il avait abandonné la carrière philosophique proprement dite. Un dissentiment avec Victor Cousin avait peut-être entraîné sa détermination. Un temps, le même amour de la pensée antique l'avait bien rapproché de ce dernier, qui avait présidé à ses premiers succès, mais il ne put se soumettre à l'emprise de celui qui, parlant de la philosophie et de ses professeurs, disait « mon drapeau » et « mes régiments ».

Successivement inspecteur des bibliothèques et inspecteur général de l'enseignement supérieur, il fut nommé en juin 1870 conservateur des antiques au Musée du Louvre. C'est à lui qu'incomba, au lendemain de la défaite, la pénible obligation de faire visiter aux officiers de l'armée victorieuse le monument devant les guichets duquel, pour cacher ce spectacle à la population, il avait fait tendre de grandes toiles.

La passion du beau qu'il professait en philosophie, il l'apporta aussi à l'étude des antiquités, convaincu qu'il était que les plus belles œuvres d'art doivent nous révéler les plus nobles sentiments. Un tel esprit de système, quelque élevé qu'il soit, ne peut pourtant être appliqué qu'avec mesure à la recherche artistique. Ravaisson, par contre, dans l'espoir de confirmer sa thèse, se livra à une série d'études sur la Vénus de Milo — et cela dura trente ans — prétendant qu'elle devait former un groupe avec un guerrier analogue à l'Arès Borghèse. Il refit donc des bras à la déesse — le moulage se trouve encore dans les réserves — et modifiant l'attitude de Vénus, l'inclina avec douceur vers Mars conquérant. Ainsi aménagé le groupe symbolisait dès lors le triomphe de la persuasion sur la force brutale et devenait l'illustration même de sa propre doctrine.

En 1883, *c'est avec plus de bonheur qu'il servit la cause de l'art. Lors de la restauration primitive de la Victoire de Samothrace, aux environs de* 1863, *on n'avait pu parvenir à ajuster les ailes. Ravaisson, sculpteur comme il avait été peintre, refit en plâtre les morceaux qui manquaient au-dessous du sein droit, ainsi que toute la partie gauche de la poitrine — l'aile droite serait aussi de sa main — et remit tout dans l'ordre. La Nikê apparut alors telle qu'on la voit aujourd'hui sur le palier de l'escalier Daru : « corps sans bras, sans tête, écrit Bergson, où le seul gonflement de la draperie et des ailes qui se déploient, rend visible à l'œil un souffle d'enthousiasme qui passe sur une âme ».*

Archéologue aimant à philosopher sur les marbres, plutôt qu'à travailler patiemment leurs témoignages, Ravaisson professait que c'est l'idéal qui dévoile le réel et le beau qui fait trouver le vrai. — L. DE LA LONDE.

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMÉROS
LES NUMÉROS DE LA PAGINATION

1954

La table indique le tome et la pagination des textes publiés dans la première partie de chaque numéro de la revue. Le tableau de concordance ci-dessous permet de déterminer les numéros de la revue correspondant à ces références par tomes et pages.

La lettre M, suivie d'un titre de rubrique, désigne les textes parus dans la *Mercuriale;* on en trouvera le détail dans la table spéciale de la *Mercuriale* (p. 746), où les rubriques sont classées par ordre alphabétique, et les textes par ordre chronologique à l'intérieur de chaque rubrique.

Le mot **Gazette** désigne les textes parus dans la *Gazette,* et dont on trouvera le détail par ordre chronologique dans la table spéciale de la *Gazette* (p. 752).

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janvier N° 1085	Tome CCCXX p. 1-192	1er mai 1089	CCCXXI 1-192	1er septembre 1093	CCCXXII 1-192
1er février 1086	CCCXX 193-384	1er juin 1090	CCCXXI 193-384	1er octobre 1094	CCCXXII 193-384
1er mars 1087	CCCXX 385-576	1er juillet 1091	CCCXXI 385-576	1er novembre 1095	CCCXXII 385-576
1er avril 1088	CCCXX 577-768	1er août 1092	CCCXXI 577-768	1er décembre 1096	CCCXXII 577-768

TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA MERCVRIALE

PAR ORDRE ALPHABETIQUE DES RUBRIQUES
1954

ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
(Dr Georges Contenau)

1er Mars : *Le théâtre dans le Moyen-Orient ancien.* Comptes rendus. — **1er Juillet :** *La violation et l'usurpation des sépultures dans l'Orient ancien.*

ARTS
(Lucie Mazauric)

1er Janvier : *Exposition des chefs-d'œuvre du Musée de Sao Paulo, au Musée de l'Orangerie; Exposition Le Corbusier au Musée d'Art moderne.* Comptes rendus (par L. M.). — **1er Mars :** *Chefs-d'œuvre vénitiens, de Paolo Veneziano à Tintoret, au Musée de l'Orangerie; De Corot à nos jours, au Musée du Havre* (Musée d'Art moderne à Paris); *Henriette Groll à la Galerie Katia Granoff.* Comptes rendus (par S.). — **1er Mai :** *Rétrospective James Ensor au Musée d'Art moderne.* Comptes rendus. — **1er Juillet :** *La collection Girardin au Petit Palais; Chefs-d'œuvre de la collection Edmond de Rothschild au Musée de l'Orangerie; Les peintres témoins de leur temps, au Musée Galliéra; Le pain et le vin, Galerie Charpentier.* — **1er Septembre :** *Le dessin, de Toulouse-Lautrec aux Cubistes* (Musée national d'Art moderne); *Hommage à Cézanne* (Musée de l'Orangerie); *Cent chefs-d'œuvre de Renoir* (Galerie des Beaux-Arts); *Picasso* (Maison de la Pensée française); *Les Galeries.* Comptes rendus. — **1er Novembre :** *Le cabinet des dessins du Musée du Louvre.* Comptes rendus.

BELGIQUE
(René Lyr)

1er Juin : [*Les « Lettres ouvertes aux écrivains de Belgique » de Roger Avermaete.*] Comptes rendus. — **1er Novembre :** [*« Les lettres à une jeune fille » de Ch. Van Lerberghe; Le numéro de « Marginales » consacré à Constant Burniaux; « Une génération pour rien » d'Albert Ayguesparse.*] Comptes rendus.

BIBLIOTHÈQUES
(Jean Bonnerot)

1er **Juillet** : *Les voix chères qui se sont tues* [La Phonothèque nationale]. Comptes rendus.

BRÉSIL
(Roger Bastide)

1er **Février** : *Centenaires* [4e centenaire de Sao Paulo; Centenaire d'Auguste Saint-Hilaire; de José do Patrocinio]. Comptes rendus.

BYZANCE
(A. Bon)

1er **Juillet** : [*Deux volumes sur le 5e centenaire de la prise de Constantinople; « Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204 », par A. Bon; « Despotat grec de Morée », t. II, par D. A. Zakythinos; « Castles of Morea », par Keven Andrews; « Histoire de la Grèce moderne », par N. Svoronos.*]

CINÉMA
(Jean Queval)

1er **Janvier** : *Thérèse Raquin*. Comptes rendus. — 1er **Février** : *Geneviève*. Comptes rendus. — 1er **Mars** : *Rétrospective* [Les films de 1953]. Comptes rendus. — 1er **Avril** : *Amours enfantines* [« Le blé en herbe »; « Les fruits sauvages »]. Comptes rendus. — 1er **Juin** : *Le festival de Cannes*. Comptes rendus. — 1er **Juillet** : *Quatre films plus ou moins français* [« Avant le déluge »; « Touchez pas au grisbi »; « Le grand jeu »; « Monsieur Ripois »]. — 1er **Août** : *Le champ de l'action* [Le Cinémascope]. Comptes rendus. — 1er **Septembre** : *Bouvard au Japon* [Le cinéma au Japon]. Comptes rendus. — 1er **Octobre** : *« El »* [de Buñuel]. — 1er **Novembre** : *Un grand Mogol* [« Le public n'a jamais tort », par Adolphe Zukor]. Comptes rendus. — 1er **Décembre** : *La mort en vue* [Dix ans de cinéma français]. Comptes rendus.

DISQUES
(Yves Florenne)

1er **Mars** : *Tristan et Isolde*. Comptes rendus. — 1er **Décembre** : *Musique d'amour et musique sacrée* [« Pelléas et Mélisande », de Debussy; « Didon et Enée », de Purcell; « L'Office des morts », de Victoria]. Compte rendu.

GRÈCE
(André Mirambel)

1er **Octobre** : [*Revues et livres : « Diplomatic Archive of Chios », par Ph. Argenti; « La grâce et la poésie moderne » de G. Spyridaki.*]

HISTOIRE
(Georges Mongrédien)

1er **Mars** : *Louis XIV et les protestants* [ouvrage de Jean Orcibal]. Comptes rendus (par G. M., G. L., M. Mahn-Lot, S.). — 1er **Juin** : *Deux rois* [« La vie privée de Louis XV », par P. Richard; « Le roi Jérôme », par J. Bertaut]. Comptes rendus. — 1er **Septembre** : *Les mémoires d'Alexandre Dumas*. Comptes rendus (par G. M., G. L.). — 1er **Décembre** : *Deux grands professeurs à l'honneur* [Lucien Febvre; G. Lefebvre]. Comptes rendus (par G. M., G. L.).

HISTOIRE LITTÉRAIRE
(S. de Sacy)

1er Mai : *L'œuvre de Balzac* [édition du Club français du Livre]. Comptes rendus. — **1er Septembre :** *Epistoliers* [Flaubert, Mérimée, Mme de Sévigné, Baudelaire]. Comptes rendus.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES
(Robert Laulan)

1er Janvier : *Nonces et nonciatures à Paris.* — **1er Février :** *Mort et résurrection d'une Académie* [L'Académie des Sciences morales et politiques]. — **1er Mars :** *L'esprit de nos lois* [Communication à l'Institut par M. G. Ripert à propos du Code Civil]. — **1er Avril :** *L'un des derniers duels judiciaires.* — **1er Mai :** *Académie française : réception du duc de Lévis-Mirepoix; Un ambassadeur assez extraordinaire* [Grotius]. — **1er Juin :** *Grèves d'imprimeurs au XVIe siècle.* — **1er Juillet :** *Morphologie des sirènes.* — **1er Août :** *Captivité douillette* [Les prisonniers de guerre anglais à Verdun de 1803 à 1814]. — **1er Septembre :** *Deux attitudes contestées de Chateaubriand.* — **1er Octobre :** *Symbolique des sirènes.* — **1er Novembre :** *L'archéologie derrière le rideau de fer et la muraille de Chine.*

ITALIE
(Nino Frank)

1er Janvier : *Les Napolitains en Italie.* Comptes rendus. — **1er Avril :** *Comisso, ou le Misanthrope bienveillant.* Comptes rendus. — **1er Juillet :** *Rome et Alberto Moravia.* — **1er Octobre :** *Sur l'audience internationale d'Italo Svevo.* Comptes rendus.

LETTRES
(Max-Pol Fouchet)

1er Janvier : *Le roman français en* 1953. Comptes rendus (par S. P., A.-M. B.). — **1er Février :** *La liberté impérieuse* [« La clé des champs », d'André Breton]. Comptes rendus (par G. P., S. B., M. M.). — **1er Mars :** *Une vie bien choisie* [Mlle Adrienne Monnier]. Comptes rendus (par G. P., S. P., M. M.). — **1er Avril :** Comptes rendus (par S., S. P., G. P., A. O.). — **1er Mai :** *Un héros de notre temps* [« Monsieur Gurdjieff », par Louis Pauwels]. Comptes rendus (par S. P., G. P., M. M.). — **1er Juin :** *Un héros de notre temps* (suite). Comptes rendus (par S. P., G. P.). — **1er Juillet :** *La poésie, exercice spirituel* (« En miroir » et « Langue » de Pierre Jean Jouve). Comptes rendus (par G. P., S. P., M. Mahn-Lot). — **1er Août :** *A la lumière du sang* [Miquel Angel Asturias]. Comptes rendus (par S. P., G. P.). — **1er Septembre :** *M. Mauriac, le roman et « L'agneau ».* Comptes rendus (par G. P., S. P.). — **1er Novembre :** *Mémoires* [« Le chiffre de nos jours » d'André Chamson; « La fin d'une jeunesse » de Roger Stéphane]. Comptes rendus (par S. P., G. P., O. P.). — **1er Décembre :** Comptes rendus (par M. Mahn-Lot, G. P.).

LETTRES ANGLO-SAXONNES
(Jacques Vallette)

1er Janvier : *Une histoire contemporaine en images* [« Low Visibility » de David Low]. Comptes rendus. — **1er Février :** *Reflets de Virginia Woolf.* Comptes rendus. — **1er Mars :** *Le grand tour de Boswell.* Comptes rendus. — **1er Avril :** *Un peu d'histoire de l'art* [« The Courtauld Collection », by A. Blunt; « Art and Architecture in France, 1500 to 1700 »,

by A. Blunt; « The Drawings of G. B. Piranesi », by A. Thomas]. Comptes rendus. — **1er Mai** : *Un spectateur anglais de notre temps* [« The French Theatre of To-Day », par H. Hobson]. Comptes rendus. — **1er Juillet** : *Note sur une enfant prodigue* [Katherine Mansfield]. Comptes rendus. — **1er Août** : *Shakespeariana*. Comptes rendus. — **1er Septembre** : *A propos de T. S. Eliot*. Comptes rendus. — **1er Octobre** : *Faut-il lire Ezra Pound essayiste?* Comptes rendus. — **1er Novembre** : *La conscience du savant moderne* [« The Burning glass » de Charles Morgan]. Comptes rendus. — **1er Décembre** : *La marque de Yeats*. Comptes rendus.

LETTRES GERMANIQUES
(J.-F. Angelloz)

1er Janvier : *Allemagne contemporaine*. Comptes rendus. — **1er Février** : *Rudolf Kassner*. Comptes rendus. — **1er Mars** : *Un romancier autrichien de la décadence : Heimito von Doderer*. Comptes rendus. — **1er Avril** : *« Poésie pas morte »* [« Ergriffenes Dasein » chez Langerwiesche-Brandt; « Geliebte Verse », au Limes-Verlag]. Comptes rendus. — **1er Mai** : *Philosophie et poésie*. Comptes rendus. — **1er Juin** : *Hofmannsthal et George*. Comptes rendus. — **1er Juillet** : *Le cas Gutersloh ou Création littéraire et Création plastique*. Comptes rendus. — **1er Août** : *Autobiographic* [« Chronik eines Lebens » de Siegfried Trebitsch]. Comptes rendus. — **1er Septembre** : *Littérature comparée ou Histoire comparative de la littérature?* [« Die grosse Phantasiedichtung zur vergleichen den Literaturgeschichte » de Wilhelm Dilthey; « Littérature comparée » de F. Guyard]. Comptes rendus. — **1er Octobre** : *Gerhart Hauptmann*. Comptes rendus. — **1er Novembre** : *Wedekind; Un test poétique*. Comptes rendus. — **1er Décembre** : *Klopstock et la naissance de la poésie allemande moderne*. Comptes rendus.

LINGUISTIQUE
(R.-L. Wagner)

1er Mai : *Pouvoir des mots* [« La méthode en lexicologie » par G. Matoré; « Les caractères statistiques du vocabulaire », par P. Guiraud]. Comptes rendus. — **1er Novembre** : *Le Français élémentaire* [publication du Centre national de documentation pédagogique]. Comptes rendus.

LE MOIS DE PARIS
(Pierre Mac Orlan)

1er Janvier : *La pension Fultah Fisher*. — **1er Février** : *La rue de la Guénesie*. — **1er Mars** : *Les violons d'Ingres*. — **1er Avril** : *Bateau-lavoir fantôme et en bouteille* [« Picasso » de Maurice Raynal; « Peinture moderne » de M. Raynal]. — **1er Mai** : *Une société à la campagne en* 1954. — **1er Juin** : *De Sluis à Pont Aven*. — **1er Juillet** : *Tatouages*. — **1er Août** : *Parapets à louer*. — **1er Septembre** : *Les mémoires des mots*. — **1er Octobre** : *Août* 1954. — **1er Novembre** : *Septembre* 1954-*septembre* 1914. — **1er Décembre** : *Octobre (solitaire)*.

MUSIQUE
(René Dumesnil)

1er Janvier : *Un ouvrage posthume d'Henri Rabaud : « Le jeu de l'Amour et du Hasard »*. Comptes rendus. — **1er Février** : *Cent cinquantenaire de Berlioz; Centenaire de Messager*. Comptes rendus. — **1er Mars** : *« La Fille de Madame Angot »* (Opéra-Comique); *Une œuvre nouvelle*

d'Olivier Messiaen : Le réveil des oiseaux. Comptes rendus. — **1er Avril :** *« Une cantate de Noël » d'Arthur Honegger; Soirée Ravel-Ibert à l'Opéra-Comique.* — **1er Mai :** *Claude Delvincourt; « Obéron » à l'Opéra.* Comptes rendus. — **1er Juin :** *Création de l' « Atlantide » d'Henri Tomasi au Théâtre municipal de Mulhouse.* Comptes rendus. — **1er Juillet :** *Sur une représentation de « Parsifal » par la troupe de Stuttgart.* Comptes rendus. — **1er Août :** *La Deutsche Staatsoper de Berlin aux Champs-Elysées; Visites de chefs étrangers : Wilhelm Furtwangler et Léopold Stokovski; Un motet de quarante voix de Thomas Tallis au concert de « L'Alauda ».* Comptes rendus. — **1er Septembre :** *« Lazare » d'Alfred Bruneau.* Comptes rendus. — **1er Octobre :** *Questions de mise en scène : à propos de « Jeanne au bûcher » et de « Giselle » à l'Opéra.* Comptes rendus. — **1er Décembre :** *Le compositeur de musique dans la société moderne; Festivals* [Rapport d'A. Honegger à l'Unesco]. Comptes rendus.

ORIENT
(Raymond Schwab)

1er Mars : *Chaque fois que l'aube parait,* par René Daumal; *Socrate et le sage indien,* par Roger Godel.

PHILOSOPHIE
(Achille Ouy)

1er Février : *Philosophie... et baccalauréat.* Comptes rendus. — **1er Avril :** *Ambiguïté de la Philosophie.* Comptes rendus. — **1er Juin :** *Intentions de l'Utopie.* Comptes rendus. — **1er Août :** *Documentation* [Le « Bulletin analytique » du Centre de documentation du Centre national de la Recherche Scientifique]. Comptes rendus. — **1er Octobre :** *Les mots et la pensée* [A propos de « Ce que parler veut dire » d'Emile Moussat]. Comptes rendus. — **1er Décembre :** *Pierre-Maxime Schuhl et la pensée platonicienne.* Comptes rendus.

POÉSIE

1er Janvier : Philippe Chabaneix : *Anthologie de la poésie féminine française de 1900 à nos jours,* par Marcel Béalu; *Routes,* par Marcel Abraham; *Enfant de paix,* par Jeanne Sandelion; *Musique légère,* par Paul Zenner. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — **1er Février :** Raymond Schwab : [*Tristan Corbière, Pierre Lecuire; Jean Follain*]. Compte rendu. — **1er Mars :** Philippe Chabaneix : *Celle qui ne fut pas assez aimée,* par Jacques-Noir; *Impasse du romarin* et *Le regret de Jurançon,* par Jean Lebrau; *Pendant que vous dormez...* par Maurice Fombeure; *Le bal vert,* par Frances de Dalmatie. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — **1er Avril :** Raymond Schwab : *Le dernier Mallarmé.* — **1er Mai :** Philippe Chabaneix : *Le bouquet inutile,* par Jean Pellerin; *Seigneur de mon plaisir,* par A. P. Garnier; *Amour,* par Charles Forot; *Triade,* par P. L. Matthey. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — **1er Juin :** Raymond Schwab : *Face aux verrous,* par Henri Michaux. Comptes rendus. — **1er Juillet :** Philippe Chabaneix : *Le luthier des équipages* et *Avec un bilboquet,* par Léon Vérane; *Le gros gibier,* par Norge; *Le grand dérangement,* par Paul Gilson; *Le cerf-volant,* par Anne Fontaine. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — **1er Août :** Raymond Schwab : [*Saint-John Perse*]. Comptes rendus. — **1er Septembre :** Philippe Chabaneix : *René Guy Cadou* et *Louisfert-en-poésie,* par Michel Manoll; *Les jours raccourcissent,* par Emile Henriot; *Suite à moi-même,* par George-Day; *Figure de trèfle,* par Noël Ruet. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — **1er Octobre :** Raymond Schwab : *Apollinaire.* Comptes rendus. — **1er Novembre :** Philippe Cha-

baneix : *Poésies documentaires complètes*, par P. Mac Orlan; *Nées de l'écume*, par J. Reynaud; *Psaumes de l'amour et de la mort*, par P. L. Flouquet; *Tout beau mon cœur* et *Ici la voix*, par G. Hugnet. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — **1er Décembre :** Raymond Schwab : *Langage et Poésie*. Comptes rendus.

QUESTIONS MILITAIRES
(Général G. Lestien)

1er Juin : *La stratégie américaine de* 1942 *à* 1945. Comptes rendus.

SOCIÉTÉS SAVANTES DE PROVINCE

1er Janvier : *De l'histoire d'un fonds d'archives à celle d'une Académie.* — **1er Juin :** *Un prétendu plagiat de Chamfort; Un bel esprit du XVIIe siècle.* — **1er Octobre :** *Procès de presse au XVIIIe siècle; Rodrigue de Chalon et Corneille; Imagerie populaire mancelle.*

THÉATRE
(Dussane)

1er Janvier : *La maison de la nuit*, de Thierry Maulnier (Théâtre Hébertot); *Pour Lucrèce*, de Jean Giraudoux (Comédie Marigny); *La Vérité est morte*, d'Emmanuel Robles (Comédie-Française, salle Luxembourg). — **1er Février :** *Dom Juan*, de Molière (T. N. P.); *La Volupté de l'honneur*, de Pirandello, et *Une visite de noces*, d'Alexandre Dumas fils (Théâtre Saint-Georges). Comptes rendus. — **1er Mars :** *Six années de Comédie-Française*, par Pierre-Aimé Touchard. — **1er Avril :** *Ruy Blas*, de Victor Hugo (T. N. P., Palais de Chaillot). — **1er Mai :** *L'ennemi*, de Julien Green (Théâtre des Bouffes-Parisiens). — **1er Juin :** *Egmont*, de Gœthe, présenté par Raymond Hermantier (Théâtre Marigny). — **1er Août :** *Cinna*, Festival Corneille par le T. N. P. (Rouen); *Cyrano de Bergerac* en italien, festival international d'art dramatique (Théâtre Sarah-Bernhardt); *La Mouette*, de Tchékov, par la Comédie de l'Est (Théâtre Hébertot). — **1er Novembre :** *Les cyclones*, de Jules Roy (Théâtre de la Michodière); *Adorable Julia*, de Somerset Maugham, adapté par G. Sauvajon (Théâtre du Gymnase); *Le maître et la servante*, d'Henri Lefebvre (Théâtre des Mathurins); *La machine infernale*, de Jean Cocteau (Théâtre des Bouffes-Parisiens). — **1er Décembre :** *Living room*, de Graham Greene (Théâtre Saint-Georges); *La Cerisaie*, de Tchékov (Compagnie Barrault); *Les amants magnifiques*, comédie-ballet de Molière.

VARIÉTÉS

1er Février : Matila Glyka : *Richesse sémantique et confusion d'idées;* Paul Hunziker : *La vie d'écolier de Victor Hugo à Madrid;* Gérard Gailly : *Une source possible de Victor Hugo (les Misérables)*; Jean Bonnerot : *A propos d'un ancien plagiat d'Edmond About.* — **1er Mai :** Maria Kostrowicka-Dabrowa : *La famille d'Apollinaire.* — **1er Juin :** Lucien Maury : *Une lettre de Guillaume Apollinaire.* — **1er Juillet :** A. Chesnier du Chesne : *« La mort du Duc d'Enghien »*, *poème inédit de Lamartine.* — **1er Août :** Paul Zumthor : *A propos d'une exposition : Le Livre et l'Univers* [L'exposition des manuscrits à peintures de la Bibliothèque nationale]. — **1er Septembre :** Raymond Lebègue : *Le thème de « la Bretonne noyée » chez Lamennais et Chateaubriand.* — **1er Octobre :** W. T. Bandy : *Quelques pages retrouvées de Zola.*

TABLE CHRONOLOGIQUE DE LA GAZETTE

1er **Janvier** : Pierre Demargne : *Fernand Chapouthier* (1899-1953). — *Les « Adieux » de Dussane à la Comédie-Française.* — *« L'Or de Naples ».* — *La maison de Paul Valéry à Sète.* — Robert Laulan : *Un monument à Villiers de l'Isle-Adam.* — Loïc de la Londe : *Hector d'Aure, ordonnateur en chef de l'expédition de Saint-Domingue et héros balzacien.* — *Au Mercure de France.* — 1er **Février** : H. G. : *Mérimée à la Nationale.* — *« Le patrimoine des écrivains ».* — W. M. Blows : *Villiers de l'Isle-Adam et les « idées reçues » de la critique.* — *Enfin « Tête d'Or » !* — *Sur Yves Bonnefoy.* — *Au Mercure de France.* — 1er **Mars** : Jean Claparède : *Rabelais à Montpellier; le lévrier de M. de Meurles.* — *« L'Immoraliste » sur la scène à New-York.* — *Noces d'argent à Lausanne.* — *« Exégèse des lieux communs ».* — *« L'Or de Naples ».* — *Tirages.* — *Au Mercure de France.* — 1er **Avril** : A. Mabille de Poncheville : *Reliques de Verhaeren.* — Robert Laulan : *Faire mieux la prochaine fois.* — R. L. : *Un monument à Villiers de l'Isle-Adam.* — A. Lebois : *Le catholicisme de Villiers de l'Isle-Adam.* — *Au Mercure de France.* — *Légion d'honneur.* — 1er **Mai** : *Une exposition Alain à la Nationale.* — H. G. : *Paul Claudel et « L'Echange ».* — *L'Or de Naples.* — *En marge de « Un homme d'Ouessant ».* — *Au Mercure de France.* — 1er **Juin** : *Correspondance : sur Alain et « Philosophie ».* — *Encore Alain.* — Michel Cresson : *Le martyr du Pacifique.* — *Charles Trenet et Andersen.* — *Les « Mélanges Bonnerot ».* — *Au Mercure de France.* — 1er **Juillet** : Jean A. Ducourneau : *A propos d'une Correspondance de Balzac.* — *Sur Pierre-Albert Birot.* — *Un prix de l'Académie à la « Vie de Verhaeren ».* — *Au Mercure de France.* — 1er **Août** : *Au Mercure de France.* — 1er **Octobre** : *Francis Jammes et Colette.* — *A propos de « Les jours raccourcissent ».* — *« Diaboliques » et « Diaboliques ».* — *« La Chanson d'Eve ».* — *Au Mercure de France.* — 1er **Novembre** : *René Bray.* — *André Chesnier du Chesne.* — *Au Mercure de France.* — 1er **Décembre** : *Divers hommages à René Bray.* — *L'évolution statistique du style de Rimbaud.* — Sylvère Monod : *« Evolution statistique... »* (*suite*). — P. L. : *« Evolution statistique... »* (*deuxième suite*). — *« Evolution statistique... »* (*troisième suite*). — L. de la Londe : *Les « restaurations » de Félix Ravaisson.*

TABLE DES SOMMAIRES

1954

CCCXXI N° 1090. — 1er JUIN 1954

CCCXXI N° 1091. — 1er JUILLET 1954

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. - MESNIL (EURE). - 1533
Dépôt légal : 4e trimestre 1954.

... Nous entendons enfin le son d'une âme, une mélodie incroyablement décantée, limpide et pourtant irradiante, la voix d'un être exceptionnel et pourtant notre voix à tous, inconnue de nous. Que quelques-uns au moins prêtent attention à ce fou, qui sauve l'honneur. (André Blanchet, *Études*.)

En Miroir est certes l'une des plus probes, des plus utiles confessions qu'il nous ait été donné de lire et de méditer. (Albert-Marie Schmidt, *Réforme*.)

En Miroir est un des foyers clandestins ou le feu couve sous tant de cendres partout répandues. (Guy Dumur, *Médecine de France*.)

Livre lu avec émotion et admiration (...). Pas une phrase qui ne soit en effet d'une dignité et d'un naturel surprenants. Pas une phrase qui ne soit nourrie de l'expérience ardue et concentrée de toute une vie. Et dans les plus beaux moments règnent une simplicité et une noble humilité qui semblent bien faites pour ouvrir à la voix de Pierre-Jean Jouve l'oreille du lecteur attentif. (Philippe Jaccottet, *La Nouvelle Revue*.)

Pages (...) étrangement éclairantes et sur le génie propre du poète qui les a écrites, et sur cette question du langage poétique qui semble préoccuper au premier chef les esprits contemporains. (Franz Hellens, *Dernière Heure-Bruxelles*.)

Le secret de la vie d'une poésie comme le secret de la vie d'une plante. Tel est en effet le miracle de ce livre que les lecteurs d'aujourd'hui et ceux de demain n'ont pas fini de découvrir. (André Dalmas, *Tribune des Nations*.)

Une admirable suite de confessions et de réflexions sur la poésie. (Jean Rousselot, *Nouvelles Littéraires*.)

... L'extraordinaire accent de vérité qui se dégage de chaque page, le souci d'une introspection lucide, la volonté d'une confession totale empoignent le lecteur (...). L'un des plus grands poètes de ce temps vient de s'expliquer sur son art. (Paul Chaulot, *Journal musical français*.)

Le message infiniment humain de l'un des êtres les plus profonds, certes, mais en même temps les plus simples et — malgré sa réputation de personnage plutôt rétractile — les plus exquis qu'il nous ait été donné de rencontrer. (J. P. Samson, *Témoins*.)

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI[e]

GEORGES DUHAMEL

*

ESSAIS

- Le Bestiaire et l'Herbier.. 300 fr.
- Chronique des saisons amères .... 300 fr.
- Défense des Lettres....... 360 fr.
- Fables de mon jardin..... 300 fr.
- Géographie cordiale de l'Europe .... 300 fr.
- Manuel du protestataire... 900 fr.
- Les plaisirs et les jeux.... 300 fr.
- La possession du monde.. 300 fr.
- Refuges de la lecture...... 480 fr.
- Remarques sur les mémoires imaginaires .... 210 fr.

Sous le titre général **LES LIVRES DU BONHEUR** *ont été groupés en un fort volume* 15 × 21 *sur beau vélin blanc* (Collection de bibliothèque) *les titres suivants :* Les plaisirs et les jeux, Les érispaudants, Mon royaume, Fables de mon jardin, Le Bestiaire et l'Herbier. *Tirage limité* .... 1.200 fr.

TEMOIGNAGES

- Civilisation .... 300 fr.
- Consultation aux Pays d'Islam .... 210 fr.
- Le Japon entre la tradition et l'avenir............. 750 fr.
- Lieu d'asile............. 210 fr.
- Positions françaises....... 300 fr.
- Scènes de la vie future.... 300 fr.
- La Turquie nouvelle, puissance d'Occident....... 300 fr.
- Vie des Martyrs.......... 300 fr.

Sous le titre général **RECITS DES TEMPS DE GUERRE** *ont été groupés en deux forts volumes* 15 × 21 *sur beau vélin blanc* (Collection de Bibliothèque) *les titres suivants :* Vie des Martyrs, Civilisation, Lieu d'Asile, Entretiens dans le tumulte, Les sept dernières plaies, Quatre ballades. *Tirage limité* .... 2.400 fr.



LES ÉCRITS DE GEORGES DUHAMEL

ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE GENERALE, PAR MARCEL SAURIN

Avec une préface de Georges Duhamel et des portraits inédits par H. Doucet et B. Mahn.. 1.800 fr.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).